

Encore ces « maudits livres luthériens ».

La réception de Luther en France et en Europe, et les origines de la Réforme

Introduction

En novembre 2018, la Bibliothèque Mazarine a commémoré les 500 ans de l'arrivée en France des premiers livres de Luther (ou de ceux publiés contre lui), par une exposition remarquée, à laquelle la SHPF a participé, entre autres, par le prêt d'un certain nombre d'ouvrages tirés de ses collections : « « Maudits livres luthériens ». Aux origines de la Réforme en France »¹. Cette exposition a donné lieu à deux journées d'études organisées par Frédéric Barbier, directeur d'études à l'EPHE-PSL et directeur de recherche au CNRS. La première visait à souligner les principaux thèmes et objets de l'exposition, et la seconde, à élargir la problématique de la réception de Luther à d'autres pays que la France.

La *Revue d'histoire du protestantisme* est heureuse de présenter ici un dossier de cinq études originales, issues de ces journées d'études, qui se situaient au croisement de l'histoire du livre et de l'histoire religieuse.

Frédéric BARBIER envisage la question du transfert des idées de Luther et, plus largement, de la Réforme, à travers l'exemple remarquable de la « Nation Germanique » (*Natio Germanica*) et de sa bibliothèque à l'Université d'Orléans.

Istvan MONOK (MTA Könyvtár/Bibliothèque de l'Académie hongroise des sciences et Université de Szeged) interprète le mouvement de Luther dans une perspective transnationale d'historien du livre et d'historien de la piété, en prêtant une attention toute particulière à la géographie de l'Europe danubienne.

Andreas DE PASQUALE (Biblioteca nazionale centrale, Rome) se concentre sur les origines de la Réforme en Italie et sur la figure du libraire Andrea Calvo.

Christoph (Université de Heidelberg) reprend à nouveaux frais, textes en mains, la question de la réception de Luther par le jeune Calvin.

1. L'exposition a fait l'objet d'un magnifique catalogue scientifique, « *Maudits livres* ». *La réception de Luther et les origines de la Réforme en France*. Préf. de Yann Sordet, Paris : Bibliothèque Mazarine & Éditions des Cendres, 2018, 339 p. (c.r. dans la *RHP* 4 (avril-mai-juin 2019), p. 336-338).

Marianne CARBONNIER-BURKARD (IPT Paris) montre les collages que des imprimeurs lyonnais ont pratiqués sur la « danse des morts » de Holbein pour en faire, en 1542, un « art de mourir » à l'usage de protestants nicodémistes.

M. C.-B. – F. B.

La bibliothèque de la Nation Germanique d'Orléans

Quelques balises pour une histoire

Frédéric BARBIER

CNRS – École Pratique des hautes Études – PSL

*Ainsi vint à Bourges, où estudia bien longtemps et proffita
beaucoup en la faculté des loix. [...] Partant de Bourges,
vint à Orléans, et là trouva force rustres d'escoliers...*¹

Prolégomènes : la Réforme en tant que problème de transferts culturels

Le cinq-centième anniversaire de l'événement fondateur de la Réforme luthérienne, l'affichage par Luther de ses 95 *Thèses* sur la porte de la chapelle du château à Wittenberg le 31 octobre 1517, amène à relire la suite d'événements qui se déroulent dans les premières décennies du xvi^e siècle dans une perspective inspirée par la problématique de l'histoire du livre et des transferts culturels : envisager la chronologie et les modalités d'exécution et de réception du transfert ayant conduit à l'implantation de la « réforme » des pays germaniques dans le royaume de France à partir de l'hiver 1517-1518².

1. RABELAIS, *Pantagruel*, ch. V. Mais Rabelais explique aussitôt que les étudiants d'Orléans sont d'abord experts au jeu de paume, qu'ils n'étudient pas de peur de se fatiguer la vue et que, en définitive, les grades que l'on y acquiert ne représentent pas grand-chose. C'est devant la porte d'Orléans sur la route de Paris qu'il rencontrera peu après l'« écolier limousin » (ch. VI). Enfin, d'Orléans, Pantagruel et ses compagnons gagnent Paris, pour y « visiter la grande université » (ch. VII). Certes, Rabelais décrit des universités dont le niveau intellectuel est médiocre, et où l'ardeur au travail semble au moins limitée, mais il rédige une satire, et défend les positions de la modernité humaniste. Pour autant, la situation semble être relativement favorable aux « écoles » d'Orléans, qui voient en effet l'humanisme impulser un *aggiornamento* aussi dans les études juridiques, et qui deviennent au début du xvi^e siècle un pôle de la recherche sur la tradition antique et du travail sur les textes originaux (J. BOUSSARD, « L'université d'Orléans et l'humanisme au début du xvi^e siècle », dans *Humanisme et Renaissance*, 5 (1938), p. 209-230). D'une manière générale, la présence de maîtres célèbres attire des cohortes d'étudiants : on pense à Pierre de L'Estoille, à André Alciat ou encore à Anne du Bourg...
2. La réforme de l'Église est de longue date à l'ordre du jour, dont l'urgence a déjà conduit à des événements parfois tragiques, comme l'illustre l'exemple de la Bohême. Mais la question reste posée tout au long du xv^e siècle, et elle est notamment au principe de la réunion du concile

En abordant ce complexe de phénomènes, nous sommes immergés dans un monde de clercs, dont la langue d'usage est le latin et qui, selon que l'on s'approche du sommet de la hiérarchie ecclésiastique, opèrent dans un cadre de plus en plus transnational. C'est le temps de la *peregrinatio academica*, mais aussi celui des grandes carrières dans l'Église, lesquelles intègrent le plus souvent un passage par Rome. Les personnages que nous rencontrons appartiennent à une microsociété, d'autant que les effectifs des universités restent toujours limités – les phénomènes de sociabilité, voire de solidarité, font plutôt penser à ce que nous pouvons traditionnellement observer dans le système des « grandes écoles à la française ».

Pour autant, la conjoncture est très différente d'un espace à l'autre et, par exemple, les rapports de force dans lesquels l'Église est engagée changent radicalement entre les « états » de l'Empire et le royaume de France. Dans l'Empire, le statut des prélats fait de ceux-ci des princes territoriaux (un évêque ou un abbé gouverne un ensemble de territoires), voire de hauts dignitaires impériaux (l'archevêque-électeur de Mayence est archichancelier d'Empire). Entre les différents acteurs (l'Empereur, les princes, les villes libres, l'Église), les rapports sont d'autant plus changeants et ambigus que le principe de l'élection est largement répandu... et qu'il faut par suite se concilier les électeurs. En France, la préférence va nettement au concile contre le pape et, surtout, la Pragmatique de Bourges (1438) et le concordat de Bologne (1516) placent l'Église dans la main du roi (c'est le principe du gallicanisme).

Bien évidemment, la question récurrente de la réforme de l'Église prend une dimension nouvelle avec la révolution du nouveau média, la typographie en caractères mobiles : la Réforme, initiée par Luther à Wittenberg à l'automne 1517, est un phénomène fondamentalement lié à sa propre médiatisation. Le moine augustin ne voulait pas sortir de l'Église, mais bien réformer celle-ci de l'intérieur, et il explique avoir été surpris par la puissance de la publicité, de sorte que c'est aussi l'économie du média qui l'amènera à rompre avec Rome. Dès lors, la « Réforme » devient une réforme d'abord allemande, dont la langue vectrice est de plus en plus la langue vernaculaire. Par suite, son transfert vers des pays non germanophones ne peut se faire qu'en s'appuyant sur des personnalités, sur des institutions, sur des pratiques et sur des lieux spécifiques et plus ou moins aisément identifiables.

de Bâle. Frédéric BARBIER, « Les débuts de la Réforme en France : transferts culturels et histoire du livre, 1517-1523 », *Journal des savants*, janv.-juin 2018, p. 71-95.

Du côté des hommes, ce sont les émigrés originaires des pays allemands, dont on sait qu'ils occupent une grande place au sein du «petit monde du livre», dans le royaume de France, entre la fin du xv^e et le début du xvi^e siècle³ : certaines des plus grandes maisons d'imprimerie-librairie sont tenues par des dynasties originaires notamment du Wurtemberg, mais aussi des «anciens Pays-Bas». Un bon nombre manifesterà dans les années 1520 des sympathies pour la Réforme.

Du côté des institutions et des lieux, une mention spéciale doit être réservée aux collèges et aux universités, où les étudiants et enseignants d'origine allemande sont nombreux. La principale et la plus renommée est celle de Paris, mais les pérégrins se rencontrent aussi en nombre à Orléans, comme à Bourges et à Poitiers, voire plus loin (Montpellier). Selon la tradition, ils sont organisés en «nations», soit des structures dont la définition géographique reste complexe, et parmi lesquelles la «nation germanique» est généralement l'une des plus nombreuses : à Orléans, elle regroupe les étudiants venus de l'aire du Saint-Empire, mais aussi des autres régions germanophones (notamment les cantons suisses), voire de régions francophones⁴.

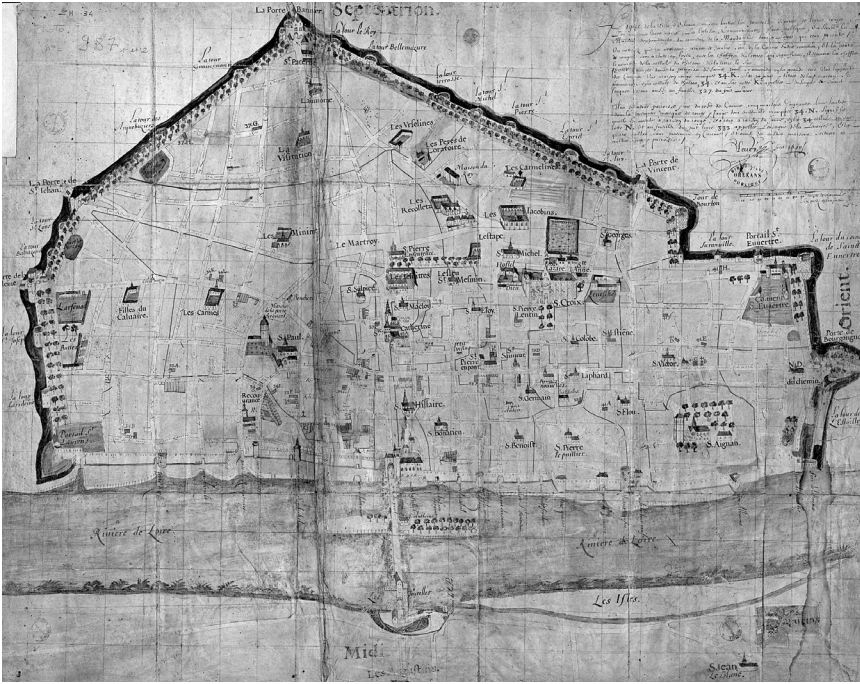
I – Portrait historique d'une cité et d'une institution

1. Orléans

Les princes de l'Église sont très puissants dans le Centre de la France dès l'époque carolingienne, avec les deux abbayes de Saint-Martin de Tours et de Fleury (Saint-Benoît-s/Loire), l'archevêché de Tours et l'évêché d'Orléans. Mais l'importance politique d'Orléans, au coude de la Loire et sur la rive droite du grand fleuve, donc à l'abri des inondations, s'accroît surtout sous les Capétiens : à une époque où la monarchie se heurte aux grands

3. Frédéric BARBIER, «Émigration et transferts culturels : les typographes allemands et les débuts de l'imprimerie en France au xv^e siècle», dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 2011*, janv.-mars, Paris : Diff. De Boccard, 2011 [*sic* pour 2012], p. 651-679.

4. Jusqu'en 1538, Orléans compte dix Nations : France, Lorraine, Germanie, Bourgogne, Champagne, Normandie, Picardie, Touraine, Écosse et Aquitaine, nombre réduit à quatre ensuite (France, Germanie, Picardie, Normandie). La *Natio Germanica* sera alors la seule à pouvoir conserver une forme d'autonomie, parce qu'elle n'appartient pas au royaume (elle conserve la gestion de sa caisse, et la nomination de son procureur et de son receveur). À partir de cette même date, elle incorpore en outre les étudiants venus de Lorraine.



Orléans : plan de Fleury (1640) (Médiathèque d'Orléans, Rés. 2H 3G)

princes territoriaux, la ville est l'un de ses trois points d'appui principaux, avec Paris et Chartres⁵.

La bulle *Semper specula* de 1219 avait interdit l'enseignement du droit romain à Paris, alors même que la demande se renforce du côté de jeunes gens désireux de s'assurer une place dans des structures administratives en plein développement. Des écoles de droit apparaissent bientôt à Orléans (au plus tard en 1235), sous le contrôle de l'évêque et de son écolâtre. Le *Studium aurelianense* est élevé au rang d'université par la bulle *Inter cetera* de Clément V (lui-même un ancien d'Orléans) en 1306, ce qui en fait la troisième université la plus ancienne du royaume, après Paris et Toulouse : on y enseigne le droit canon (on est *doctor decretorum*) et le droit civil (avec le titre de *doctor legum*,

5. Les Robertiens sont comtes d'Orléans. Le fils d'Hugues Capet, Robert le Pieux (lui-même né à Orléans), est sacré roi à la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans le jour de Noël 987. Ce rapport de la monarchie à la ville peut aussi expliquer que le pouvoir municipal ne sera établi à Orléans que de manière assez tardive (1385). La fidélité au roi apparaîtra de manière évidente lorsque Jeanne d'Arc libère la ville du siège anglais (1428-1429).

ou, le cas échéant, de *doctor utriusque*) de sorte que, au XIII^e siècle, «les trois quarts des légistes au service du roi [...] avaient étudié à Orléans».

En 1337, les «écoles» sont groupées dans l'actuel quartier de la préfecture, près de l'abbaye bénédictine de Bonne-Nouvelle, où l'université se réunit dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste. Une bibliothèque est organisée dans les premières décennies du xv^e siècle, pour laquelle un bâtiment sera construit rue de l'Ecrivinerie (actuelle rue Pothier)⁶.



Orléans: le quartier des écoles (détail du plan de Fleury)

De plus en plus, la région de la Loire marque alors l'épicentre du pouvoir royal: les souverains et leur famille⁷ résident fréquemment à Blois, à Amboise et à Tours, mais aussi à Loches⁸. Leur présence et celle de la

6. Charles CUISSARD, *La Bibliothèque d'Orléans: son origine, sa formation son développement*, Orléans: Herluison, 1894 (Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, t. XXV, p. 51-326) (ci-après: CUISSARD, *MSAHO*), p. 71 et suiv. Voir aussi: *Orléans. L'université et la typographie* [catalogue d'exposition], Orléans: SAHO, 1885.

7. Orléans est érigé en duché en 1344, et désormais donné en apanage au fils cadet du roi: le rôle de la famille d'Orléans est dès lors considérable.

8. Charles VII décède à Mehun-s/Yèvres en 1467; Louis XI naît à Bourges (1423) et meurt au Plessis-lès-Tours (1483); Charles VIII (1470-1498) naît et meurt à Amboise; Louis d'Orléans,

cour entraînent non seulement celle de toute une population de bourgeois enrichis entrés au service du roi, mais aussi un mouvement d'hommes, de marchandises et de valeurs très important. La route de Paris à Orléans⁹ est relativement brève, mais très fréquentée : 120 km environ, qu'Aléandre parcourt en deux jours en 1510¹⁰. Les villes se peuplent d'hôtels particuliers inspirés par le style de la Renaissance, tandis que les châteaux se multiplient dans les bourgs. À Orléans, la nouvelle enceinte, élevée à partir de 1481, délimite une superficie urbaine de 130 hectares. En 1498, l'université commence à être installée dans le bâtiment des Grandes Écoles, actuelle rue de l'Université.

2. Transferts et passeurs

Les processus de transfert culturel s'appuient, on l'a dit, sur des groupes minoritaires d'intermédiaires, entretenant des relations suivies avec les pays allemands. Or, les écoles de droit attirent à Orléans une importante population liée aux clercs, lesquels se procureront rapidement des exemplaires imprimés en Allemagne, parfois avant même que la typographie en caractères mobiles ne soit acclimatée sur les rives de la Seine¹¹. Voici la figure du doyen du chapitre cathédral, Jean (II) de Vailly, lequel acquiert un très bel exemplaire de la *Bible* achevée par Fust et Schoeffer à Mayence le 14 août 1462 (GW 4204) : les deux volumes, imprimés sur parchemin, ont été enluminés. Le feuillet initial de chacun porte une lettre ornée aux armes du doyen¹². Quelques années plus tard (1470), les chanoines de la cathédrale

futur Louis XII, naît à Blois en 1462. François I^{er} est le premier souverain à n'être pas directement lié à la région de la Loire, et c'est sous son règne que l'axe du pouvoir royal remonte vers Fontainebleau, Rambouillet et surtout Paris. *A contrario*, la proximité de Paris interdit tout développement réel de l'activité d'imprimerie à Orléans, au contraire de plusieurs villes proches : Angers (1476), Poitiers (1479), Chartres (1482), Tours (1480-1485?). L. JARRY, *Les Débuts de l'imprimerie à Orléans*, Orléans : H. Herluison, 1884).

9. D'après *La Guide des chemins de France* de Charles Estienne (Paris, 1552). L'itinéraire est le suivant : Bourg-la-Reine, Étampes, Villesauvage (« la Beausse commence »), Toury : Cercottes (« pavé jusqu'à la ville »), Orléans.
10. « En ceste Beausse n'y a chemin plus notable que celui d'Orléans, fréquenté tant pour marchandises que pour conduite aux autres endroits de France... » (*Guide*, p. 97).
11. Nous n'avons pas pu utiliser : *Orléans : ville de la Renaissance*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2019.
12. *Trésors de la bibliothèque de l'Arsenal* (1980), n° 124 : Arsenal, Fol. T 58. La notice indique que Jean de Vailly est doyen de 1436 à 1479, mais cette dernière date est infirmée par Charles VULLIEZ, « Un grand dignitaire ecclésiastique de province au xv^e siècle et ses livres : Jean II de Vailly, doyen de l'église cathédrale d'Orléans (†1475) », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 2010, p. 101-114. L'auteur cite l'article publié par Max Prinnet

autorisent un libraire à ouvrir une échoppe sur la place devant le porche du croisillon sud

*pour y vendre livres, à la condition de ne point vendre de livres impies et d'être inspecté toutes les semaines. Par suite, plusieurs libraires eurent la permission de venir aussi s'y placer, et le cloître prit le nom de Cloître des Libraires*¹³.

La densité des échanges avec les pays allemands est rendue évidente par la présence précoce, à Orléans et dans la région, d'exemplaires nurembergeois d'Albrecht Dürer, dont l'*Apocalypse* dans les éditions de 1500 et de 1511. L'exemplaire aujourd'hui conservé à Bourges porte un ex libris manuscrit contemporain, au nom de Martial Marchant (est-il parent du libraire ?), prévôt de Boiscommun, lequel possède aussi le *Liber chronicarum* de Hartmann Schedel (BM Bourges, Inc. 241). De même, les bénédictins de Fleury-s/Loire se procureront-ils un exemplaire du *Catalogue* de Tritheim, mais dans l'édition donnée à Cologne par Peter Quentell en 1531...¹⁴

Enseignants et étudiants étrangers seront en nombre à Orléans jusqu'au XVII^e siècle. En principe, les étudiants sont d'abord des juristes, venus pour acquérir leurs grades dans une université renommée, mais la philologie intervient aussi, et l'apprentissage de la langue :

*Linguae Gallicanae elegantia hic & Bloesiis ea floret, ut palmam facile præcipiant omnibus. Hinc Gallis Aurelianismus quod Graecis Atticismus...*¹⁵

Parmi les noms célèbres, bornons-nous à citer celui de l'Anversois Jan Brant (1559-1639), le premier beau-père de Rubens... Ou celui de Cornelis Van Beveren (Dordrecht, 1591-1663), étudiant à Leyde, puis docteur à Orléans (1613), curateur de l'école latine et à plusieurs reprises bourgmestre de sa ville natale. Orléans est aussi visitée par les voyageurs « de qualité »,

dans *Le Bibliographe moderne*, 25 (1930), n° 1, p. 12-17. L'itinéraire de l'exemplaire est incertain entre la disparition de son propriétaire (qui lègue ses livres au chapitre d'Orléans), son entrée dans la bibliothèque de l'abbaye de Gladbach et son rachat par le marquis de Paulmy en 1784... Pourtant, la *Bible* semble appartenir à la bibliothèque du chapitre, comme le signale un *Répertoire des livres du trésor* dressé en 1779 : le fabricant a acheté pour 9 écus « une Bible en deux volumes sur parchemin écrite comme à la main » (AD Loiret, 51 J 2 (cité par Ch. Vulliez).

13. LOTTIN, I, p. 324. La bibliothèque du chapitre du Sainte-Croix, considérée comme l'une des plus riches de la ville dans les décennies 1450-1460, occupe un bâtiment sur le flanc sud de cette même place.

14. VD16, T 1999 (Médiathèque Orléans, Rés. E4986).

15. Jodocus SINCERUS, *Itinerarium Galliae...*, Lyon, Jacques Ducreux, dit Molliard, 1616, p. 44-45 (et cf. p. 47 et suiv. sur l'université et plus particulièrement sur la Nation Germanique).

princes, ambassadeurs, etc., avec leur suite plus ou moins nombreuse. Reuchlin accompagne ainsi le jeune margrave Friedrich v. Baden à Paris, et il s'inscrit à l'université d'Orléans en 1478¹⁶. La ville devient une étape du grand tour effectué par les jeunes gens nobles ou fortunés en France : Lord Hertford, avec son précepteur, visite successivement Orléans, Lyon, Marseille, Nîmes, Toulouse et Bordeaux, avant de remonter vers le nord (1561). Félix Platter (1536-1614) aussi passe par la Loire (Tours, Amboise, Blois, Orléans) pour rentrer à Paris, et il revient à Orléans lorsqu'il retourne à Bâle par Bourges. Plus tard, le Strasbourgeois Elias Brackenoffer (1618-1682) vient à Orléans, et il aura à cœur de donner un volume à la Bibliothèque de la Nation Germanique :

*Libellum hanc perexiguum bibliothecae reliqui voluit omnium in commodum inque sui recordationem Elias Brachenoffer*¹⁷.

3. La Réforme

Foyer d'humanisme entretenant des relations régulières avec les pays allemands, l'université d'Orléans penche naturellement vers la Réforme, alors même que les tensions montent dans le royaume, du règne de François I^{er} à celui d'Henri II. La trajectoire de Melchior Wolmar est caractéristique du phénomène : il s'inscrit d'abord à Tübingen (où il rencontre probablement Mélanchthon) et à Fribourg (Br.) avant de venir à Paris, où il se forme au grec et où il fréquente les ateliers d'imprimerie. Il quitte pourtant la capitale, pour se réfugier à Orléans lorsque la répression commence à s'appesantir sur ceux que l'on soupçonne d'être proches des idées de Luther. C'est par le biais de ces premiers maîtres et étudiants que la sensibilité « évangélique » (au sens de Luther) s'étend à un public francophone.

Rappelons que Théodore de Bèze vient étudier à Orléans, que Calvin y passe sa licence (il est d'ailleurs le syndic de la Nation Picarde¹⁸). On ne peut passer sous silence Laurent de Normandie (1510-1569), né à Noyon, docteur en droit à Orléans (où il retrouve Calvin), puis maître des requêtes et secrétaire du dauphin (1545), enfin maire de sa ville natale (1546). Réfugié à Genève en 1548 et reçu avocat en 1556, il exerce aussi comme

16. Cf. *Premier livre des procureurs*, p. 65 (réf. *infra*). Reuchlin est inscrit le même jour (4 janv. 1479) que le Bâlois Jeronymus Zechenburlin.

17. Cité par CUISSARD, *MSAHO*, p. 91, n. 7.

18. P. MÉNARD, « Jean Calvin, étudiant en droit à Orléans », dans *Actes du congrès sur l'ancienne université d'Orléans*, 1962, p. 83-91.

imprimeur-libraire et soutient très activement la diffusion de la « librairie réformée », notamment en direction du royaume : Max Engammare nous rappelle que son inventaire après-décès comporte entre autres 720 exemplaires de la *Bible* en français imprimée par Jaquy à Genève en 1562, et dont l'un est aujourd'hui conservé à Orléans¹⁹. Nous devinons les solidarités « orléanaises » à l'œuvre lorsque la situation se fera plus tendue. Parmi les gloires de l'université, qui attirent nombre d'étudiants à Orléans, figure le juriste Pierre de L'Estoille (1486-1537)²⁰. Lorsque Mathieu Béroald s'enfuit de Paris avec le jeune Agrippa d'Aubigné en 1562, il se réfugie d'abord au Coudray, fief de Louis (fils de Pierre) de L'Estoille, avant d'être arrêté à Courances et emprisonné à Milly, d'où il s'échappe pour gagner Montargis et Orléans.

Il n'y a pas lieu de reprendre ici le déroulement de la crise politico-religieuse, mais la ville occupe un rôle majeur après la mort de Henri II. François II décède à l'hôtel Groslot d'Orléans (5 décembre 1560)²¹, où les États Généraux sont ouverts le 13, avec la célèbre harangue du chancelier Michel de L'Hospital. Mais le massacre de Wassy marque le point de non-retour : Louis de Condé prend Orléans (2 avril 1562), d'où il lance une guerre de pamphlets, appuyée notamment sur l'atelier typographique d'Éloi Gibier, imprimeur de la ville (1556) et de l'université (1568), tandis qu'un synode protestant se tient dans la ville (25 avril). Parallèlement, une Faculté de théologie protestante est un temps créée en annexe à la Faculté de droit : elle est établie dans le temple de la Grange des Jacobins, place de l'Étape, et compte

19. Médiathèque Orléans, A147 : l'exemplaire porte une mention de provenance « C. Meusnier », personnage que l'on peut identifier avec Charles Meusnier, « *doctor Sorbonicus* », grand vicaire et doyen du chapitre. Heidi-Lucie SCHLAEPFER, « Laurent de Normandie », dans *Aspects de la propagande religieuse*, Genève : Droz, 1957, p. 176-230.

20. Pierre de L'Estoille ∞ Marie Buisnart, fille de Jacques, docteur régent d'Orléans.

21. Descendant d'une famille de tanneurs et de marchands, Jacques Groslot est lui-même docteur en droit (?), conseiller du roi (comme successeur d'Antoine du Bourg), chancelier de Marguerite de Navarre, chancelier d'Alençon et bailli d'Orléans. Il accompagne Marguerite à Lyon entre octobre 1524 et août 1525, et meurt en 1552. C'est lui qui fait construire l'hôtel Groslot, dit « Grande maison de l'Étape », à partir de 1530, peut-être sous la direction de Jacques (I^{er}) Androuet du Cerceau. Son fils, Jérôme Groslot, achète en 1550 un terrain proche de Saint-Jean le Blanc, et y fait construire un château, dit plus tard château du Bois-de-l'Île. À son tour bailli d'Orléans, il reçoit François II en ville, mais est bientôt soupçonné, arrêté et condamné à mort ; il réussit cependant à se réfugier au château de l'Île, lequel accueillera le culte protestant à Orléans après 1569. Louis I^{er} de Condé fait de l'hôtel Groslot le quartier général des protestants, avant que Charles IX n'y descende à son tour après la Saint-Barthélemy.

parmi ses enseignants, l'hébraïsant Béroald²², l'helléniste François Bérault²³ et le théologien Nicolas de Gallars. C'est encore à Orléans que décède en 1562 Conrad, le fils de Josse Bade²⁴.

La répression est violente à partir de 1568, pour culminer en 1572²⁵, quand les membres de la *Natio Germanica* eux-mêmes sont inquiétés : « Comme les Allemands mes compatriotes étaient pour la plupart logés chez des Huguenots », ils risquent d'être pris à partie (Botzheim²⁶). Orléans devient dès lors une place forte de la Ligue, que Henri IV devra assiéger en 1594.

-
22. Mathieu Béroald (*pseud.* Mathieu Brouard, Saint-Denis, 1520 – Genève, 1576), ancien élève de Vatable puis enseignant au collège du cardinal Lemoine, se convertit au protestantisme grâce à Jules César Scaliger à Agen en 1550. Précepteur de Théodore Agrippa d'Aubigné, avec lequel il fuit Paris (1562). Il séjourne à Montargis et à Gien (sous la protection de Renée de France), à Orléans (1562-1568), à Sancerre, etc., enseigne à Sedan, puis se réfugie à Genève. Cf. Charles PEYRAN, *Histoire de l'ancienne Académie réformée de Sedan*, Strasbourg : Vve Berger-Levrault, 1846. Cette famille des Brouard vient, elle aussi, de Picardie (Gamaches).
23. Nicolas Bérault, lui-même familier de l'atelier de Josse Bade et proche de Budé, est aussi connu comme le précepteur des frères Coligny. Son fils est François Bérault, professeur à Montbéliard et Lausanne, principal du collège de Montargis en 1571, puis à La Rochelle.
24. Proche de Théodore de Bèze, il se réfugie à Genève en 1549. Rentré en France après l'édit de janvier 1562 pour s'établir comme pasteur à Orléans, il meurt au cours d'une épidémie de peste.
25. Le procureur de la *Natio Germanica* est alors le juriste strasbourgeois Johann Wilhelm Botzheim, lequel donnera un récit des événements à Orléans. Le libraire Pierre Trepperel figure parmi les victimes de la Saint-Barthélemy. Trepperel est établi libraire à Orléans dès avant 1547. Il succède en 1558 à l'un des bedeaux de la *Natio Germanica*, le libraire François Guiard (Guyard), *dit* d'Orléans, en qualité de receveur général de l'université. Guiard est peu apprécié, parce qu'il s'est chargé de trop d'obligations, mais Trepperel sera, de son côté, soupçonné de fraudes. Trepperel travaille occasionnellement en association avec l'imprimeur orléanais Éloi Gibier. Calviniste, il signe un acte de soumission au roi le 8 août 1570, mais, d'après le témoignage de Botzheim, il est massacré lors de la Saint-Barthélemy (fin août 1572), alors même qu'il entre dans une église pour abjurer. Les actes de l'université confirment son décès à la date du 8 octobre 1572. Sa veuve se remarie avec le libraire Jean Courtin.
26. « La Saint-Barthélemy à Orléans, racontée par Joh.-Wilh. De Botzheim, étudiant allemand, témoin oculaire », *BSHPF* 21 (1872), p. 345-392.

4. La Nation Germanique de l'université d'Orléans



Armoiries de Joannes de Mepsche, originaire de Groningen,
 procureur de la Nation Germanique d'oct. à déc. 1545
 (*Livre des Procureurs de la Nation Germanique*, AD Loiret, D 213).

Les dix registres des rapports et actes de la NG contiennent,
 pour la période 1444-1689, près de 600 enluminures représentant des armoiries.

L'université est dirigée par un collège de docteurs-régents cooptés et de procureurs, et l'un des docteurs-régents est élu recteur. Organisée au XIV^e siècle (elle se dote de statuts en 1378)²⁷, la *Natio Germanica* est au XV^e siècle la plus

27. Le fait qu'une partie de ses archives ait échappé au désastre de la destruction des Archives départementales du Loiret en 1940 explique qu'elle ait fait l'objet d'un certain nombre de publications importantes, notamment: *Les Livres des procureurs de la Nation germanique de l'ancienne université d'Orléans, 1444-1602*, t. I: *Premier livre des procureurs*, Leiden: Brill. *Première partie, Texte des rapports des procureurs* [AD Loiret, D 213], éd. Cornelia M. Ridderikhoff, Hilde De Ridder-Symoens, 1971. *Seconde partie, Biographies des étudiants*, éd. Detlef Illmer, Hilde De Ridder-Symoens, Cornelia M. Ridderikhoff. *Vol. I, 1444-1515*, 1978. *Vol. II, 1516-1546*, 1980. *Vol. III. Tables, additions et corrections, illustrations*, 1985.

nombreuse de l'université. Elle est dirigée par un procureur élu par l'assemblée tous les trois mois, assisté d'un bureau dont les membres sont en charge des différentes tâches (administration, mais aussi « événements ») : un receveur, un bedeau (*pedellus*, chargé de porter la masse de la Nation), plus tard un assesseur et un messager. En 1566, celui-ci s'engage à se rendre chaque année deux fois aux Pays-Bas (*Germania Inferior*) et une fois à la foire de Francfort-s/Main, mais sa charge ne sera pas régulièrement reconduite. Le procureur reçoit les *insignia* de sa fonction : les livres (entendons, les archives), le sceau, la clé de la caisse (*archa nationis*) et les deux clés de deux petits coffres contenant l'étendard et les cierges, et la monnaie courante. L'étudiant (*novicius*) est d'abord reçu par le recteur, qui le dirige vers le procureur de la Nation devant lequel il doit prêter serment²⁸. Puis vient le paiement des droits d'immatriculation, variables selon la période et selon la qualité de l'étudiant²⁹.

La cohésion de la Nation Germanique et la solidarité entre ses membres se manifestent dans un certain nombre d'occasions, par exemple lors de l'inhumation de ses « suppôts ». De même, la caisse constitue-t-elle un instrument de solidarité, qui permet d'ouvrir un prêt ou de couvrir des frais de justice.

Deuxième livre des procureurs de la Nation germanique de l'ancienne université d'Orléans, 1546-1567. Première partie, vol. I [II], éd. Cornelia M. Ridderikhoff, 1988.

Troisième livre des procureurs de la Nation germanique de l'ancienne université d'Orléans, 1567-1587. Texte des rapports des procureurs, éd. Hilde De Ridder-Symoens, Cornelia M. Ridderikhoff, Leiden, Boston : Brill, 2013.

Quatrième livre des procureurs de la Nation germanique de l'ancienne université d'Orléans, 1587-1602. Texte des rapports des procureurs, éd. Hilde De Ridder-Symoens, Cornelia M. Ridderikhoff, 2015.

28. La cérémonie est décrite par un procureur en 1517 : le procureur demande au candidat pourquoi il veut s'inscrire. « *Peto, honorande Procurator, ad hanc venerabilem Alemanie nationem ex ejus humanitate me recipi atque inscribi* ». *Quo facto, Procurator sciscitabitur, sit Alemanus necne? Item nobilis an vero plebejus? Quod deinde sit illi nomen? Cognomen? Patria? Provincia seu dyocesis? Et hec quidem non privatim sed in facie Nationis ante ejus juramentorum prestationem seriatim (ut premititur) instar prelude fieri debent* (AD Loiret, D 244, f. 4v°).
29. Au xv^e siècle, un étudiant noble paie deux écus, et un roturier un écu d'or (les *pauperes* sont plus ou moins exemptés), mais la valeur de l'écu augmente selon la dévaluation de la monnaie de compte (la livre et ses sous-divisions). Lorsque certains essaient de couper court à cette obligation, la Nation obtient leur régularisation, les candidats ne pouvant se présenter à un examen que s'ils sont régulièrement inscrits. Il faut remarquer que les études à Orléans reviennent relativement cher, parce qu'il n'y a absolument rien de comparable à l'infrastructure parisienne : pas de collèges, rien pour les étudiants pauvres, etc. Les étudiants sont *de facto* obligés de prendre une pension privée, assurant le gîte et le couvert, voire éventuellement des cours particuliers. L'essentiel des droits d'immatriculation va à la Nation, une partie à ses « fonctionnaires », et une partie couvre les frais d'entrée. Par ailleurs, l'université reçoit les *collectae*, alias les frais d'inscription aux cours, ainsi que les frais d'examen, dont une partie est à nouveau reversée à la Nation.

En principe, les privilèges de la Nation protègent ses membres – même si le danger n'en est pas moins réel lorsque les tensions religieuses s'accroissent. Nous connaissons des exemples ponctuels de membres des « Nations Germaniques » des universités du sud-ouest qui sont arrêtés pour des raisons religieuses, mais libérés sur ordre du roi. Les fêtes aussi sont l'occasion de manifester le statut de la Nation, avec un banquet tous les trois mois, et surtout la grande fête du 6 janvier, où il s'agit toujours de l'emporter sur les autres Nations. En revanche, le particularisme ne s'étend pas à l'écriture, comme l'explique Blotius en 1566 :

*Omnes qui munere aliquo funguntur in Natione Germanica quaecunque in libris Nationis scribent, characteribus non nisi italicis scribere debent. Quod si quis illis litterarum formis assuetus non sit, per alium ejus rei non ignarum sibi curet*³⁰.

Cette « écriture italienne » s'impose de fait comme l'écriture à la fois moderne et internationale.

II – La bibliothèque de la *Natio Germanica*

La *Natio Germanica* possède d'abord seulement une collection de hasard, soit une dizaine de volumes à peine au début du xvi^e siècle. L'institutionnalisation de la bibliothèque date de la décennie 1560³¹,

30. AD Loiret, D 231, p. 448 : « Il est interdit d'inscrire quoi que ce soit sur les registres de la Nation si ce n'est en "écriture italienne" et il est prescrit à ceux qui ne sont pas accoutumés à cette manière d'écrire de prendre des leçons de calligraphie ». On connaît notamment l'un de ces calligraphes à la fin du xvii^e siècle, « maître Arnold de Grysperre, tenant école à Orléans » : cf. Auguste BAILLET, « Arnold de Grysperre, calligraphe à Orléans au xvi^e siècle », dans *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles lettres et arts d'Orléans*, 1910, p. 60-68. D'une manière générale, l'approche socio-anthropologique du fonctionnement des « Nations » d'Orléans est éclairée par les travaux de Charles Vulliez, dont récemment : « Les nations universitaires au Moyen Âge, des réseaux de "compatriotes" en milieu étudiantin ? L'exemple de la nation de Champagne en l'université d'Orléans », dans *Appartenances et pratiques des réseaux*, Paris : CTHS, 2017, p. 124-134 (éd. électronique).

31. André ROBINET, « Orléans ville universitaire : la bibliothèque de la nation germanique à l'Université d'Orléans », *MSAHO*, 1960 (n° 7), p. 322-327. Charles CUISSARD, *La Bibliothèque d'Orléans, op. cit.*, n'a pas été remplacé par la notice de Francis DÉGUILLY dans *Patrimoine des bibliothèques de France : Centre, Limousin*, Paris : Payot, 1995, p. 102-115. Les autres travaux de Ch. Cuissard constituent des sources précieuses pour l'histoire de l'institution et de ses collections, notamment : *Catalogue des incunables et des éditions rares* [de la Bibliothèque publique d'Orléans], Orléans : Georges Michau et Cie, 1895 (ci-après cité : CUISSARD). Voir aussi : *Boek, bibliothek en geesteswetenschappen*, Hilversum : Verloren, 1986 (« De Germaanse natie te Orléans », p. 139ss). Le mémoire de Mélanie TURMEAU, *La Gestion de la bibliothèque de la Nation germanique à l'Université des lois d'Orléans au xvii^e siècle* ([Tours : CESR, 1975],

sous l'impulsion du procureur Obertus Giphanius³² et de son confrère Hugo Blotius³³. La décision est pourtant difficile, comme le souligne Giphanius : « *Tantae molis erat Germanos condere libros* »³⁴. On décide alors que, comme les procureurs, les assesseurs devront désormais tenir un registre où ils noteront les *Acta* relatifs à la bibliothèque, ce qui est effectivement le cas à partir de 1566³⁵.

1. Une bibliothèque girovague

Le premier problème est celui du local. Lorsque les docteurs-régents proposent de mettre à la disposition de la nouvelle structure une pièce au-dessus de la salle des thèses (la « chambre de la librairie ») et d'institutionnaliser ainsi l'existence d'une bibliothèque commune, le local est visité par une délégation³⁶ : il apparaît qu'il ne convient pas, étant difficile d'accès et bruyant. De sorte que, à compter de cette date, la bibliothèque naissante (en fait, toujours une petite collection de quelques dizaines de volumes) va errer de place en place, dans la conjoncture difficile des tensions religieuses : en novembre 1566, les livres sont entreposés dans la maison de Charles d'Aise

131 p.) reste médiocre. Le même auteur a donné : *Étude de la bibliothèque de la Nation Germanique à Orléans au XVII^e siècle, à partir des catalogues [...] de 1664 et de 1678* [Tours : CESR, 2013].

32. Hubert Jansz. van Giffen (*alias* Hubrecht van Giffen, Buren (Gueldre), 1534 – Prague, 1604). Étudiant à Louvain, Bourges et Paris, puis docteur en droit à Orléans en 1567. Il suit Paul de Foix (prélat soupçonné de sympathies pour la Réforme) à Venise (cf. *Thuan. Hist.* VII, 11, p. 186), avant de devenir professeur à Strasbourg (1571), où il épouse en premières noces Anna Margarita Marbach (fille du président du *Kirchenkonvent*). Professeur de droit à Altorf (1583-1590), puis à Ingolstadt, où il se convertit au catholicisme. Il quitte Ingolstadt en 1599 pour une charge de juge au *Reichshofrat* de Prague. Cf. *MSAHO*, 68 (1985).
33. Hugo de Bloote (*alias* Bloodt, Delft, 1533 – Vienne, 1608). Ancien étudiant à Louvain, Tolède, Paris, Orléans et Bâle. Quoique calviniste, il est appelé en 1574 par l'empereur Maximilien II (1527-1576) pour être le premier bibliothécaire impérial (*Praefectus Bibliothecae*) et entre en fonction en 1575, devient professeur de rhétorique à l'université de Vienne en 1576 (il doit se convertir au catholicisme). Il est l'auteur d'un catalogue alphabétique de la bibliothèque dès 1576, d'un catalogue alphabétique développé en 5 vol. (1596) et d'un inventaire des manuscrits (1597). *Geschichte der Österreichischen Nationalbibliothek*, Band 1, Wien : Prachner, 1968 (Museion : Neue Folge : Reihe 2, 3/1), p. 81ss. Hermann MENHARDT, *Das älteste Handschriftenverzeichnis der Wiener Hofbibliothek von Hugo Blotius 1576. Kritische Ausgabe der Handschrift „Series nova 4451“ vom Jahre 1597 mit vier Anhängen*, Wien : Rohrer, 1957.
34. *Deuxième Livre*, p. XLV.
35. *Premier livre*, 1566-1585 : AD Loiret, D 231. Le reclassement fera désigner ensuite ce registre comme le *Troisième livre*.
36. La délégation est conduite par le comte Antonius d'Ortenburg, probablement le fils de Gabriel de Salamanca, comte d'Ortenburg, possionné en Alsace et conseiller impérial.

(Carolus de Asse), apothicaire et bedeau de la Nation³⁷. Ils seront brièvement transférés dans la maison du procureur, Georgius Korman ab Menneburg (1567), avant de revenir chez le bedeau. Quatre ans plus tard, les voici chez le procureur Christophorus Schell, avant que la Nation ne décide de louer une pièce (*cubiculum*) chez son messenger, Martinus Antonius Neomagensis (Marten de Cleermaker, de Nimègue). Celui-ci exerce en ville comme tailleur et c'est chez lui que l'*archa Nationis* est aussi transportée³⁸. En 1580, nouveau déménagement, cette fois dans la maison que le tailleur Blanchet occupe dans l'enceinte de l'église Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, rue de l'Université. Puis, en juillet 1585, la bibliothèque vient chez Vrain-Moireau, cordonnier et bedeau (1598), au coin des rues de Bourgogne et des Gobelets. Thomas Platter le Jeune expliquera, en 1599, qu'elle est l'une des curiosités de la ville :

Les étudiants allemands ont leur propre conseil et leurs procureurs. Ils possèdent dans la rue Bourgogne une maison où se trouve leur bibliothèque ou librairie, composée de beaucoup de bons livres qu'ils mettent à la disposition des écoliers allemands qui se sont fait inscrire sur leurs registres et qui ont payé à la bourse commune la contribution fixée...³⁹

De même, lorsque Justus Zinzerling (Sincerus) décrit Orléans, au début du XVII^e siècle, ne manque-t-il pas de signaler la bibliothèque de la *Natio Germanica*...⁴⁰ D'après Cuissard, la bibliothèque est ensuite chez Viot Mercure, puis, à partir de 1721, elle est transportée dans

une partie de la salle haute du bâtiment des grandes écoles, avec les registres, les sceaux et les médailles de la Nation : les Allemands firent enclorre à leurs frais cette portion à eux accordée d'une cloison en bois de chêne à panneaux et, pour tout

37. Nommé par le collège des docteurs régents le 14 janvier 1565, Charles d'Aise décédera en 1573. Il succède à François Guyard, et intervient à plusieurs reprises dans les débats relatifs à la gestion de la Nation Germanique. Son successeur sera Jean Chapelain, élu par le collège de l'université, à la faveur du départ des *Germani*, et parce qu'il achète la charge 140 couronnes.

38. Sur cette installation, cf. *Troisième livre*, p. 241-245. Le dépôt de la bibliothèque chez une personne privée ne va pas sans poser problème : le propriétaire peut exercer un contrôle sur l'accès, tandis que la pièce sert non seulement aux livres, mais aussi aux réunions de travail pour l'administration et pour l'enregistrement des nouveaux membres. Schell est l'un des signataires de l'*Album amicorum* de Bronkhorst van Batenburg, à Orléans le 4 janvier 1572 (Bib. royale des Pays-Bas, K 26 AA. D'autres signataires d'Orléans figurent dans le même album).

39. *MSAHO*, t. XVII (1880), p. 334.

40. Justus Zinzerling (Jodocus Sincerus), vers 1590-vers 1620, voyage en France, en Angleterre et aux Provinces-Unies, exerce comme correcteur d'imprimerie à Lyon, et devient enfin conseiller en Allemagne du nord (Mecklembourg et Oldenbourg). Il publie à Lyon en 1616 un *Itinerarium Galliae* (voir n. 16).

prévoir, remirent une des clefs entre les mains du recteur, une autre au grand bedeau, et le procureur garda la troisième⁴¹.

2. Gérer

Le responsable de la troisième clé («*tertiaie clavis custos*») reçoit un ensemble beaucoup plus précis de charges à partir de 1566, en tant que conseiller, orateur (chargé de prononcer le discours lors de la fête patronale) et responsable de la bibliothèque⁴². Il doit prêter un serment en cinq points :

*In nomine Domini juro. 1- Me adessoris et praefecti bibliothecae Inclitae Germanicae nationis nostrae in hac urbe Aurelianensi optima fide et dignitate commodoque ejusdem nationis administraturum. 2- Et in primis nullam iniisse pactionem vel coicionem de hoc munere vel recusando vel adipiscendo. 3- Deinde procuratori me in rebus subitis maxime aliisque recte deliberandis et procurandis, in adeundis magistratibus salutandis principibus et legatis, perscribendis epistulis et cautionibus formulisque ad utilitatem et honorem nationis pertinentibus, consilio, opera et re praesto futurum. 4- Daturum etiam operam, ut bibliotheca nostra, et quae ad eam pertinebunt, conservantur, augeantur, floeant, et si qui vel libri vel pecuniae ad eam conferantur, diligenter conservem et eam ad utilitatem bibliothecae convertam omniaque collatorum et conferentium nomina in acta mea referam. 5- Postremo cum hoc munere suo tempore prompte consensu nationis abiero, rationem me redditurum, clavem, libros adessorios et si qua erunt reliqua successoris ex fide omnia traditurum. Ita juro itaque me Deus adjuvet*⁴³.

L'assemblée du 7 juin 1572 met en place les statuts de la bibliothèque, mais la crise politique pousse la Nation à se retirer alors de la vie universitaire, qu'elle ne réintègrera que trois ans plus tard. Blotius insère dans le premier livre des assesseurs (p. 334-368) un *Catalogus alphabeticus librorum ad bibliothecam nationis germanicae pertinentium*, et Otto Kemper, élu assesseur-bibliothécaire le 11 septembre 1572, établit un catalogue des 58 titres constituant alors le fonds. Ses successeurs Assuerus Stroyff et Mathias Dans accroîtront la collection de 25 numéros⁴⁴. Enfin, on s'inquiète de donner à la bibliothèque

41. CUISSARD, *MSAHO*, p. 101.

42. *Quatrième livre des procureurs*, p. 23, surtout n. 83.

43. *Troisième livre des procureurs*, p. 63. Une sixième disposition sera ajoutée en 1602 : «*Item juro me curaturum ut durante meo munere omnia nova privilegia, arresta et statuta, et alia ejusdem Inclitae Nationis Germanicae concernentia a notario regio, si causa desideret, fideliter in librum statutorum et privilegiorum scribantur*» (*Quatrième livre des procureurs*, p. 24, n. 84).

44. *Premier livre des assesseurs* (AD Loiret, D 231= 2 Mi 40), ouvert par Hugo Blotius en 1566, avec un *Prooemium* dans lequel il évoque les grandes bibliothèques de l'Antiquité, mais aussi

une installation «convenable», et le sujet revient à plusieurs reprises dans le *Troisième livre des procureurs*⁴⁵. Un règlement plus précis sera promulgué (*Leges de bene gerenda bibliotheca*), le 3 mars 1582, en neuf points⁴⁶:

*Postremo novem leges de bene gerenda bibliotheca tulimus, quas hic adnecto :
Solutus praefectus bibliothecae ad eam ingressum alicui faciendi facultatem habeto.
Procurator vel quaestor hac de re aditus hominem ad praefectum demittito, si secus
faxit decem asses in fiscum bibliothecae inserto.
Generaliter quisquis inscio praefecto librum e bibliotheca secum asportari pro singulis
corporibus vel codicibus eadem poena plectitor...*

Pour des raisons de sécurité évidentes, l'assesseur-bibliothécaire est désormais le seul à avoir la clé du local⁴⁷, un budget plus ou moins régulier est consacré aux achats de livres et le règlement, imprimé en placard, est affiché dans la salle⁴⁸. La fonction de l'assesseur réunit la garde des archives et celle de la bibliothèque mais, en 1598, les deux fonctions sont disjointes, avec un « assesseur » pour les archives et un « préfet » pour la bibliothèque⁴⁹. Normalement, chacun peut avoir accès aux livres en s'adressant au bibliothécaire mais, en 1596 celui-ci, pour ne plus être constamment dérangé, fait réduire l'ouverture quotidienne à une tranche de deux heures (13h-15h). Les emprunts se font après enregistrement et, pendant un temps, moyennant paiement d'un droit⁵⁰.

L'étude du Catalogue de 1678 et de son supplément, et l'examen des exemplaires ayant appartenu à la Nation et aujourd'hui conservés à Orléans, permettent de préciser certains points relatifs à la gestion de la collection⁵¹. Les volumes sont cotés selon un système alphanumérique – nous y

la bibliothèque royale de Fontainebleau. Voir le détail dans *Deuxième livre des procureurs*, p. LVSS.

45. Fol. 75 (7 VI 1572), 110 (1^{er} VIII 1575), 138 (VI 1580), 209 (VII 1583) et 252 (VII 1585): cf. *Troisième livre des Procureurs*, p. 37, n. 91.

46. *Troisième livre des Procureurs*, p. 339-340.

47. Plus tard, la Nation décida d'avoir une clé de réserve.

48. D'après CUISSARD, *MSAHO*, p. 88, note 1, qui cite Gölnitz (de Dantzig), *Ulysses belgico-gallicus* (Amsterdam: Elzevier, 1655). Cet auteur consacre en effet de longs développements à la *Natio Germanica*, à ses privilèges et à sa bibliothèque (p. 203ss).

49. 1566 Hugo Blotius, de Delft.

?? D. Linio Scheltinga, D. Cornelio Dobbio

1572 Otto Kemper.

1582 Maximilianus Martinus Stella, Antverpiensis.

1583 Pancratius Strölain, Lodovicus Suffridus.

1605 Reijner Schrassert.

1623 Adolph Louwens, de Groningen; Ambrosius Kolb.

50. CUISSARD, *MSAHO*, p. 94.

51. Charles CUISSARD, *Catalogue de la bibliothèque de la ville d'Orléans: histoire*, Orléans: Bibliothèque municipale, 1905. La bibliothèque de la N.G. est mentionnée p. 519-520, pour

reviendrons – et parfois reliés sous forme de recueils. La cote est portée au titre, ainsi que la mention d'appartenance («*Bibliothecae incllytae Nationis Germanorum*»). Une attention certaine est donnée aux conditions de conservation : les exemplaires sont soigneusement reliés, et deux fers armoriés sont réalisés dès 1567 pour la décoration des plats, fers qui seront utilisés plusieurs décennies durant.

3. Les livres : anthropologie du don

Le point fort de la collection est bien entendu constitué par le droit : le premier titre acquis est celui du *Corpus juris canonici*, pour la somme (qui semble très raisonnable) de 8 ll⁵². Puis, en 1567, on décide de se procurer les *Ceuvres* de Bartolus de Sassoferrato (1314?-1357). Mais le fonds sera progressivement élargi, à partir de 1583, au-delà des seules sciences juridiques : la Nation achète alors un *Parvum theatrum orbis terrarum*⁵³ et une *Charta cosmographica*⁵⁴.

Comme c'est parfois le cas dans le milieu des administrateurs réformés (par ex. chez les magistrats des villes libres et impériales), les responsables semblent au moins... attentifs à limiter les dépenses, de sorte que la bibliothèque est essentiellement alimentée par des dons, dont les exemplaires aujourd'hui conservés gardent le souvenir. On connaît la problématique de l'anthropologie du don, et les fonctions que celui-ci remplit. La première finalité est évidente : le don permet *a priori* d'enrichir la bibliothèque à moindres coûts. Il témoigne aussi d'une forme de révérence envers l'institution même de la bibliothèque et envers la Nation. Enfin, l'insertion par Blotius, dans le premier livre des assesseurs (p. 261-305), d'un *Catalogus alphabeticus eorum qui aliquid ad promovendam ornandamque bibliothecam contulerunt*, désigne

les années 1664 et 1678 (suppl., 1682). Les mentions de provenance sont également portées en abrégé (*L. I. N. German.*).

52. La Médiathèque d'Orléans conserve l'exemplaire des *Decretales* de Grégoire IX (Lyon, 1550 : Médiathèque Orléans, Rés. B42), le *Liber Sextus* de Boniface VIII (Lyon, 1550 : Médiathèque Orléans, Rés. B51-1), les *Clementinae* (B51-2) et les *Extravagantes* (B51-3).
53. L'exemplaire ne semble pas être conservé à Orléans, mais le premier atlas imprimé, le *Theatrum orbis terrarum*, est publié par Ortelius à Anvers en 1570. Un exemplaire figure dans le catalogue imprimé de 1664, p. 60, n° 86.
54. «*Tabula cosmographica seu mappa, cujus studii cognitio litteratis omnibus cum ob lectionem historiarum tum instituenda itinera valde utilis est*» : peut-être Johann Huttich, *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum una cum tabula cosmographica...*, Bâle : Johannes Hervagius, IX 1555, mais l'exemplaire Médiathèque Orléans Rés. E237 vient de Prousteau (Guillaume Prousteau, doyen des docteurs régents et fondateur de la Bibliothèque de la ville, 1714).

le troisième objet, qui vise à conforter l'identité et la mémoire collectives : c'est le temps du contre-don, par lequel la Nation manifeste à son tour sa reconnaissance et une forme de consécration à l'égard de ses bienfaiteurs – ici, l'inscription nominative dans un livre mémoriel.

Nous ne présenterons que quelques exemples, repérés à partir des mentions de provenance. Beaucoup de ces dons datent des dernières décennies du xvi^e et du début du xvii^e siècle, et un certain nombre portent une note précisant les noms des dignitaires de la Nation au moment du don⁵⁵ : il arrive d'ailleurs parfois que le don soit fait par l'un de ces dignitaires, comme le procureur Ernst Friedrich Mollinger⁵⁶. Le fait que l'inscription soit portée en or sur le plat ou au dos du volume témoigne du caractère somptuaire du don. L'enquête devrait, bien évidemment, être systématiquement poursuivie sur la base des exemplaires conservés, ce qui n'est malheureusement pas possible dans l'immédiat.

Le droit

Le droit constitue, comme de juste, le premier point fort de la bibliothèque de la *Natio Germanica*. Pierre de L'Estoille (1480-1537) est docteur *utriusque* et professeur à Orléans, avant d'être nommé par François I^{er} conseiller au Parlement de Paris. Il publie en 1531 un recueil de documents sur une controverse avec Uldaricus Zasius (*Epistola nuncupatoria ad [...] Dominum Gabrielem ab Acromonte, cardinalem...*), dont la particularité bibliographique est l'adresse : « in officina libraria Jacobae Houys, viduae [...] Petri Marchant » (Médiathèque Orléans, Rés. H6854)⁵⁷. L'exemplaire figurant dans la bibliothèque de la *Natio Germanica* lui a été offert par Guilielmus Camere (van der Camere)⁵⁸ en 1581, comme en atteste la mention

55. Par ex. E 493-2, etc.

56. Cuissard, *MSAHO*, donne un certain nombre d'autres exemples, p. 90, notes 1 à 6.

57. Médiathèque Orléans, Rés. H6854. Jacques Hoys († après 1520) est libraire général de l'université d'Orléans au moins depuis 1511 (cf. Médiathèque Orléans, A40). Il est probablement le père de Jacqueline Hoys, laquelle épouse le libraire Pierre Marchand (Marchant). Il était établi comme « scribe [...], libraire général et garde de la maison et librairie d'icelle Université », « in vico scriptorum » (rue de l'Écrivainerie, près Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, actuelle rue Pothier). Après son décès, son fils, Claude, lui succède : il est connu pour avoir publié en 1556 la *Monodie, autrement le dueil et épitaphes [...] des plus fameux et illustres docteurs régents de l'université d'Orléans*, Orléans : Éloy Gibier, 1556 (Louis DESGRAVES, *Éloy Gibier, imprimeur à Orléans (1536-1588)*, Genève : Librairie Droz, 1966, n° 6).

58. Il s'agit d'un membre d'une importante famille de la noblesse flamande (Médiathèque Orléans, Rés. B1191).

manuscrite («*Hunc librum bibliothecae nationis germaniae dedit Gulielmus Camere Gandensis vetarg*») ⁵⁹. La Nation possède aussi l'édition des *Opuscula* de Pierre de L'Estoille (Catal. 1678, p. 63) sortie des presses parisiennes de Chrétien Wechel en 1531, toujours pour Claude Marchant ⁶⁰.

Egenolphus Schermar (Ulmensis Suevus) ⁶¹, immatriculé en 1596, donne son exemplaire de Barthélemy de Chasseneuz, *Commentaria in consuetudines ducatus Burgundie* (Lyon: Jacques Maréchal, pour Simon Vincent, 17 IX 1517: Baudrier, XI, 398. Médiathèque Orléans, Rés. B1610: CUISSARD, 343) ⁶². Joannes de Lisingen vient de Hesse, et étudie à Orléans dans les dernières années du xv^e siècle: il donne à la Nation un exemplaire de Cujas, *In recitationes in II et IV libros Decretalium* (Trier, typis Bernardini Aldini, 1595), relié en vélin estampé à chaud, aux armes de la Nation Germanique (le fer est celui daté de 1567) ⁶³. Johann Kemp, venu de Gorinchem/Gorcum ⁶⁴, donne en 1610 à la Nation Germanique son exemplaire du manuel de Sébastien Brant (*Titulorum omnium juris*) publié à Lyon par Antoine Gryphe en 1578 (Médiathèque Orléans, B1141). Enfin, Guilhelmus Nooms donne, vers 1627, un exemplaire du *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu (Lyon: Jean de Vingle, 18 VIII 1495) ⁶⁵.

Un sort particulier devra être fait à la seule mention de don fait de la part d'un personnage qui n'était pas membre de la Nation: il s'agit du

59. Pierre de L'Estoille publie en 1531 des *Repetitiones* imprimées à Paris par Chrétien Wechel pour le libraire orléanais Claude Marchant, et dont la Médiathèque d'Orléans possède un exemplaire venu de la collection Prousteau: Marchant décède en 1556. Pierre Aquilon signale une reliure contemporaine en veau brun estampée à froid (mais l'ouvrage aurait été relié postérieurement au don, puisqu'il figure dans un recueil factice). Successeur de Conrad Resch (à l'Écu de Bâle), Chrétien Wechel exerce comme imprimeur-libraire au Cheval volant (Pégase), rue Saint-Jean de Latran, où il est voisin des Estienne. Son neveu, André, lui succédera en 1553.

60. Médiathèque Orléans, Rés. B1191-1, mais la mention de provenance indique le nom de Guillaume Prousteau.

61. Egenolf (Egenolph) (von) Schermar, 1573-1605. Les Schermar sont une famille de notables à Ulm, et leur collection de manuscrits et d'imprimés musicaux est aujourd'hui conservée dans la bibliothèque de cette ville.

62. Première édition de cette coutume commentée. L'auteur (1480-1541), ancien étudiant de Dole, Poitiers, Turin et Pavie, sera avocat du roi (1502), conseiller du Parlement de Paris (1531), puis président du Parlement de Provence (1541).

63. Médiathèque Orléans, Rés. B107: *Dix siècles de reliure*, p. 60-61.

64. Gorcum est tristement célèbre pour ses martyrs catholiques de 1572. Le personnage de Johann Kemp ne semble pas identifiable avec un homonyme apparaissant dans le *Premier livre des procureurs*, p. 99, à la date de 1490.

65. Médiathèque Orléans, Rés. D298 (CUISSARD, 79). GW 1041. CRI, X, 13.

libraire-imprimeur Saturnin Hotot, lequel donne en 1607 un exemplaire des *Commentaria* de Jean Feu (Joannis Ignei) imprimés à Lyon en 1539-1541⁶⁶.

Les lettres

Le second domaine de prédilection de la bibliothèque concerne la littérature, qu'il s'agisse d'éditions des classiques, ou de travaux plus récents. Les étudiants étrangers profitent en effet de leur séjour à Orléans pour se familiariser avec la langue vernaculaire et avec un certain nombre de titres de philologie ou de littérature. Voici Petrus Quentelius, de Cologne (un parent de l'imprimeur?), qui remet en 1572 à la Nation Germanique son exemplaire du *Commentaire* de Pline par Beatus Rhenanus⁶⁷. Le *De Felicitate* de Philippus Beroaldus (Bologne, 1453-1505) est imprimé à Paris par Thielmann Kerver, pour Jean Petit, le 28 mars 1500. Le petit fascicule conservé à Orléans est inséré dans un recueil, avec une mention d'ex dono d'Andreas Schreck, de Berlin, en commémoration de la Saint André: «*Andreas Schreck, Marchiacus, bibliotheca dedit die Andree anno [15]82. Liber inclytæ Nationis Germaniæ*»⁶⁸. Les *Œuvres* d'Ange Politien, dans l'édition aldine de 1498, reliées en vélin, portent une note manuscrite de la main de Reinerus (Reijner) Schrassert, en date du 26 février 1605⁶⁹:

*Librum hunc a blattarum tinearumque (cum quibus ut authoris verbis utar, rixabatur) injuria vindicans foliis quamplurimis quos hic et inde dispersos collegi in gratiam I. N. G. multorumque utilitatem ex officiis et fide qua generaliter et specialiter commodo Bibliothecae consulere teneor, ex quo potui modo, restitui et cum hactenus sine alicujus usu et commodo jaceret, alligatum hanc in formam, hisque vestibis vestitum, Nationi offero, Reinerus Schrassert, Hard-Geldrus Inclytæ Nationis Germanicæ quæ est Aureliis ad Ligerim Bibliothecæ Praefectus anno 1605, 26 febr.*⁷⁰

66. Baudrier, V, 472 et 477: Médiathèque Orléans, Rés. B912. Hotot, né à Chartres vers 1544, s'établit à Orléans vers 1572 et épouse la fille du libraire Charles Richard Cottereau. Imprimeur de la ville et de l'université d'Orléans, imprimeur du roi (1598), il décède à Orléans avant 1624.

67. Beatus RHENANUS, *In C. Plinium*, Bâle: Johann Froben, III 1526, f° (Médiathèque Orléans, Rés. B966.3: il s'agit donc d'un recueil).

68. Médiathèque Orléans, Rés. D2728-2: GW 4136, CRI, X, 106.

69. Angelus POLITIANUS, *Opera*, Venezia: Aldus Manutius, Romanus, VII 1498 (GW, M 34727): Rés. D2851 (Catal. 1678, cote Y A 13. CUISSARD, 95, CRI X, 555). Les Schrassert sont une famille de notables de Harderwijk (Gueldre, PB), et Reinerus Schrassert (1584-1622?) est cité dans l'*Album* de Samuel Naeranus à Saumur le 17 janvier 1605.

70. *En défendant ce livre de l'attaque des blattes et des cafards (avec lesquels il luttait, pour suivre l'expression de l'auteur) j'ai réuni [les feuillets] dispersés ici et là pour le service de la I.N.G.*

La « Germanie »

Plusieurs titres intéressent l'identité collective des membres de la *Natio Germanica* et la généalogie des grandes familles. Un des premiers traités imprimés concernant l'histoire de l'Allemagne est constitué par les *Germaniae exegeseos volumina duodecim* de Franciscus Irenicus, dont un exemplaire est offert par Petrus Tripsaeus, de Namur (dit aussi *Leodensis*)⁷¹. Les années 1600, du moins jusqu'au début de la Guerre de Trente ans, semblent à cet égard marquer un temps fort de ce genre de publications. C'est ainsi qu'un recueil généalogique des empereurs et des grandes familles allemandes est publié par Reusner en 1592⁷² : l'exemplaire de la *Natio* lui a été offert en 1604 par une personnalité remarquable, en l'espèce de Samuel a Winterfelt, « *ing. ex Procurator* »⁷³. Christophorus Fabricius Pannonius, certainement originaire de Haute-Hongrie et inscrit à Königsberg en avril 1600, se fait immatriculer à Orléans le 9 novembre 1601. Quatre ans plus tard, il donne à la *Natio Germanica* son exemplaire du *De heroicis virtutibus memorabilibus factis, dictis et exemplis principium Germaniae libri V*⁷⁴. Un second titre aurait été offert par lui, mais il n'a pu être repéré⁷⁵. La prosopographie des hommes célèbres d'Allemagne est quant à elle offerte en 1606 par un certain « Georgius Wilhelm ab Eblebenz » (?)⁷⁶. Enfin, plusieurs décennies plus tard, le Strasbourgeois Ernst Friedrich Mollinger,

71. FRANCISCUS IRENICUS (Friedlieb), *Germaniae exegeseos volumina duodecim*, Nürnberg, Anton Koberger, 1518 (VD16, F2815; Médiathèque Orléans, Rés. E2218).

72. ELIAS REUSNERUS, *Opus genealogicum de praecipuis familiis imperatorum, principum aliorumque procerum orbs christiani*, Frankfurt/M., ex off. Barsaei, 1592 (Médiathèque Orléans, E4268).

73. Il s'agit de Samuel v. Winterfeld (1581-1643), ancien étudiant de Francfort/O., Marbourg et Tübingen, et qui accomplit au début du XVII^e siècle son Grand Tour en France et en Italie, accompagné par son précepteur, lui-même juriste. Il fera carrière au service du prince électeur de Brandebourg.

74. MATTHIAS CASTRITIUS (*pseud.* Geltzenleuchter), *De heroicis virtutibus memorabilibus factis, dictis et exemplis principium Germaniae libri V*, Bâle, Johannes Oporinus, 1565 (Médiathèque Orléans, Rés. E2321. Rel. vélin).

75. La cote E2755 porte une note : « *Hoc libro ornare voluit Chr. Fabricius in descensu suo in Lituaniam 1601* ». Certains étudiants remettent en effet un ouvrage lorsqu'ils quittent la ville, ce qui semble le cas de Fabricius lorsqu'il gagne la Baltique orientale (exemple également cité par CUISSARD, *MSAHO*, p. 91, n. 3). Cf. ANDRÁS VARGA, « A königsbergi egyetem magyar diákjai (1548-1715) » [Les étudiants hongrois de l'université de Königsberg, 1548-1715], *Lymbus* 6 (1999), p. 1-34.

76. HEINRICH PANTALEON, *Prosopographia heroum atque illustrium virorum totius Germaniae. Pars prima [tertia]*, Bâle: Nicolaus Freylinger, 1565 (Médiathèque Orléans, E5453. Catalogue, p. 56, n° 55, mais aussi Cuissard, p. 546, n° 5453).

Durlacensis (de Durlach), offre un recueil général de généalogie couvrant la période 1400-1664⁷⁷.

En dehors des dons, nous restons dans l'ignorance des canaux par le biais desquels la Nation se procure ses livres : on peut imaginer qu'un personnage comme le libraire Claude Marchant occupe une place privilégiée dans ces échanges. Bien évidemment, les relations directes avec les « pays allemands » et l'Europe du nord-ouest permettent le cas échéant de faire venir tel ou tel titre, comme celui de l'*Atlas* d'Ortelius : une grande partie des enrichissements se fait en marge des circuits professionnels, par le biais notamment de la société académique. Enfin, si la proximité de la capitale explique la place des éditions parisiennes, on ne peut qu'être frappé par le nombre des éditions de Bâle et de Lyon...

Il demeure l'essentiel, l'analyse du fonds lui-même, à partir des exemplaires conservés, des sources d'archives et des travaux déjà réalisés (notamment le catalogue de Cuissard), ainsi que des deux catalogues et du supplément publiés à partir de 1664.

III – À propos de théologie : le premier catalogue imprimé (1664)

1. Présentation générale

Plusieurs catalogues imprimés de la bibliothèque de la Nation Germanique d'Orléans ont été conservés, dont le premier est celui qu'a rédigé Emmike Nedergaard en 1664⁷⁸. Le souci de la publicité constitue un indice intéressant des préoccupations de la Nation au début du règne personnel de Louis XIV. Le petit fascicule s'ouvre par une page de titre présentant en fleuron un aigle à deux têtes, avant une citation du *De bibliothecis syntagma* de Juste Lipse⁷⁹. Suivent l'Épître liminaire, et le « *Carmen gratulatorium* » de dédicace : « *Viro praestantissimo Dom. Emmichio, Cimbro, post in ordinem redactos*

77. Nic. RITTERSHUSIUS, *Opus ingens genealogicum, in quo continentur genealogiae imperatorum, ducum aliorumque procerum orbis totius ab anno Christi 1400 ad 1664*, Tübingen, typis J. H. Reisii, 1664 (E 4340).

78. *Catalogus librorum qui Aureliae in Bibliotheca Germanicae nationis extant*, éd. Emmichius Nedergardius, Orléans, Antoine Rousselet, 1664 (Médiathèque Orléans, Rés. E17926-7). Emmike Nedergaard, pasteur du château de Copenhague, †1692.

79. Le premier des rois à avoir eu une bibliothèque est présenté comme Osymanduas d'Égypte (avec une référence à Diodore de Sicile). Juste Lipse, rentré de Rome à Leyde, entreprend d'éditer les classiques avec un commentaire historique développé (et non pas seulement le texte le plus fiable). Puis il s'oriente vers des travaux envisageant différents aspects de la civilisation antique. Le *De Bibliothecis syntagma* publié en 1602 et dédié à Charles de Croÿ prend rang

I. N. G. libros, Catalogum ejusdem Bibliothecæ in lucem edenti Feliciter». Ne doutons pas qu'il ne s'agisse aussi d'une reprise en mains de la collection, laquelle a subi des pertes et se trouve dans un certain désordre :

Fuit tempus, quando Bibliothecam nostram, omnibus a multis retro annis ad usum publicum patentem, illustrabant libri omnium scientiarum editi, magnis cura et sumptu congesti. Nunc vero videas illam videam et mancam, bene multis, iisque maximam partem rarioribus, furto (quis credat?) subductis.

Le catalogue informe indirectement sur le dispositif matériel de la bibliothèque : celle-ci dispose de tables et de pupitres (*in mensis et pluteis*). Les tables accueillent les volumes de grand format (les *Effigies imperatorum*, Zurich : Gesner, 1559 ; l'*Hortus Eystettensis*, Bâle : Besler, 1613⁸⁰ ; l'*Atlas* de Blaeu, Amsterdam, 1638, 3 vol.), dont le catalogue de 1678 précisera qu'ils ne doivent en aucun cas être empruntés. Elles servent à la consultation, et la bibliothèque possède des éléments de décoration – deux globes terrestre et céleste, et une sphère armillaire (*sphaera armillaris*)⁸¹. Ce catalogue donne en outre des précisions sur le dispositif intérieur de la bibliothèque, sur sa classification systématique (des « *Libri theologici* » aux « *Dictionaria, Grammatici & Romans* ») et sur son système de cotation (par armoires, travées et numéros d'ordre) : nous pouvons en déduire le nombre des armoires (ou travées), soit vingt-cinq (une série alphabétique et trois doubles cotes : AA, AB, AC). Il est plus difficile de déterminer le nombre des rayonnages en hauteur, dans la mesure où celui-ci varie selon les formats : à titre d'exemple, la section de théologie compterait six rayonnages (de A à F), tandis que les sections où dominent les petits formats (surtout in-12) en auraient davantage.

Les quelque 2 100 titres de 1664 sont sommairement décrits (le principe semble être celui de ne pas dépasser une ligne par titre) et répartis en classes systématiques, avec un sous-classement par formats :

parmi cette série. Jeannine de LANDTSHEER, « Juste Lipse et son *De Bibliothecis syntagma* », *Littératures classiques* 66 (2008/2), p. 81-91.

80. VD17, 7: 689534N.

81. La demande d'acquisition est faite en 1641, et le questeur indique qu'il ne peut se procurer les sphères à Paris, et qu'il faut se tourner vers les Pays-Bas. En définitive, on les achètera en 1642 auprès d'un avocat au présidial d'Orléans (CUISSARD, *MSAHO*, p. 98, n. 1).

	Folio	Quarto	Octavo	Duodecimo	Total
<i>Teologici</i>	63	30	106	65	264
<i>Juridici</i>	231	219	245	85	780
<i>Medici</i>	13	14	26	12	65
<i>Humaniores</i>	61	71	243	129	504
<i>Politici</i>	21	42	80	41	184
<i>Mathematici</i>	14	15	21	0	50
<i>Geogr. et hist.</i>	184	113	0	0	297
<i>Romans</i>	0	4	58	51	113
<i>Dictionaria [sic]</i>	20	17	29	36 ⁸²	102
Total	607	525	808	419	2359

La tradition juridique orléanaise s'impose toujours : le droit représente la première série systématique, avec 780 titres (*juridici*). Parmi les classiques, on remarque les *Expositiones* de Brant, données à Lyon par R. Odet en 1622, et achetées en quatre exemplaires (p. 24, n° 62) : cet exemple montre que l'institution a aussi pour objet de fournir enseignants et étudiants en exemplaires de travail⁸³. Les éditions « régionales » paraissent être rares : outre Pierre de L'Estoille, le Catalogue de 1678 mentionne les *Coutumes d'Orléans* (par Achille de Harlay) et celles de Blois, imprimées à Orléans en 1609 et 1625 (p. 33) – les exemplaires ne sont pas conservés sur place.

Les humanités (*humaniores*) s'inscrivent à un niveau élevé, soit 504 titres : il s'agit d'éditions des classiques de l'Antiquité (parfois en plusieurs exemplaires), mais aussi de titres plus récents, comme les *Essais* de Montaigne dans l'édition d'Abel L'Angelier de 1595⁸⁴. Nous pourrions y joindre les deux dernières sections, celle des *Romans* et des Dictionnaires (et Grammaires).

Les autres sous-séries sont moins importantes sur le plan quantitatif, mais elles restent significatives sur le plan thématique : 297 titres relèvent de la section « géographie et histoire », la série moderne par excellence.

82. Nous avons porté ici, par commodité, non pas le nombre de Dictionnaires de format in-12 (il n'y en a apparemment aucun), mais le nombre des manuels de grammaire, que le Catalogue répartit par langues : hébreu, grec, latin, français, italien, espagnol et anglais.

83. Mais la Médiathèque d'Orléans conserve un autre exemplaire du même texte, Louvain : Bartholomaeus Gravius, 1552 (Rés. B1139). Cet exemplaire a été offert par Wolfgang Gentz en 1632.

84. P. 35, n° 38. Deux exemplaires probablement d'une autre édition, p. 37, n° 44, et sept d'une troisième édition, p. 43, n° 217 : Montaigne est devenu un classique

Cet ensemble (où l'on retrouve à nouveau un certain nombre d'historiens anciens, à commencer par César⁸⁵, Tacite, etc.) semble être le plus ouvert sur le plan de la géographie typographique et des langues d'impression. La bibliothèque possède 264 titres de théologie, dont un certain nombre d'exemplaires de la *Bible*, et surtout du *Nouveau Testament* en latin, flamand, italien ou français (par moins de quatorze exemplaires pour les éditions en français: cf. p. 7, n° 5. Nous n'avons malheureusement pas d'éléments qui permettent de les situer plus précisément). Un certain nombre de ces titres sont mis à l'*Index* depuis 1566.

Les 184 titres de sciences politiques (*politici*) retiennent aussi l'attention. Cette section, dont le propos s'articule avec le domaine juridique mais qui intègre aussi la science militaire, rend compte de la modernité de la théorie politique. La Nation Germanique a acquis le texte de la *République* de Bodin, en deux exemplaires, non pas dans l'original en français, mais dans l'édition latine de 1586 (p. 47, n° 2): il s'agit de répondre à la demande de lecteurs qui ne sont pas francophones de naissance.

Les mathématiques (65 titres) et la médecine (50 titres) s'inscrivent à des niveaux bien plus faibles, de même que la section des Dictionnaires et des Grammaires (qui correspondent à un fonds d'usuels) et celle des « Romans » (la collection remplit désormais aussi une fonction de récréation).

Les langues de publication sont le latin et le français, puis l'allemand⁸⁶ et le néerlandais. Même si le catalogue a été dressé par un rédacteur qui connaît la bibliographie, certaines précisions données par lui semblent erronées: par exemple l'*Apologie pour les Chrétiens de France [...] de la religion évangélique* [d'Innocent Gentillet] est faussement datée de 1558 (p. 4, n° 25), quand il s'agit d'une coquille (pour Genève, P. Marceau, 1588).

2. Une sensibilité réformée... et diplomate

Avec l'*Apologie pour les Chrétiens de France*, nous touchons au monde de la Réforme. Dans un certain nombre de cas, le recours à l'exemplaire permettait seul de déterminer s'il provient effectivement de la Nation Germanique ou d'une autre bibliothèque, notamment pour des textes qui relèvent de la philologie ou de l'apprentissage des langues anciennes, et pour des manuels d'enseignement. Ainsi du traité de Reuchlin *In septem Psalmos poenitentiales hebraicos*, publié à Wittenberg par Joseph Klug en 1529 et incorporé dans un

85. Cf. Cuissard, p. 130, n° 1757: il s'agit de l'édition en trad. fr., Paris, Bonnemère, 1541.

86. Par ex. Bugenhagen, p. 8, n° 22.

recueil avec d'autres éditions relatives à l'hébreu⁸⁷. Un autre recueil réunit un exemplaire de la *Grammaire latine* de Mélancthon (Bâle, 1555)⁸⁸ et le *Petit catéchisme* de Luther⁸⁹. La reliure est d'origine allemande, et l'ouvrage porte une note d'un certain Johannes Sinfresius (de Sion), attestant qu'il a été acheté à Bâle en 1569 du Lausannois Johannes Rupicus⁹⁰. Enfin, il paraît très probable que certains titres appartenant à la Nation Germanique et relevant le cas échéant de la Réforme ont pu entrer, aux XVII^e et XVIII^e siècles, dans des bibliothèques de maisons religieuses. Nous prendrons pour seul exemple une *Bible* lyonnaise de 1562, en français, qui porte au titre la mention manuscrite suivante : « Cette Bible est hérétique et a été donné aux Récollets d'Orléans, 1630 »⁹¹.

La Bible

À la base de la Réforme, l'Écriture. Le Catalogue de 1664 s'ouvre par une série d'éditions de la *Bible* in folio données à Genève, Zurich, Dordrecht et Anvers – donc, la pleine géographie de la Réforme. Nous citerons la *Bible hébraïque interlinéaire* d'Arias Montanus, donnée à Genève, correspond probablement à une édition de 1619, si nous nous référons au Catalogue de 1678⁹². Du côté des Bibles latines, la *Biblia sacrosancta Testamenti Veteris et Novi* est présente dans l'édition donnée à Zurich par Froschauer en 1543 ; cependant, l'exemplaire aujourd'hui à Orléans provient de la bibliothèque des Augustins, ce qui n'exclut pas qu'il ait d'abord appartenu à la Nation Germanique⁹³. Il en va de même avec la *Bible latine* sortie des presses parisiennes de Jean Prével en 1528, et dont l'exemplaire aujourd'hui à Orléans provient du fonds des Capucins⁹⁴.

87. Médiathèque Orléans, Rés. D68.3. Parmi les autres titres, on note l'*Isagoge elementalis* de Sébastien MUNSTER (Bâle, 1535).

88. Philipp MÉLANCTHON, *Grammatica latina [...] una cum tractatu de Orthographia Ioach. Camerario auctore*, Bâle : Johann Oporinus, 1555, 8° (Médiathèque Orléans, Rés. (BC) D306.1). Autre texte de Mélancthon conservé par la Nation Germanique, le *De Legibus oratio* (Paris : Robert Estienne, 1528 : Médiathèque Orléans, B842).

89. Martin LUTHER, *Catechesis parvus, graecolatina [...] omnia a Michaele Neandro Soraviensi edita*, Bâle : Johann Oporinus, 1556, 8° (Médiathèque Orléans, Rés. D306.2).

90. Johann Sinfresius, de Sion, apparaît dans les *Registres de la Compagnie des pasteurs de Genève* (t. VIII p. 439) comme l'un des signataires d'une attestation d'engagement à suivre la Réforme et à faire venir un pasteur à Sion (24 fév. 1603).

91. Médiathèque Orléans, Rés. A148.

92. Première cote de la bibliothèque : A. A. 1.

93. Médiathèque Orléans, Rés. A60. Cf. p. 1, n° 3. 1678 : cote A. A. 2.

94. P. 4, n° 4 : Médiathèque Orléans, Rés. A48. Cet exemplaire figure en 1715 au catalogue ms de la bibliothèque des Capucins (Médiathèque Orléans, ms 939, p. 110), sans que nous puissions préciser s'il s'agit effectivement de celui ayant anciennement appartenu à notre bibliothèque.



Biblia, dat is, de gantsche Heylighe Schriftuere, Dordrecht, 1596.
Offerte à la Nation allemande en 1618 (Médiathèque d'Orléans).

La *Bible* néerlandaise de 1596 a été offerte à la Nation par Martius Gisbertus ab Heringa, Frisius, en 1618. Elle se présente sous une très belle reliure allemande, veau estampé à froid, avec deux fermoirs et un ombilic⁹⁵. Une *Biblia gallica* est identifiable avec la *Bible* de Diodati, sortie des presses de Pierre Chouet à Genève en 1644 (n° 6)⁹⁶. D'autres *Bibles* de petits formats sont cataloguées dans les sections correspondantes, in quarto (Londres et Amsterdam) et in octavo (Genève, 1605). La *Bible* allemande de Luther (Francfort-s/M., 1575) est présente en quatre exemplaires, dont aucun ne

95. Dordrecht, Ghedruckt by Abraham ende Isaak Canin: Médiathèque Orléans, Rés. A174. Ancienne cote A. A. 6 en 1678. Cf. *Dix siècles de reliure de la Bibliothèque municipale d'Orléans* [catalogue d'exposition], Orléans: Bibliothèque municipale, 2005, p. 62-63.

96. Mais l'exemplaire Médiathèque Orléans, A154 provient des Capucins d'Orléans, auxquels il a été donné en 1667.

semble aujourd'hui conservé sur place⁹⁷, tandis que le *Novum Testamentum* d'Érasme figure en deux exemplaires⁹⁸.

D'autres textes « réformés »

Plusieurs exemplaires d'œuvres de Luther sont mentionnés dans le catalogue: les *Enarrationes seu postillae majores* traduites en latin⁹⁹ et les *Hauspostillen* dans une édition wittenbergeoise, sous une reliure en peau de truie estampée à froid¹⁰⁰. Le *Catechesis germanice, latine, graece et hebraice* (p. 5, n° 27) ne semble pas conservé: il s'agit de l'édition wittenbergeoise de 1585¹⁰¹. En revanche, la référence au *Catechismus Lutheri, Lemigovia* [Lemgo] 1601 (p. 5, n° 27), demeure plus hermétique, tandis que la Bibliothèque possède une édition allemande du *Petit catéchisme* donnée comme imprimée à Erfurt par « Melchior Gaschen » (probablement Melchior Sachse der J.) en 1572, et qui ne figure pas dans le VD16...¹⁰²

Les textes pédagogiques occupent une place stratégique dans la morale des réformateurs, à commencer par le *In Partitiones oratorias Ciceronis dialogi duo* de Jean Sturm. Celui-ci prolonge les problématiques ouvertes par le *De Adolescentia* de Wimpfeling (Strasbourg: Matrin Flach, 1500¹⁰³): un manuel de pédagogie morale, en même temps que d'enseignement, appuyé sur un grand nombre de citations des classiques.

Les *Centuries de Magdebourg* figurent dans l'édition bâloise de Johannes Oporinus¹⁰⁴, mais l'exemplaire aujourd'hui conservé provient de la collection Prousteau¹⁰⁵.

97. P. 4, n° 10. 1678: ancienne cote C. c. 9 à 12.

98. P. 4, n° 14. Il s'agit très probablement de deux éditions différentes, puisque le Catalogue de 1678 précise: « Nov. Test. Lat. Erasmi, 2 ex. in 8°, Argent. & Antv., CC 19. 20 ».

99. Bâle, 1546: Médiathèque Orléans, Rés. A3042 (et Catalogue, p. 2, n° 48).

100. Wittenberg: Hans Kraffts Erben, 1578: VD16 ZV 10135 (Médiathèque Orléans, Rés. A3040bis. 1678: cote B. b. 14. La cote suivante, B. b. 15, concerne une édition du même texte, en latin, donnée à Bâle en 1615).

101. VD16, L 5028. 1678: cote C. d. 24.

102. Médiathèque Orléans, Rés. A3041.1. Exemplaire relié avec: Matthaues RICHTER, Martin LUTHER, *Das Kleine Corpus Doctrinae das ist: die Heuptstücke und Summa Christlicher Lehre*, Erfurt: Georg Baumann d. Ä., 1571 (VD16, ZV 13256, qui ne mentionne que le seul exemplaire de la *Staatsbibliothek* de Berlin...).

103. Médiathèque Orléans, Rés. C364.3: CRI X, 691, qui ne cite pas la Nation Germanique.

104. *Ecclesiastica historia*, 1560-1574, 7 volumes: Catal., p. 55, n° 17. Catal. 1678, 13 t. en 8 vol., D. b. 8-15.

105. Médiathèque Orléans, E683.

Pour la théologie réformée, voici un exemplaire de la *Concordance* française de Calvin de 1555¹⁰⁶ et un autre de l'*Institution de la religion chrétienne*, en français, dans l'édition genevoise de 1609 (p. 2, n° 39. 1678: cote A. B. 12). L'exemplaire conservé (Médiathèque Orléans, A3064) porte une mention de provenance datée de 1620 :

*Hunc librum Bibliothecae I.N. Germanicae ad liberandam fidem meam [...] calend. septemb. Anno M.DC.XX. Petrus Eisinge G[ermaniae]. I[n]ferioris]. Nationis Germ. ex procurator...*¹⁰⁷

La note comprend un étonnant anagramme autour du nom de Calvin :

Joannes Calvinus *Ovis in luce sana*
Collige Calvini mentem sub nominis umbra.
Una salus in eo, I nova luce sinas, Alius canon Jesu.
Praeter apostolicas Christi post tempora chartas
Huic peperere libro saecula nulla parem.

La *Confession de la foi chrétienne* de Théodore de Bèze figure dans l'édition donnée par François Perrin à Lyon chez Jean de Tourne et Guillaume Gazeau en 1563¹⁰⁸. On relève aussi plusieurs exemplaires d'œuvres de Philippe Duplessis-Mornay (1549-1623), dont un certain nombre d'éditions sorties des presses de Saumur¹⁰⁹, voire de La Rochelle ou de Sedan. Ainsi le traité *De la vérité de la religion chrétienne*, rédigé en latin par Duplessis-Mornay, puis traduit par lui en français et publié à Anvers, chez Plantin, en 1583¹¹⁰; *L'institution, usage et doctrine du S. Sacrement de l'Eucharistie, en l'Église ancienne*, publié à La Rochelle chez Jérôme Haultin en 1598¹¹¹; *Le Mystère d'iniquité, ou l'Histoire de la papauté*, édition saumuroise de 1611, dont un exemplaire porte une mention d'appartenance à la Nation Germanique¹¹².

106. P. 1, n° 16. 1678: cote A. B. 13. Jean CALVIN, *Concordance qu'on appelle Harmonie, composée de trois évangélistes*, Genève: Conrad Badius, 1555 (Rodolphe PETER, Jean-François GILMONT, *Bibliotheca Calviniana*, t. II, Genève: Droz, 1994, p. 569, n° 55/5). L'exemplaire ne semble pas conservé.

107. P. 2, n° 39. 1678: cote A. B. 12. Petrus Eisinge (Groningen, 1594 – Groningen, 1658). Également cité par CUISSARD, *MSAHO*, p. 92, n. 2.

108. P. 6, n° 66: Médiathèque Orléans, A297, mais l'exemplaire vient des Récollets.

109. P. 5, n° 49; p. 6, n° 57.

110. Médiathèque Orléans, A3829, mais l'exemplaire, encore une fois, vient du Grand Séminaire d'Orléans.

111. L'ouvrage, qui figure au Catalogue (p. 3, n° 61. 1678: cote B. c. 10), est conservé dans les collections orléanaises sous une reliure estampée à chaud: Médiathèque Orléans, A3249.

112. P. 2, n° 56: Saumur: T. Portau, 1611. Après être entré un temps dans les collections des Archives départementales du Loiret, l'exemplaire est conservé à la Médiathèque d'Orléans,

Notons enfin un ouvrage de Pierre du Moulin (1568-1658), la *Nouveauté du papisme, opposée à l'antiquité du vray christianisme*, publié en 1627 à Sedan : l'exemplaire, figurant au catalogue de 1664 et aujourd'hui conservé a été donné par le procureur Scherff à la Nation Germanique, avant d'entrer dans les collections de l'évêché¹¹³.

Le catalogue de 1664 présente aussi un certain nombre de titres relevant de l'obédience catholique, voire de la polémique anti-protestante, et le phénomène semble s'amplifier au début du XVII^e siècle. Voici par exemple l'*Anacrise des Bibles*, de Jacques Severt, publiée à Lyon en 1623, et dont le sous-titre précise l'objet : *c'est-à-dire, Examens iudiciels et esprouées speciales [...] pour discerner les Bibles françoises fauses [sic] et desprauées par les Heretiques de nostre siecle...*¹¹⁴ La *Méthode nouvelle facile et solide de convaincre de nullité la Religion prétendue réformée*, de François Véron (s.j.), a été publiée à Paris par Jean Mestaié en 1623, mais la Nation se procure la deuxième édition, sortie deux ans plus tard¹¹⁵. Une dernière dimension de la rencontre entre les différentes confessions tient au fait que l'Université continuera, logiquement, à enseigner le droit canon : par suite, les exemplaires d'ouvrages relevant de cette discipline se rencontrent toujours en nombre dans le catalogue de 1664¹¹⁶.

Épilogue : un paysage contrasté

Le tableau auquel nous aboutissons est en définitive beaucoup plus contrasté qu'on ne s'y attendrait *a priori*. Même si nous avons privilégié la problématique de l'histoire de la Réforme, l'étude en profondeur de la bibliothèque de la Nation Germanique reste à conduire, sur la base des deux catalogues de 1664 et de 1678, avec le supplément de 1682¹¹⁷, et surtout à partir de l'étude des exemplaires conservés. La Nation entrera en décadence

A6371. 1678 : cote B. v. 13). Un autre exemplaire provient des Capucins d'Orléans (Médiathèque Orléans, A3237).

113. P. 2, n° 60. 1678 : cote B. v. 12 : Médiathèque Orléans, A4579.

114. Le titre figure au *Catalogue* (p. 2, n° 52. 1678 : cote C. A. 15), et l'exemplaire est effectivement conservé à Orléans (Médiathèque Orléans, A6366).

115. 1678 : cote B. d. 6. L'ouvrage ne semble pas être conservé aujourd'hui à Orléans. Louis DESGRAVES, *Répertoire des ouvrages de controverse entre catholiques et protestants en France (1598-1685)*, Genève : Droz, 1984-1985, n° 3395, ne cite que deux exemplaires, à la BnF et l'Inguimbertaine. Le CCF y ajoute un exemplaire à Troyes.

116. P. 12, n° 92 et suiv. ; p. 21, n° 198 et suiv., etc.

117. *Catalogus librorum qui Aureliae in Bibliotheca Inclytæ Germanicæ nationis extant*, éd. Gisbertus Edingh [docteur *utriusque*, originaire de Groningen], Orléans : Nicolas Verjon, 1678 (Médiathèque Orléans, H9360, et Rés. E18180.3) ; *Libri Inclytæ Germanicæ nationis priori catalogo non inserti, ibid.*, 1682.

après l'édit de Fontainebleau, et le dernier étudiant «germanique» quitte Orléans en 1734... Quant à l'Université elle-même, elle sera dissoute en 1793 : la bibliothèque de la *Natio*, qui a très certainement déjà subi un certain nombre de pertes, sera placée l'année suivante sous la gestion du bibliothécaire de la ville.

Bien des questions restent posées (comment circule l'information sur les nouveautés, comment fonctionne pratiquement la bibliothèque, qui peut y avoir accès, et dans quelles conditions?), mais la présentation rapide amène à constater trois points. Tout d'abord, la présence en nombre d'intellectuels (et d'artisans?) d'origine allemande à Orléans au début du *xvii^e* siècle a considérablement facilité le transfert de la Réforme vers la France. Ensuite, le glissement vers une Réforme de langue française se fait progressivement, peut-être par le biais des nombreux étudiants venus de «Germanie inférieure», *alias* des «anciens Pays-Bas». Enfin, il est clair que la Nation Germanique est attentive à ne jamais prendre parti en tant qu'institution : la rencontre à Orléans de ces «forains» venus des différents états de l'Empire et de ses marges, pratiquant des langues parfois différentes et appartenant à des confessions elles aussi différentes, conduit à une culture de la diplomatie qui permet aux uns et aux autres de vivre ensemble. Une culture, qui s'impose, d'une manière générale, comme la culture politique du Saint-Empire.

RÉSUMÉ

L'université créée à Orléans en 1306 occupe une place très particulière, en tant qu'elle constitue pratiquement les «écoles de droit» de l'université de Paris (droit canon et droit romain). Au même titre que Bologne, elle attire un grand nombre d'étudiants, y compris étrangers. L'université est organisée en «Nations», parmi lesquelles la «Nation Germanique» est la plus importante.

Tout naturellement, la «Nation Germanique» et les pèlerins ou les voyageurs d'origine allemande jouent un rôle décisif dans le transfert de la Réforme luthérienne vers le royaume. Le catalogue de la bibliothèque de la «Nation Germanique», publié pour la première fois sous forme imprimée en 1664, nous informe sur la «présence protestante» dans la collection, en même temps que sur l'organisation et sur les fonctions de celle-ci.

ABSTRACT

The university established in Orléans in 1306 occupied a very special place, as it practically represented the "law school" of the University of Paris (canon law and Roman law). Like Bologna, it attracted large numbers of students, including foreigners. The university was organised into "Nations", of which the "German Nation" was the most important one.

Naturally, the "German Nation" and pilgrims or travellers of German origin played a decisive role in the transfer of the Lutheran Reformation to the French kingdom. The catalogue of the library of the "German Nation", first published in print in 1664, gives us insight into the "Protestant presence" in the collection, as well as its organization and functions.

ZUSAMMENFASSUNG

Die 1306 in Orléans gegründete Universität nimmt eine ganz besondere Stellung ein, da sie praktisch die „juristische Fakultät“ der Universität Paris ist (für kanonisches und römisches Recht). Wie Bologna zieht sie eine große Zahl von Studenten an, unter denen viele Ausländer. Die Universität ist in „Nationen“ organisiert, von denen die „Deutsche Nation“ die wichtigste ist.

Natürlich spielen die „Deutsche Nation“, sowie die Peregrini oder Reisenden deutscher Herkunft eine entscheidende Rolle bei der Vermittlung der lutherischen Reformation ins Königreich Frankreich. Der Katalog der Bibliothek der „Deutschen Nation“, der erstmals 1664 in gedruckter Form erschien, informiert uns über die „protestantische Präsenz“ in der Sammlung sowie über ihren Aufbau und deren Funktionen.

Humanisme monacal et littérature de piété au début du XVI^e siècle

István MONOK
Universités de Szeged et de Eger

On pourrait remplir toute une bibliothèque avec des études consacrées à la question des causes de l'expansion rapide de la Réforme protestante. Il est hors de doute que les Églises nouvellement fondées – il ne s'agit nullement d'une nouvelle religion – sont devenues populaires en plusieurs régions européennes avec une rapidité étonnante. Au cours des siècles suivants, les Églises protestantes ont réussi d'abord à établir, puis à conserver un réseau institutionnel efficace. On se demande pourquoi les premières manifestations des idées nouvelles sont localisées au long de la rivière Elbe, puis en Europe centrale et septentrionale. Comment expliquer que les pays germaniques christianisés de l'Empire romain, les territoires français qui s'étaient trouvés à l'intérieur du *limes* et enfin l'Italie font moins bon accueil aux Églises protestantes? Le livre de Pierre Chaunu, *Le temps des Réformes. La crise de la chrétienté, l'éclatement (1250-1550)* pose bien ces questions¹. Il s'agit d'un manuel digne de la grande tradition française: parfois un peu imprécis sur les détails, mais très utile dans sa présentation des grandes tendances culturelles. Dès 1974, il avait synthétisé une quantité incroyable de travaux antérieurs. Ses études de cas présentent toute une série de mouvements religieux insistant sur la nécessité d'une piété personnelle et critiquant l'attitude purement institutionnelle et politique de l'Église. Dominique, François d'Assise et Claire ou les fraternités des siècles suivants (*confraternitates*) ont aperçu la distinction entre l'Église comme institution et l'*ecclesia*, c'est-à-dire la communauté des fidèles. Dans la suite, John Wyclif ou Jan Hus ont vu dans l'usage de la langue vernaculaire un instrument indispensable contribuant à la cohésion des communautés et à leur fidélité à l'Église. Le monde érudit a également contribué à la critique de l'Église institutionnelle. Les résultats de leurs activités philologiques étaient susceptibles de renforcer l'argumentation des confraternités religieuses et des seigneurs laïcs, engagés dans une lutte d'influence avec l'Église. Nombreux

1. Voir la nouvelle édition de 1984 (Bruxelles: Éditions Complexe): *Le temps des Réformes. Histoire religieuse et système de la civilisation*, en 2 volumes: 1. *La crise de la chrétienté (1250-1550)*; 2. *La Réforme protestante*.

étaient ceux qui cherchaient à l'extérieur ou à l'intérieur de l'Église la solution au problème de la tension souvent insoutenable qui caractérisait les rapports entre le pape et les communautés des fidèles. La *devotio moderna*, phénomène imprégné de l'esprit de l'humanisme et de piété individuelle, a connu une grande popularité auprès des fidèles.

Les monographies qui rendent compte de ces processus ne manquent jamais de mentionner les transformations qui surviennent dans la sphère du livre et de la communication avant l'avènement de la Réforme protestante. Elle les mentionnent, certes, mais ne les analysent pas en profondeur. On peut dire qu'un courant de recherche autonome y est consacré. Bien que la plupart des auteurs des ouvrages sur *l'histoire de la Réforme protestante* réussissent le plus souvent à synthétiser les trois phénomènes en question (les mouvements de piété, la pensée critique humaniste avec l'importance de la rhétorique antiquisante, et l'apparition du livre imprimé avec les transformations socio-économiques qu'elle implique), cette vue globale n'est pas devenue monnaie courante dans les interprétations que proposent les différentes écoles historiques.

Dans la recherche hongroise (ainsi qu'en Europe centrale et orientale), le livre de Pierre Chaunu n'a pas rencontré de large écho, ce qui n'est guère étonnant, vu le statut défavorable de la recherche consacrée à l'histoire de l'Église durant les quatre décennies d'après 1948. L'attention des chercheurs fut surtout dirigée vers le protestantisme que les marxistes ont volontiers qualifié de « pré-Lumières », d'« agent de sécularisation », voire de « phénomène anti-féodal ». Par contre, les études historiques mettant en valeur les textes conçus à l'intérieur de l'Église et préparant la Réforme protestante sont restées relativement inconnus et peu cités en Hongrie. (Ajoutons entre parenthèses que la question du rôle que les Églises et les ecclésiastiques ont joué dans la préparation des Lumières a également été négligée – à l'exception de quelques publications récentes.) Les commémorations du 500^e anniversaire de la Réforme ont produit quelques résultats intéressants et aussi une image peu convaincante de Luther. Selon quelques historiens français, Luther aurait été « le premier à s'orienter vers une société entièrement laïque » ; tandis que plusieurs commentateurs allemands ont tenté de faire de lui le champion de « l'ouverture d'esprit, de la compréhension et de la tolérance ». Dans cette conception, à mon sens plus que discutable, les humanistes du tournant des xv^e-xvi^e siècles – surtout Érasme² – sont présentés comme les pionniers

2. Pierer MONET, Dominique BORNE, « Érasme », in René HERBOUZE (dir.), *Les arpenteurs de l'Europe*, Arles – Paris : Actes Sud, Culturesfrance, 2008, p. 70-73. – Une autre étude cite la

d'une séparation radicale non seulement d'avec l'Église, mais aussi d'avec la foi chrétienne.

En revanche, à force de soumettre à l'analyse la production scientifique, les études de cas ayant vu le jour dans les dernières décennies dans le domaine de l'histoire du christianisme et de l'histoire du livre me semblent illustrer une réorientation favorable de la recherche: la possibilité d'une vue globale, synthétisant les mouvements de piété, l'humanisme et l'histoire des médias se dessine désormais sur l'horizon. Ainsi, je me propose de tirer des conclusions supplémentaires de quelques études de cas relevant de l'histoire du livre. Mes protagonistes sont des moines et des érudits humanistes, souvent des moines qui sont en même temps humanistes, puis des imprimeurs et quelques membres de la communauté des fidèles (*l'ecclēsia*). Vu que la partie prépondérante de *l'ecclēsia* était composée d'illettrés, comment aborder ceux qui appartenaient à ces quatre groupes de protagonistes? Quelles étaient leurs thématiques et quel type de communication, donc quels genres littéraires, ont-ils choisis? Soulignons en outre l'importance de se poser la question suivante: dans quelle mesure un moine peut-il devenir humaniste, et, de l'autre côté, un humaniste peut-il vraiment s'imprégner de piété personnelle? On cite souvent la sage formulation de Philippe Mélanchthon sur l'importance de la lecture des tragédies de Sophocle afin de devenir pieux³. On connaît également la phrase programmatique de Johann Sturm, «*Propositum a nobis est, sapientem atque eloquentem pietatem finem esse studiorum*»⁴ – une véritable confession de foi – selon laquelle l'érudition et la rhétorique ne sont que des instruments pour permettre une expérience profonde et personnelle

lettre d'Érasme, adressée à Cornelius Aurelius (lettre non datée, mais écrite sans doute autour de 1491), dans laquelle le jeune savant promet de ne plus jamais écrire de poème qui aurait pour sujet autre chose que les sacrements et les saints (Nicolette MOUT, «Die sacrae litterae bei den frühen niederländischen Humanisten, Von späten Devotio moderna bis zu Cornelius Aurelius», in Berndt HAMM, Thomas KAUFMANN (éd.), *Wie fromm waren die Humanisten?*, Wiesbaden: Harrassowitz, 2016 (Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung, Bd. 33.), p. 141-157 (voir p. 148, n. 30). Cf. Jean-Claude MARGOLIN, *Érasme et la Devotio moderna*, Bruxelles: Musée de la Maison d'Érasme, 2007. Une synthèse bien utile: Thomas KAUFMANN, «Die gottlosen und die frommen Humanisten im Spiegel der Forschung, Zur Konstruktion ihrer "Religion"», in *Wie fromm waren die Humanisten?*, op. cit., p. 11-47.

3. «Utiliorem post sacrorum bibliorum lectionem esse nullum quam tragoediarum», cité par Ágnes RITÓÓK-SZALAY, «Warum Melanchthon? Über die Wirkung Melanchthons im ehemaligen Ungarn», in Günter FRANK, Martin TREU (éd.), *Melanchthon und Europa*, 1. Teilband: *Skandinavien und Mitteleuropa*, Stuttgart, 2001, p. 273-284; Ágnes RITÓÓK-SZALAY, «Melanchthon Szophoklész-kollégiuma», *Lekipásztor*, 7. szám. (2004), 259-263.
4. Márta FATA, «Melanchthon oder Sturm? Konkurrierende Schulmodelle bei den Protestanten in Ungarn und Siebenbürgen im 16. Jahrhundert und in den ersten Jahrzehnten des 17. Jahrhunderts», *Hungarian Studies*, 26 (2012), 2. szám, 205-231.

de la piété. Ces deux humanistes réformateurs ont transgressé certaines limites dans leur rapport avec l'Église. Les moines dont il va être ici question ne pouvaient ou ne voulaient pas les suivre dans cette voie.

Le travail scientifique fait partie de l'activité quotidienne des communautés monastiques. Quel que fût l'objectif précis de leur travail assidu (transmission des éléments du patrimoine écrit en préparant des copies manuscrites ou études théologiques), ces moines ont dû envisager les mêmes problèmes philologiques que leurs confrères humanistes, laïcs ou appartenant au clergé séculier. Leur activité n'a pas manqué d'exercer une certaine influence sur le milieu extérieur que leur réseau a permis d'atteindre. Prenons comme exemple les maisons bénédictines et cisterciennes, qui s'étaient illustrées par leurs activités de transmission et de création depuis très longtemps (certaines depuis les VI^e-VII^e siècles)⁵. Si Subiaco a abrité le premier atelier d'imprimerie en Italie, ce n'est pas parce que deux imprimeurs allemands itinérants passaient là par hasard, mais parce que les moines de l'abbaye ont fourni en livres, depuis le X^e siècle, les communautés monastiques et les évêchés des régions au sud de Rome. Au XV^e siècle, l'étude philologique des ouvrages de piété fondamentaux n'était pas étrangère à la spiritualité très particulière qui caractérisait Subiaco. Avec une intensité comparable à celle de Nicolas de Cues, ces moines ont travaillé en vue de la refondation sur de nouvelles bases de la chrétienté latine. Dans la dédicace de l'édition d'Apulée (parue à Rome en 1469), adressée au pape Paul II, Giovanni Andrea de Bussi évoque le rôle que le cardinal de Cues a joué dans la formation de la vie spirituelle de l'abbaye⁶. La création de l'atelier de Subiaco, son déménagement à Rome (1467), ainsi que l'expansion générale de l'imprimerie, ont provoqué des changements mineurs dans le rôle des maisons conventuelles de l'Italie centrale (la transformation majeure aura lieu après la Réforme). Les livres originaux de la maison conventuelle des cisterciens de Casamari sont par exemple repérés en Calabre⁷. Mais le déménagement de l'imprimerie de Subiaco est plutôt un effet qu'une cause. Au milieu du XV^e siècle, l'abbaye est devenue l'un des centres majeurs de l'humanisme monacal⁸, et son influence

5. Voir par exemple Maria Antonietta ORLANDI, *Cultura e spiritualità a Subiaco nel Medioevo. La produzione libraria sublacense nei secoli X-XIII*. Subiaco: Editrice Santa Scolastica, 2007.

6. Cf. Karsten HARRIES, *Nicholas of Cusa On Learned Ignorance*, Yale University, 2015, p. 5.

7. Antonio Maria ADORISIO, *Dinamiche librerie cisterciensi: da Casamari alla Calabria. Origine e dispersione della biblioteca manoscritta dell'abbazia di Casamari*, Casamari: Editione Casamari, 1996.

8. Uwe ISRAEL, «Monaci tra Subiaco e Germania: riforma benedettina e umanesimo monastico», in Mario SEGATORI (éd.), *Subiaco la culla della stampa*, Atti dei Convegni Abbazia di Santa Scolastica, 2006-2007, Subiaco: Iter Edizioni, 2010, p. 3-18.

s'étendait non seulement sur les communautés de son voisinage (comme par exemple Farfa), mais aussi – grâce aux germanophones y vivant – sur les territoires que les italiens appellent *ultramontanum*⁹. On ne doit pas oublier non plus que les milieux humanistes des universités – dont les aspirations étaient parallèles à celles des mouvements de réforme monastique – ont exercé une influence plus directe que l'abbaye¹⁰. L'efficacité de l'humanisme monacal peut être le mieux saisie en étudiant la biographie de quelques personnages de grande importance, tel Johann von Staupitz (1460-1524), précurseur de la Réforme. Ce prieur augustinien de Tübingen, membre du corps professoral au moment de la fondation de l'université de Wittenberg, devint le confesseur de Luther, qui l'a d'ailleurs suivi à la chaire des études bibliques. Certes, il n'a jamais rejoint les rangs de la Réforme, mais il était sensible aux réponses que Luther a proposées aux problèmes théologiques qui se posaient¹¹.

L'un des épisodes – particulièrement important de point de vue hongrois – de la réforme bénédictine du xv^e siècle a eu lieu en Rhénanie centrale (entre Bâle et Mayence/Bingen am Rhein), précisément dans la maison conventuelle de Murbach (en Alsace). Dans les années 1470, l'abbé, un certain Barthélemy d'Andlau a invité un personnage nommé Jacobus de Hungaria (qui, par la suite, rejoindra l'ordre des bénédictins) dans le but d'améliorer le niveau de l'enseignement de l'école abbatiale. Or, Jacobus a proposé à l'abbé de ne pas se contenter de créer une école consacrée aux « trois langues » – latin, grec et hébreu –, il voulait également introduire la langue « sarassine »¹². Il convient de souligner que cette proposition a eu lieu à une date qui précède de loin la fondation des collèges trilingues de Rome, de Louvain ou de Paris.

L'importance de l'exemple de Murbach réside dans le fait qu'il s'agit d'une région connue au tournant des xv^e-xvi^e siècles pour la survivance

9. Kaspar ELM (éd.), *Reformbemühungen und Observanzbestrebungen im spätmittelalterlichen Ordenswesen*, Berlin : Duncker und Humblot, 1989, (Berliner historische Studien, Bd. 14) ; Ulrich FAUST, Franz QUARTHAL (éd.), *Die Reformverbände und Kongregationen der Benediktiner im deutschen Sprachraum*, St. Otilien : EOS-Verlag, 1999.

10. Comme par exemple l'influence de l'université de Vienne sur Melk et Kastl : Petrus BECKER, « Benediktinische Reformbewegungen im Spätmittelalter : Ansätze, Entwicklungen, Auswirkungen », in *Untersuchungen zu Kloster und Stift*, éd. Max-Planck-Institut für Geschichte, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1980 (Veröffentlichungen des Max-Planck-Institut für Geschichte, Bd. 68. – Studien zur Germania Sacra, Bd. 14), p. 167-187.

11. Lothar Graf zu DOHNA, « Von den Ordensreform zur Reformation : Johann von Staupitz », in *Reformbemühungen*, *op. cit.*, p. 571-584.

12. István MONOK, « Magyarország és a magyarok az elszázi könyvkiadásban, 1482-1621 (Változások a kiadói politikában – változó országkép) », in *Fehér Lovag. Tanulmányok Csernus Sándor 65. Születésnapjára*, éd. László GÁLFFY, János SÁRINGER, Szeged : SZTE, 2015, p. 212-230 (spt p. 212-213).

des traditions mystiques médiévales, pour la piété individuelle et pour l'humanisme rhénan. Il s'agit des traditions représentées par quelques grands personnages archi-connus, tels sainte Hildegarde de Bingen ou Jean Gerson, Johann Gutenberg, Beatus Rhenanus ou Sebastian Brant. L'on peut également mentionner Martin Schongauer et, même si l'on peut considérer qu'il n'est pas de son école, le fameux « maître MS », dont la piété correspond à la spiritualité qui s'exprime dans les retables du Musée Unterlinden de Colmar. Son influence sur les territoires à l'extérieur du *limes* romain a été quasi directe par l'intermédiaire de Nuremberg et de l'université de Vienne. S'il faut mentionner l'université de Paris parmi les établissements de transmission (quelle étrange formulation!), c'est parce que l'affiliation des personnages comme l'humaniste tchèque Ulrichus Velenus (1495?-1531?)¹³ – un imprimeur hussite qui a publié en vernaculaire Érasme, Marsile Ficin, Lucien et Luther – indiquent que les franciscains figurent parmi ceux qui ne pouvaient se soustraire à l'influence de l'humanisme monacal. En réinterprétant de cette manière leur propre tradition, ils ont dans un sens *préparé l'ecclēsia* à la Réforme protestante. L'esprit du Collège de Navarre parisien était à la fois humaniste et monacal, et disons pieux. Les érudits comme Boniface de Ceva (†1517) étaient étroitement associés aux grands humanistes de leur temps, tel Jacques Lefèvre d'Étaples. Pour la recherche hongroise, ses rapports avec János Gosztonyi (†1527), ami de Josse Clichtove, et avec Balázs Várdai (Blasius de Varda) sont d'une importance particulière¹⁴.

Retournons un instant en territoire alsacien, pour mettre en valeur la personne de Sebastian Brant: la popularité extraordinaire de son ouvrage principal, *La Nef des fous*, s'explique par le fait que la critique qu'il adresse à l'Église et à la société de son temps s'enracine dans l'humanisme pieux¹⁵. Sans la contribution de l'imprimerie rhénane, cet ouvrage serait également resté inconnu du grand public. Mais l'imprimerie en elle-même n'est pas tout. Il s'agit de la pression d'un nouveau groupe social, celui des imprimeurs.

13. Antonie Jan LAMPING, *Ulrichus Velenus and his treatise agains the papacy*, Leiden: Brill, 1975, 1976²; Bořek NEŠKUDLA, « *Knihovny a čtenářská recepcie v období raného humanismu v Čechách. The Libraries and Reader's Reception int be Early Humanism Period in Bohemia* », Diss. PhD. Univerzita Karlova v Praze, 2014, p. 81-85.

14. János Gosztonyi (†1527): ecclésiastique membre de la chancellerie royale, il fut le secrétaire de Anne de Foix (1484-1506), reine consort de Bohême; en mission diplomatique à Paris en 1513-1514; à partir de 1524, évêque de Transylvanie. Balázs Várdai fut étudiant à l'Université de Paris de 1515 à 1527, où il édita les œuvres de Bonifacius de Ceva; de retour en Hongrie, il devint prévôt de Győr (1527-1549).

15. Récemment: Frédéric BARBIER, *Histoire d'un livre: La Nef des fous (Das Narreschiff) de Sébastien Brant*, Paris: Édition des Cendres, 2018.

L'expansion du livre illustré et de l'édition en langue vernaculaire tient en grande partie aux intérêts de ce groupe. Il convient de ne pas oublier que la plupart des éditions publiées entre 1490 et 1517 sont en langue vernaculaire. Ce sont les imprimeurs qui ont enfin résolu le problème de la lisibilité des manuscrits médiévaux ou humanistes¹⁶. Ils ont conçu de nouveaux caractères, faciles à lire, puis ont introduit des paragraphes dans le texte, celui de la Bible étant divisé désormais en chapitres (subdivisés plus tard en versets). En même temps, il est symptomatique que *La Nef des fous* de Sebastian Brant – un ouvrage très populaire, plus lu que *L'Éloge de la Folie* d'Érasme – a exercé une influence nettement moins importante sur la pensée du XVI^e siècle qu'Érasme et sa philosophie chrétienne. Au cours des siècles suivants, les ouvrages où Érasme décrit la voie qui conduit à la piété individuelle et dans lesquels il exploite l'arsenal philologique de l'humaniste seront copieusement cités par ses confrères. Il est pourtant clair que, sans la contribution des imprimeurs, ni Érasme, ni Luther – dont les ouvrages ont été tirés, entre 1517 et 1520, à 300 000 exemplaires – n'auraient pu susciter un tel écho auprès du public.

Conformément à leurs intérêts matériels ainsi qu'à leurs convictions intellectuelles et éthiques, les imprimeurs ont mis en vedette quelques textes, surtout (mais pas seulement) en vernaculaire. Il s'agit de textes bien vendables dont l'édition n'exige pas d'investissement important. *L'Imitatio Christi* est un ouvrage plus répandu que la Bible même. Jusqu'en 1800, on lui connaît plus de 5 000 éditions et traductions dans toutes les langues européennes¹⁷. Sa popularité au tournant des XV^e-XVI^e siècles était telle qu'il y avait dans chaque ordre un moine auquel la paternité du texte pouvait être attribuée.

16. Carla BOZZOLO, Dominique COQ, Denis MUZERELLE, Ezio ORNATO, «Page savante, page vulgaire: Étude comparative de la mise en page des livres en latin et en français écrits ou imprimés en France au XV^e siècle», in Emmanuèle BAUMGARTNER, Nicole BOULESTREAU (éd.), *La présentation du livre*. Actes du colloque de Paris X-Nanterre, 3-5 décembre 1985), Nanterre, 1987, p. 121-133; cf. ID., in: *La face cachée du livre médiéval, L'histoire du livre vue par Ezio Ornato ses amis et ses collègues*, Rome, 1997, Viella (I libri di Viella, 10), p. 509-517; Réjean BERGERON, Ezio ORNATO, «La lisibilité dans les manuscrits et les imprimés préliminaires d'une recherche», *Scrittura e civiltà*, 14 (1990), p. 151-198; in: *La face cachée du livre médiéval, op. cit.*, p. 521-554.

17. Martine DELAVEAU, Yann SORDET (éd.), *Édition et diffusion de l'Imitation de Jésus-Christ (1470-1800). Études et catalogue collectif des fonds conservés à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à la Bibliothèque nationale de France, à la bibliothèque Mazarine, et à la bibliothèque de la Sorbonne*, Paris: Bibliothèque nationale de France, Bibliothèque Mazarine, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 2011; *Un succès de librairie européen: l'Imitatio Christi (1470-1850)*. Exposition organisée par la Bibliothèque Mazarine, en collaboration avec la Bibliothèque Sainte-Geneviève et la Bibliothèque nationale de France... 4 avril – 6 juillet 2012. Commissariat et catalogue de Martine DELAVEAU, Yann SORDET, Paris: Bibliothèque Mazarine – Éditions des Cendres, 2012.

On peut trouver presque 40 noms d'auteurs, appartenant aux ordres majeurs, sur les exemplaires manuscrits. Chacun sait que Thomas à Kempis et Jean Gerson sont les plus connus¹⁸, mais il n'est peut-être pas sans intérêt d'évoquer quelques autres attributions possibles : Jean Scot Érigène, le franciscain spirituel Ubertino da Casale, Geert Groote (Gerardus Magnus), l'un des pionniers de la *devotio moderna*, le dominicain Joannes Nider, le chartreux Ludolphus Saxonus, saint Bernard de Clairvaux, saint Bonaventure¹⁹.

Les nouvelles idées qui ont commencé à se répandre grâce à l'invention de l'imprimerie n'étaient pas si nouvelles – c'est la grande efficacité de leur expression et de leur diffusion qui fut sans précédent. Les sphères particulièrement affectées furent celles où les communautés monacales et la hiérarchie de l'Église séculière ont tardé à réagir ou à se rapprocher de l'*ecclesia* des fidèles. Quelques transformations liturgiques importantes et l'adoption d'un nouveau vocabulaire étaient censés contribuer à la conservation de l'autorité institutionnelle de l'Église. Cela requérait l'action de quelques personnages crédibles, ouverts aux réformes, ayant déjà exprimé quelques doutes à l'égard de l'attitude traditionnelle caractérisant le catholicisme de leur temps, mais qui ne voulaient nullement rompre avec la structure institutionnelle de l'Église : bref, les humanistes érudits et pieux. En 2013, un colloque a été organisé à la Bibliothèque de Wolfenbüttel autour de la question : *Wie fromm waren die Humanisten?* Les intervenants ont montré que la plupart des personnalités évoquées étaient certainement «*fromm*», c'est-à-dire pieuses, même si leurs formes de piété présentaient des variations importantes. L'humaniste érudit servait d'exemple aux moines également, puis ces derniers se posaient des questions auxquelles l'humaniste pouvait répondre avec quelque *auctoritas*.

Par un dernier exemple, je voudrais souligner la collaboration de l'humaniste érudit, du moine et de l'imprimeur – une collaboration susceptible d'assurer la fidélité de l'*ecclesia* à la tradition. L'exemple concret est l'activité éditoriale des chartreux de Cologne dans les 25 ans suivant l'entrée en scène de Martin Luther. Il faut admettre que, si le catholicisme de Cologne est ce qu'il est, ce n'est pas grâce aux savants dominicains de l'université locale, mais grâce aux chartreux qui, dans leurs éditions latines et vernaculaires, ont combiné l'humanisme avec leur propre tradition spirituelle. Si l'on examine attentivement les statistiques établies par Gérard Chaix sur la librairie de la

18. Mario OGLIARO, «L'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*: une longue controverse», in *Édition et diffusion de l'Imitation de Jésus-Christ (1470-1800)*, *op. cit.*, p. 21-34.

19. Yann SORDET, «Anonyme par défaut ou par excès d'auteur?», in *Un succès de librairie européen: l'Imitatio Christi*, *op. cit.*, p. 13-18.

ville²⁰, on constate le déclin de la popularité de l'érudition dominicaine et le succès fracassant des éditions produites par les chartreux, de même que par les franciscains (entre 1517 et 1539, de 50 à 60 éditions par an). Il ne s'agit pas seulement d'ouvrages étroitement liés à la pratique quotidienne de la religion, mais aussi de textes dont les auteurs, sans s'engager dans une polémique acerbe avec les idées protestantes de plus en plus répandues, insistent néanmoins sur la fidélité à la tradition catholique. On trouve parmi les auteurs édités saint Augustin, saint Bonaventure, Maître Eckhart, Jan van Ruysbroeck, Denis le Chartreux, ainsi que quelques contemporains, tels que le prieur Johann Eren – qui a collaboré surtout avec l'imprimeur Eucharius Cervicornus – ou Laurentius Surius, le savant chartreux, qui a publié ses ouvrages chez Gerwin Calenius et les héritiers de Johann Quentel.

En guise de conclusion : partout où les prélats humanistes ne se sont pas dérobés aux transformations nécessaires – en consentant à faire quelques changements liturgiques et des modifications dans le droit canon, notamment pour un contrôle du clergé²¹ – le passage à la Réforme protestante n'a pas eu lieu (ou rarement). Le même phénomène peut s'observer là où certaines communautés, composés de moines humanistes, ont soigné, publié et diffusé les textes majeurs de la piété personnelle, souvent en langue vernaculaire et souvent en nombre très élevé d'exemplaires. Par rapport à ces activités, les innovations des protestants paraissaient moins innovantes ou audacieuses qu'ailleurs. Bien entendu, cela n'eût pas été possible sans l'engagement des intellectuels humanistes laïcs et sans les praticiens du nouvel art : les imprimeurs, qui ne perdaient jamais de vue leurs intérêts matériels. Là, où ces conditions n'étaient pas réunies (ou des contraintes de nature politique ont compliqué la situation), la Réforme protestante s'est répandue avec une rapidité étonnante, comme l'illustre l'histoire des territoires situés entre Eisleben et Wittenberg au tournant des xv^e-xvi^e siècles²².

-
20. Gérard CHAIX, « Communautés religieuses et production imprimée à Cologne au xvi^e siècle », in Pierre AQUILON, Henri-Jean MARTIN (éd.), *Le livre dans l'Europe de la Renaissance*, Actes du XXVIII^e Colloque international d'Études humanistes de Tours, Paris : Promodis, 1988, p. 93-105.
21. Une excellente étude des modifications infimes dans les livres de droit canon : Michel REULOS, « Les droits savants dans l'édition française du xvi^e siècle », in *Le livre dans l'Europe de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 323-339.
22. Voir l'exposition organisée en 2015 à Münchausen (Thuringe) : Enno BÜNZ, Hartmut KÜHNE (éd.), *Alltag und Frömmigkeit am Vorabend der reformation in Mitteldeutschland*, Leipzig : Leipziger Universitätsverlag, 2015 (Schriften zur sächsischen Geschichte und Volkskunde, Bd. 50.).

RÉSUMÉ

On sait qu'il existe toute une collection de travaux qui abordent la question de savoir ce qui a fait le succès si rapide de la Réforme protestante. Sans aucun doute, la nouvelle confession (on ne peut pas parler de nouvelle religion) a rapidement gagné en popularité dans une grande partie de l'Europe, où elle a trouvé des communautés réceptives aux différentes tendances de la Réforme. Ces communautés ont ensuite construit et maintenu leur propre structure institutionnelle pendant des siècles.

Pourquoi la Réforme a-t-elle d'abord trouvé un terrain fertile le long de l'Elbe et dans les régions du Nord, du Nord-Est de l'Elbe en Europe du Nord et en Europe centrale? Pour répondre à cette question, il faut analyser les changements dans l'histoire du livre et de la communication qui ont eu lieu avant les réformes protestantes. Les mouvements de piété, la pensée critique humaniste, l'importance de la rhétorique fondée sur l'antiquité et l'apparition des livres imprimés doivent être interprétés comme un seul processus organique (composé d'éléments interconnectés). La présente étude vise à répondre à la question suivante : dans quelle mesure un moine devient-il humaniste, dans quelle mesure un humaniste est-il personnellement imprégné de sentiments religieux?

Dans les endroits où les évêques de l'éducation humaniste ont contribué à des changements en modifiant la liturgie de la messe ou en apportant des modifications au droit canonique concernant des questions telles que l'institution épiscopale et le ministère du prêtre, les congrégations protestantes n'ont pas pris racine ou l'ont rarement fait, alors que dans les régions où les responsables de l'Église n'ont pas introduit de réformes, elles l'ont fait. La même chose s'est produite lorsque les communautés monastiques intéressées par l'humanisme ont édité et publié les premiers morceaux de littérature dévotionnelle ou publié et activement distribué des livres pour le grand public en langue vernaculaire sur la façon de pratiquer la piété. Dans cette géographie, le protestantisme ne semblait pas être une nouveauté si radicale. Pour cela, il fallait des intellectuels laïcs engagés, intéressés par l'humanisme, des artistes des nouvelles formes d'art et des imprimeurs ayant également à l'esprit leur intérêt pécuniaire ou tout autre avantage matériel.

ABSTRACT

A vast amount of scholarship has sought to tackle the question of what it was that made the Protestant Reformation so successful so fast. Undoubtedly, the new church (we cannot talk about a new religion here) rapidly gained popularity in a considerably large part of Europe, having found communities receptive to the various Reformation currents. These communities later built up and maintained their own institutional structure for centuries to come. Why did the Reformation find fertile ground first along the Elbe River and in regions north, north-east of the Elbe in northern and middle Europe? In answering this question, one must analyse the changes in book history and communication history that took place prior to the Protestant Reformations. Piety movements, humanistic critical thinking, the importance of rhetoric based on antiquity, and the appearance of the printed books should be interpreted as a single organic process (made up of interconnected elements). The present study aims to answer the question of the extent to which a monk becomes a humanist, or a humanist is imbued with deep personal religious feelings of piety.

In places where bishops with a humanist education facilitated changes by modifying the order of the Mass or modified Canon Law on such issues as the presence of the bishop and the service of priests, Protestant congregations did not take root or rarely did so, while in areas where church officials did not introduce reforms, Protestant congregations did arise. The same occurred when

monastic communities interested in humanism edited and published early works of devotional literature, or published and actively distributed books for the wider public in vernacular on the practice of piety. In places like these, Protestantism did not seem such a radical novelty. For this, what was needed were committed secular intellectuals interested in humanism, artists of the new art forms, and printers who bore in mind also their pecuniary interests and other material benefits.

ZUSAMMENFASSUNG

Eine ganze Reihe von Veröffentlichungen befassen sich mit der Frage, woher der so rasche Erfolg der Reformation herrührte. Ohne Zweifel hat die neue Kirche (von einer neuen Religion sollte nicht gesprochen werden) dort rasch an Popularität in dem Teil Europas gewonnen, wo sie auf Gemeinschaften stieß, die offen für ihre verschiedenen Strömungen waren. Diese Gemeinschaften haben anschließend eigene institutionelle Strukturen aufgebaut und über Jahrhunderte erhalten.

Warum ist die Reformation aber zunächst entlang der Elbe und nord-nordöstlich der Elbe, sowie in Nordeuropa und in Mitteleuropa auf fruchtbaren Boden gefallen? Um diese Frage zu beantworten, müssen zunächst die vorreformatorischen Entwicklungen in der Buch-Geschichte und der Kommunikation analysiert werden. Die Frömmigkeits-Bewegungen, die kritischen Gedanken der Humanisten, die Betonung einer auf die Antike zurückgreifenden Rhetorik und die Verbreitung des Buchdrucks müssen als ein einziger organischer Prozess begriffen werden, der aus untereinander verbundenen Elementen bestand. Die vorliegende Studie hat das Ziel, die Frage zu beantworten, was einen Mönch bewegt, zum Humanisten zu werden oder in welchem Maß ein Humanist von tiefen persönlichen religiösen Gefühlen und Frömmigkeit erfüllt ist.

An Orten wo Bischöfe mit ausgesprochen humanistischer Bildung für Änderungen gesorgt hatten, indem sie die Meß-Ordnung oder das kanonische Recht im Bezug auf das Gewicht des Bischofsamts und den priesterlichen Dienst veränderten, konnten die evangelischen Gemeinschaften gar nicht oder zumindest nicht so leicht Fuß fassen. Ganz anders stellte sich die Lage dar, wo die Kirchenverantwortlichen keine Reformen angestoßen hatten, dort konnten sich die Anliegen der Reformation besser ausbreiten. Ähnlich war dies in Klöstern, die aus ihrer Offenheit für den Humanismus erste Frömmigkeitsschriften veröffentlichten, ja diese Bücher in der Volkssprache einer breiteren Öffentlichkeit zugänglich machten und so zur persönlichen Frömmigkeitspraxis anleiteten. In diesen Regionen erschien der Protestantismus nicht als eine so radikale Neuerung. Dazu benötigte es engagierte für den Humanismus offene Laien, Künstler der neuen Stilrichtung und Drucker und Herausgeber, die überdies ihre finanziellen und anderen materiellen Interessen im Blick behielten.

Tipografi- librai alle origini della Riforma in Italia

Andrea DE PASQUALE
Bibliothèque nationale centrale de Rome

Il 14 febbraio 1519 l'editore e tipografo di Basilea Johann Fröben, che ormai aveva abbracciato le idee riformate, aggiornava Martin Lutero con una sua lettera sulla diffusione delle edizioni delle Tesi, delle indulgenze e di altre edizioni stampate a Basilea, e del successo della Riforma in Europa¹.

Oltre a citare la Francia, la Spagna e l'Inghilterra, Fröben illustrava pure la situazione dell'Italia, parlando di un libraio di Pavia, tal Calvo, a cui si doveva l'importazione nella penisola di buona parte dei libri svizzeri.

Fröben diceva infatti:

Calvus quoque Bibliopola Papiensis, Vir eruditissimus, & Musis sacer, bonam libellorum partem in *Italiam* deportavit. Neque tam spectat lucrum, quam cupit renascenti pietati suppetias ferre, & quatenus potest, prodesse².

Calvo quindi, uomo di gran cultura e poeta, diffondeva in Italia i libri luterani non per ragioni economiche, ma perché sostenitore delle idee nuove e interessato a divulgarle.

Fröben proseguiva:

Is promissit ab omnibus eruditis in *Italiam* Viris Epigrammata se missurum in Tui laudem scripta, usque adeo tibi favet, Christique negotio, quod tanta constantia tam viriliter, tamque dextere geris³.

Cioè faceva sapere che Calvo si era incaricato di portare in Italia degli epigrammi scritti in lode di Lutero, dimostrando così un grande impegno e devozione verso il teologo.

1. Il testo della lettera è trascritto per la prima volta in Daniel GERDES, *Specimen Italiae Reformatae*, Leida: Johann Le Mair e Cornelis van Hoogveen junior, 1765, p. 5. Venne poi riedita in Martin LUTHER, *D. Martin Luthers Werke: kritische Gesamtausgabe; 4.1: Briefwechsel; Bd. 1: 1501-1520*, Weimar: H. Böhlau Nachf., 1930, p. 332.

2. Trad. *Anche Calvo, libraio di Pavia, uomo dottissimo e caro alle Muse, portava in Italia una buona quantità di libri. Egli non guarda tanto al profitto, quanto piuttosto desidera dare sostegno alla nuova dottrina e, per quanto può, portare ad essa giovamento.*

3. Trad. *Egli promise che avrebbe inviato in Italia epigrammi scritti da eruditi in tua lode, in modo che favorisse te e l'interesse di Cristo, che tu sostieni con tanta costanza, forza e abilità.*

Dell'effettiva esistenza di componimenti poetici a stampa elogiativi di Lutero in Italia abbiamo notizia da Johann Georg Schelhorn che nelle sue *Amoenitates Historiae Ecclesiasticae et Litterariae*, edite a Francoforte e a Lipsia nel 1738, trascrive un *elegans carmen* scritto a Milano nel 1521 probabilmente da un italiano, il cui nome era stato eraso sull'esemplare, in cui venivano tessute ampie e sperticate lodi Lutero, definito l'uomo «communi cuius pendet ab ore salus»⁴.

Le parole dello Schelhorn venivano anche recepite da Daniel Gerdes nello *Specimen Italiae Reformatae* del 1765⁵. Egli infatti, pur non conoscendo altri esempi, poteva concludere che «Lutheri scripta, copiose fuerint lecta apud Italos, &, quod fautores habuerint ac approbatores hauc paucos, qui in ejus sententiam concederent, affatim colligitur»⁶.

Fröben ancora aggiungeva altri particolari su Calvo, dicendo che egli si era diretto a Norimberga portando con sé un quaternione dell'edizione degli Atti di Lutero di Wittemberg:

Calvus ex Norimberga rediens, unicum tantnm [=tantum] Wittembergensis editionis Quaternionem secum attulit, primum videlicet, quem nos statim imitati, reliquam illam partem ex Augusta nobis missam, utcunque anneximus⁷.

In sostanza il quadro che deriva è che *Calvus* era un libraio operante a Pavia, operante a Pavia, ma anche sicuramente a Milano, che si dirigeva spesso al di là delle Alpi, soprattutto a Basilea e a Norimberga, frequentava le fiere e il commercio libraio tedesco, e che era fautore della Riforma al punto da importare in Italia le opere luterane.

Della diffusione di testi Luterani in quegli anni in Italia, nei grandi centri del commercio libraio, soprattutto Venezia, gli eruditi del XVIII secolo citano altre testimonianze.

Il monaco Bernbardus Schenckius, all'epoca in Italia, scriveva il 19 settembre 1520 a Federico elettore di Sassonia, di cui era confessore, una lettera, dicendo che Martin Lutero «bona fama viri diu apud nos fuit» (*ebbe da noi a lungo buona fama*) e che «Ante duos menses decem libri de suis apportati, & statim venditi fuerunt, antequam novissem» (*due mesi fa furono*

4. Johann Georg SCHELHORN, *Amoenitates Historiae Ecclesiasticae et Litterariae* Francofurti & Lipsiae, sumptibus Danielis Bartholomaei et filii, 1738, tomo II, p. 624.

5. Daniel GERDES, *Specimen Italiae Reformatae*, cit., p. 6.

6. Trad. *Gli scritti di Lutero saranno stati abbondantemente letti dagli italiani e avranno avuto non pochi fautori e sostenitori che avranno approvato e assimilato il suo pensiero.*

7. Trad. *Calvo, per primo naturalmente, ritornando da Norimberga, portò con sé soltanto un quaternione dell'edizione Wittemberg, che noi immediatamente completammo con la restante parte che ci fu stata inviata da Augusta in modo che venisse ad esso acclusa.*

portati dieci suoi libri ed essi furono venduti immediatamente, prima che lo sapessi). Faceva presente la preoccupazione del papa e del patriarca di Venezia che scrissero un *mandatum* con il quale si vietavano tali libri, e soprattutto che «Dominus Patriarcha apud librarios investigando unicum imperfectum invenit, & abstulit» (*Il Patriarca, investigando presso librai, ne trovò uno solo mutilo e lo requisì*). Il monaco diceva che egli l'avrebbe comprato volentieri, ma il libraio per paura di essere denunciato non volle cederglielo («Ego habere desideravi, sed prae timore librarius non vult adducere»: *io avrei desiderato possederlo, ma il libraio per paura non volle cedermelo*). Il 5 aprile 1521, ancora Schenkus raccontava che il patriarca di Venezia, per ordine del papa, scomunicava Lutero, i possessori dei suoi libri e i suoi sostenitori⁸. Episodi analoghi accadevano anche a Firenze⁹ e sicuramente in altre zone d'Italia.

Inoltre in quegli anni o in quelli immediatamente successivi è attestata la diffusione delle opere di Melantone, la cui stampa dei *Loci communes* si colloca nel 1521¹⁰. Gli eruditi, in particolare Jakob Brucker¹¹, ricordano l'esistenza di un'edizione in lingua italiana intitolata *I Principii della Teologia* di Ippolito da Terra Negra (Melantone in greco vuole dire infatti «terra nera») di cui non sono noti esemplari, ma che forse deve identificarsi in quella copia, ora irreperibile, che si trovava nella biblioteca di Matteo Pinelli, come illustra il catalogo realizzato da Iacopo Morelli nel 1787¹². In esso infatti è descritto un libretto in 8° senza data legato alla francese, lo stesso che possedeva e aveva descritto Brucker, di 87 carte e con un'errata corrigée in fine scritta a penna, senza nome del curatore e del traduttore, che alcuni, ma senza fondamento, avevano ritenuto essere Ludovico Castelvetro, supponendo che l'opera fosse stampata da Manuzio, ipotesi già smentite da Morelli. Potrebbe invece trattarsi di un'edizione clandestina, forse veneta oppure d'oltralpe, ma in lingua italiana per essere indirizzata a quel mercato, degli anni immediatamente vicina alla prima melantoniana, tradotta per diffondere la Riforma.

Ma chi era quindi il *Calvus* citato da Fröben?

-
8. Daniel GERDES, *Specimen Italiae Reformatae*, cit., p. 6-7 che cita l'*Historia Lutheranismi* di L. von Seckendorf del 1692.
 9. Daniel GERDES, *Specimen Italiae Reformatae*, cit., p. 9-10.
 10. Philipp MÉLANCHTHON, *Loci communes rerum theologicarum seu hypotyposes theologicae*, Wittenbergæ, 1521.
 11. Jakob BRUCKER, *Miscellanea Historiæ Philosophicæ Litterariæ Criticæ*, Augustae Vindelicorum, typis et impensis haeredum Ioannis Iacobi Lotteri, 1748, p. 325.
 12. *La Libreria già raccolta con grande studio dal signor Maffeo Pinelli veneziano, descritta e con annotazioni illustrata da don Jacopo Morelli, custode della Libreria di San Marco di Venezia*. In Venezia, nella stamperia di Carlo Palese; si vendono gli esemplari presso Lorenzo Baseggio, 1787, tomo IV, p. 29-30, nr. 166.

Il primo che lo ha identificato è stato Girolamo Tiraboschi che nella sua *Storia della letteratura italiana*, edita per la prima volta tra il 1772 e il 1782, dedicò un paio di pagine alla questione, e pensò che *Calvus* fosse Francesco Calvi (o più correttamente Calvo) corrispondente di Erasmo¹³ e di Andrea Alciati¹⁴ e di altri dotti personaggi, dalle cui lettere «raccogliessi che questi era un libraio per la sua professione assai erudito, e che spessi e lunghi viaggi intraprendeva per suo traffico». Egli però attutiva la posizione di Calvo, ritenendo che «forse ei credette che fossero veramente quelle opere utilissime a' Fedeli, e il nome di riforma lo ingannò, come su que' principj accadde a più altri»¹⁵.

A partire da Tiraboschi gli studiosi successivi confermarono l'identificazione di *Calvus* con Francesco Calvo: così Carlo Dionisotti¹⁶, Pietro Tacchi Venturi¹⁷, il cardinale Giovanni Mercati¹⁸ e anche Francesco Barberi, direttore della Biblioteca Angelica e studioso di edizioni romane del XVI secolo, che dedicò al Calvo un libro sulle sue edizioni romane¹⁹.

In realtà in quel periodo non vi era un solo libraio con cognome *Calvus*, ma due fratelli, originari di Menaggio, da cui trassero l'epiteto *Minitius* o *Minucius* (Minicio).

Francesco Giulio²⁰ era probabilmente il maggiore, nato alla fine del XV secolo e morto a Milano il 18 febbraio 1548. Si ignora la sua formazione ma egli si era trasferito a Milano ben presto dove si era inserito nel gruppo degli umanisti lombardi, fin dal 1510.

13. Silvana SEIDEL MENCHI, *Erasmo in Italia. 1520-1580*, Torino: Bollati Boringhieri, 1987, p. 59, 276 e ss.

14. Gian Luigi BARNI, *Le lettere di Andrea Alciato giureconsulto*, Firenze: Le Monnier, 1953, *ad indicem*, p. 302.

15. Si è consultata l'edizione veneta, riveduta ed accresciuta dopo quella di Modena: Girolamo TIRABOSCHI, *Storia della letteratura italiana*, Venezia, 1796, t. VII, parte I, dall'anno MD fino all'anno MDC, 1796, p. 334-335.

16. Carlo DIONISOTTI, *Notizie di Alessandro Minuziano*, in *Miscellanea Giovanni Mercati*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1946, vol. IV. Letteratura classica e umanistica, p. 349-350.

17. Pietro TACCHI VENTURI, *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, Roma, Civiltà Cattolica, 1931, vol. I, p. 433.

18. Giovanni MERCATI, *Su Francesco Calvo da Menaggio primo stampatore e Marco Fabio Calvo da Ravenna primo traduttore del corpo ippocratico in latino*, in *Notizie varie di antica letteratura medica e di bibliografia*, Roma: Tipografia Poliglotta vaticana, 1917, p. 60-67.

19. Francesco BARBERI, *Le edizioni romane di Francesco Minizio Calvo*, Firenze: L. S. Olschki, 1952.

20. Maria Cristina MISITI, *Calvo, Francesco Giulio*, in *Dizionario dei tipografi e degli editori italiani, Il Cinquecento*, diretto da Marco Menato, Ennio Sandal, Giuseppina Zappella, Milano: Editrice Bibliografica, 1997, vol. I, A-F, p. 234-237.

Dal 1516-1517 inizia ad essere attestata la sua attività di libraio a Pavia, che lo portò a compiere numerosi viaggi in Italia e all'estero soprattutto alla ricerca di codici latini. Il 24 aprile 1518 egli aveva conosciuto Erasmo a Lovanio e in quella circostanza gli regalava edizioni di Teocrito e di Pindaro e di altri autori e lo invitata a contattare l'amico Jean Grolier, tesoriere del re di Francia e all'epoca a Milano²¹.

Sono anche attestate relazioni di Francesco Calvo con Amerbach, con il citato Fröben (a cui annunciava il 10 maggio 1517 la sua partenza per Genova) e con il Beato Renano che scriveva a Calvo, in quel momento a Pavia, due lettere (27 gennaio e 9 febbraio 1519), nelle quali inviava i saluti all'Alciati, a Grolier, a Benedetto Giovio, a Celio Redigino e ad altri amici lombardi. Inoltre le lettere intercorse con Andrea Alciati attestano che Calvo conoscesse bene l'ambiente transalpino.

Dei suoi viaggi è testimonianza il fatto che era stato il 22 aprile 1519 a Milano «post longam peregrinationem» a fare vista a Celio Ricchieri, docente di greco, comunicandogli i giudizi positivi sulla sua opera da parte di Erasmo²²; inoltre Francesco Arsili nel *De poetis urbanis* faceva cenno a suoi spostamenti in Inghilterra²³.

Quindi Francesco Calvo era sicuramente in stretto contatto con i principali intellettuali e umanisti transalpini del tempo che erano in gran parte simpatizzanti per le idee luterane.

Tuttavia non vi sono elementi concreti che portino a far credere che egli fosse attivista luterano: non sono note censure a suo carico, anzi sembra invece che egli contrastasse le idee riformate. Infatti fu editore dell'opera anti-luterana intitolata *Oratio in Martinum Lutherum* di Luigi Marliani, milanese d'origine, archiatra e consigliere dell'imperatore Carlo V, poi vescovo di Tuy, grande oppositore di Lutero al momento della Bolla di scomunica *Exsurge Domine* del 1520, opera scritta entro il 1521, anno di morte dell'autore. Di tale testo si conoscono sia l'edizione romana²⁴, sia un'altra milanese (nota in due varianti) uscita nel 1521 «per Ioannem de Castellionem», con il titolo di *Oratio paraenetica*, sottolineando lo spirito di riconciliazione sostenuto dal

21. *The correspondence of Erasmus*, edited by Roger Aubrey Baskerville Mynors and Douglas Ferguson Scott Thomson, annotated by Peter G. BIETENHOLZ, Toronto: University of Toronto Press, 1974, vol. I, p. 408-410.

22. Maria Cristina MISITI, *Calvo, Francesco Giulio*, cit., p. 234.

23. *Ibidem*.

24. Luigi MARLIANI, *In Martinum Lutherum oratio*, [1521?] (Impressum Romae, [H.S.] apud aedem Diui Marci).

vescovo nei confronti dei luterani. Tale edizione milanese era stata curata da Andrea Alciati²⁵.

Inoltre egli già nel 1520 si trasferì a Roma, cosa che fa evidentemente pensare che non avesse dubbi nel sostenere la dottrina cattolica. Nella città fu mecenate di artisti e letterati, amico di Paolo Giovio, a sua volta amico del cardinale Giulio de' medici, poi papa Clemente VII, e mantenne rapporti con eruditi e intellettuali.

A Roma fu prima editore di opere stampate dal Silber, poi avviò una sua tipografia in Parione documentata fino al 1534 (poi Calvo ritornò a Milano) e fu artefice di circa 130 edizioni, diventando almeno dal 1527 *calco-graphus apostolicus*, curatore della stampa delle *Quaestiones de Sacramentis* di Adriano VI nel 1522, e addirittura tipografo della Bolla *In Coena Domini* emessa dal papa Clemente VII, scappato a Orvieto dopo il Sacco di Roma, indirizzata proprio contro gli eretici e gli scismatici²⁶.

Del tutto diversa si presenta invece la figura del fratello Andrea²⁷, anch'egli libraio a Milano a Pavia e pure editore fin dal 1521-1522 e, come il fratello, in stretto contatto con intellettuali d'oltralpe soprattutto svizzeri e lombardi simpatizzanti per la Riforma.

Il 23 marzo 1523 il duca Francesco II Sforza emanò un primo bando contro i proprietari di libri riformati visto che «già qualche uno hanno principiato de contaminarse ne la Fede Catholica per le heretice opere et false persuasion de dicto fra Martino» e ordinava di consegnare tali libri entro quattro giorni al Gran Cancelliere, pena la vita e la confisca dei beni²⁸.

I libri e le idee luterane si erano infatti diffusi nel Ducato per i costanti rapporti commerciali tra Milano, la Svizzera e la Germania, sia anche per

25. Luigi MARLIANI, *In Martinum Lutherum oratio paraenitica*, (Mediolani, impressum per Io. De Castellioni, 1521). Ne è nota un'altra edizione dallo stesso titolo ma con colophon: (Vienae Austriae, impressum anno Domini 1521) con luogo di stampa falsa e in realtà stampata a Milano. Cf. Ennio SANDAL, «L'Oratio paraenitica di Luigi Marliano contro Lutero Appunti su una edizione milanese», *La Bibliofilia* 115 (2013), p. 197-204.

26. Camillo SCACCIA SCARAFONI, «La bolla "Coena domini" promulgata in Orvieto nel 1528 e il suo stampatore romano», in *Maso Finiguerra*, III (1938), p. 219-224; Francesco BARBERI, *Le edizioni romane*, cit., p. 60; Id., *Tipografi Romani del Cinquecento*. Guillery, Ginnasio Mediceo, Calvo, Dorico, Cartolari, Firenze: L.S. Olschki, 1983, p. 95.

27. Francesco BARBERI, *Calvo, Francesco*, in *Dizionario biografico degli italiani*, Roma: Enciclopedia Treccani, vol. XVII, 1974, p. 34-35; Alessia PAROLOTTI, *Calvo, Andrea*, in *Dizionario dei tipografi e degli editori italiani*, cit., p. 233-234. Sul tipografo inoltre: Kevin M. STEVENS, «New light on Andrea Calvo and the book trade in sixteenth-century Milan», *La Bibliofilia* 103 (2001), p. 25-54

28. Federico CHABOD, *Per la storia religiosa dello Stato di Milano durante il dominio di Carlo V. Note e documenti*, Roma: Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, 1962, p. 103.

la presenza in città di militari tedeschi che ormai avevano abbracciato la Riforma, come dimostra l'episodio successivo del 1526 che attesta che essi che prestavano servizio intorno al castello pronunciavano «crudeli bastemie contro el Nostro Signore et la romana ecclesia», infastidendo la popolazione e i preti del Duomo. Inoltre notevole doveva essere la curiosità sulle teorie luterane, che avevano per tema degli argomenti molto interessanti, come la salvezza dell'anima e la vera interpretazione delle Scritture, che erano talvolta invocate nelle prediche per contestarle e che ben si addicevano per opporsi al clero che spesso suscitava l'insofferenza della popolazione²⁹.

Anche nelle zone limitrofe la situazione era analoga: nel 1525 a Cremona si minacciano pene contro i «deturpatori d'immagini et figure de Dio o de la nostra Madre o Santi» e l'anno successivo è attestato che «molti in Cremona maxime della natione Alemana disputano, contendono et parlano delle cose pertinenti alla fede et religione cristiana, aderendose et volendo sostener le reprobate opinioni di Martin Lutero»³⁰. Nella stessa città di Cremona già alla fine del 1519 era uscita la *Revocatio Martini Lutherii Augustinianii ad Sanctam Sedem*, del domenicano Isidoro Isolani³¹.

Andrea Calvo, a seguito dell'ordinanza del duca di Milano, fu addirittura costretto ad abbandonare la città e a stabilirsi *trans Alpes*, mantenendo il suo mestiere di libraio.

La sua condotta poco consona è anche testimoniata dall'accusa di trafficare armi con la Francia, quando, in vista di un suo rientro a Milano, fu di nuovo costretto alla fuga anche per evitare di restituire dei soldi presi in prestito da un *argentarius*. Ritornato a Milano nel 1530 diventò segretario del conte Massimiliano Stampa e riprese il suo mestiere di libraio.

Le sue idee luterane però riemersero e nel 1538, a seguito delle nuove gride milanesi, fu ancora accusato di commercio di libri eretici e gli venne intimato di comparire presso l'inquisitore generale e vicario arcivescovile di Milano e presso l'avvocato fiscale Filippo Catia, con una multa aggiuntiva di 2000 scudi per non essere presente in città.

29. Federico CHABOD, *Per la storia religiosa, op. cit.*, p. 104, nota 1.

30. *Ibid.*, p. 106, nota 1.

31. Isidoro ISOLANI, *Revocatio Martini Lutherii Augustiniani ad Sanctam Sedem*, dopo il 22 novembre 1519. Stampato probabilmente a Cremona da Francesco Riccardi: Rita Barbisotti, *Le edizioni dei Riccardi "da Luere" a Cremona (1505-1535)*, Cremona, 2005, p. 58 (Estr. da *Strenna dell'A.D.A.F.A.* per l'anno 2005). Dell'opera ne venne stampata, probabilmente sempre nello stesso luogo, un'altra edizione nel 1520. Cfr. anche Nansen Defendi, «La "Revocatio M. Lutherii ad Sanctam Sedem" nella polemica antiluterana in Italia», in *Archivio storico lombardo* LXXX (1953), p. 67-132.

Calvo nel 1541 scrisse una supplica ammettendo i suoi sbagli, e, riconoscendo che non aveva comunicato che il suo agente libraio a Pavia commerciasse libri eretici, si proclamò convinto cattolico, ottenendo la grazia. Nel mentre, nel 1539, aveva ripreso o iniziato la sua attività di tipografo con il fratello tornato da Roma, accorso forse per convincerlo a interrompere l'attività eretica³². Sembra pertanto molto probabile che il *Calvus* di cui parla Fröben nel 1517 sia Andrea e non Francesco³³.

In ogni caso pare certo che all'origine della diffusione della Riforma in Italia vi siano librai che, sia per ragioni di convinzione, sia soprattutto di commercio, importarono le opere protestanti stampate oltralpe. Contestualmente gli stampatori italiani, specialmente romani, si affrettarono a stampare testi contro Lutero fin dagli inizi degli anni '20 del secolo. Tra questi vi è soprattutto il tipografo camerale Antonio Blado³⁴. Tra le più antiche opere stampate in quegli anni si cita la *Condemnatio doctrinalis librorum Martini Lutheri: per quosdam magistros nostros Louanien. & Colonien. Facta* della Facoltà di Teologia dell'Università di Lovanio, uscita senza data probabilmente nel 1519 e ristampata nel 1520³⁵ o gli *Errata et argumenta Martini Luteris recitata, detecta, repulsa et copiosissime trita* del frate Silvestro Mazzolini, prefetto del Sacro Palazzo del 1521³⁶.

Significativa è anche l'attività di Giacomo Mazzocchi che nello stesso periodo, dopo aver stampato nel 1520 la *Bulla contra errores Martini Lutheri & sequacium* di papa Leone X, pubblicava nello stesso anno l'opera del domenicano, tanto attivo nella lotta contro Lutero, Tommaso Radini Tedeschi,

-
32. ENNIO SANDAL, *Editori e tipografi a Milano nel Cinquecento*, Baden Baden: V. Koerner, 1977-1981, 3 vol., II, p. 19; ID., *L'arte della stampa a Milano nell'età di Carlo V. Notizie storiche e annali tipografici (1526-1556)*, Baden Baden: V. Koerner, 1988, p. 17-18, 139; Alessia PAROLOTTI, *Calvo, Andrea*, cit., p. 233.
33. Sulle origini della Riforma in Italia cf. Susanna PEYRONEL RAMBALDI, *Propaganda evangelica e protestante in Italia (1520 c.-1570)*, in *La Réforme en France et en Italie. Contacts, comparaisons et contrastes*, a cura di Philip Benedict, Silvana SEIDEL MENCHI e Alain TALLON, Roma: École française de Rome, 2007, p. 53-68, che parla invece di Francesco Calvo.
34. FRANCESCO BARBERI, *Blado, Antonio*, in *Dizionario biografico degli italiani*, Roma: Enciclopedia Treccani, vol. X, 1968, p. 753-757; *Dizionario dei tipografi e degli editori italiani, Il Cinquecento*, cit., vol. I, A-F, p. 147-149; Valentina SESTINI, *Blado, Antonio*, in *Dizionario degli editori, tipografi, librai itineranti in Italia tra Quattrocento e Seicento*, coordinato da Marco Santoro, a cura di Rosa Marisa Borraccini, Giuseppe Lipari, Carmela Reale, Marco Santoro, Giancarlo Volpato, Pisa e Roma: Fabrizio Serra, 2013, vol. I, p. 147-152.
35. Facoltà di Teologia dell'Università di Lovanio, *Condemnatio doctrinalis librorum Martini Lutheri: per quosdam magistros nostros Louanien. & Colonien. Facta*, [1519].
36. Silvestro MAZZOLINI, *Errata et argumenta Martini Luteris recitata, detecta, repulsa et copiosissime trita: per fratrem Siluestrum Prieriatem, magistrum Sacri Palatii*, (Rome, per Antonium bladis de Asula impressus, die 27 Martii 1520).

intitolata *In Martinum Luterum Vuittembergensem Or. Here. nationis gloriam uiolantem oratio*³⁷.

L'attività della Chiesa bloccò solo però per poco la stampa in Italia delle opere di Lutero: già nel 1525 uscì a Venezia per Nicolò di Aristotile detto Zoppino l'*editio princeps* italiana della traduzione della *Kurze Form der zeh'n Gebote* di Lutero, intitolata *Vno libretto volgare, con la dechiaratione de li dieci comandamenti, del credo, del Pater noster, con una breue annotatione del uiuere christiano*³⁸, a cui seguì ancora nel 1526 *La declaration delle dieci Comandamenti, del Credo, del Pater Nostro, con vna breue annotatione del uiuere christiano, attribuita erroneamente a Erasmo*, stampata dallo stesso editore³⁹. Veniva così sancito definitivamente l'ingresso nelle idee riformate in Italia.

RÉSUMÉ

Le 14 février 1519, l'éditeur et imprimeur bâlois Johann Froben informe Martin Luther de la diffusion d'une édition de ses œuvres à Bâle et du succès de la Réforme en Europe. Après avoir mentionné la France, l'Espagne et l'Angleterre, Froben évoque la situation en Italie, en parlant d'un libraire, un certain Calvus. Actif à Pavie, mais certainement aussi à Milan, ce Calvus a souvent voyagé au-delà des Alpes, en particulier à Bâle et à Nuremberg, a participé à des foires commerciales, été en contact avec des libraires allemands, et a été un partisan de la Réforme au point d'importer des œuvres luthériennes en Italie.

Les critiques ont généralement identifié Calvus avec Francesco Calvi, un libraire de Pavie et de Milan, actif dans le commerce des manuscrits latins, ce qui l'a incité à faire divers voyages en Europe, et lui a permis d'entrer en contact avec Érasme et avec les principaux intellectuels et savants humanistes transalpins de l'époque. Ainsi Amerbach, le bienheureux Renano et Froben lui-même, tous largement favorables aux idées luthériennes.

Pendant, aucun élément concret ne permet d'affirmer que Francesco Calvo, également connu sous l'épithète Minitius ou Minucius (Minicio), ait été un militant luthérien: on ne connaît

37. Tommaso RADINI TEDESCHI, *In Martinum Luterum Vuittembergensem Or. Here. nationis gloriam uiolantem oratio*, Roma: Giacomo Mazzocchi, 1520. Dello stesso autore doveva forse esistere un'edizione stampata da Blado: Tommaso RADINI TEDESCHI, *Ad Illustris. & inuictiss. Principes & populos Germaniae In Martinum Lutherum... Oratio*, 1520. L'indicazione di quest'opera è stata tratta dal catalogo della Casanatense dove però è smarrita dal 1886. Nessuna bibliografia ne conferma l'esistenza.

38. *Vno libretto volgare, con la dechiaratione de li dieci comandamenti, del credo, del Pater noster*, con una breue annotatione del uiuere christiano, cose certamente utili, & necessarie a cisheduno fidele christiano. Nouamente stampato, stampata a Venezia per Nicolò di Aristotile detto Zoppino. Cf. Lorenzo BALDACCHINI, *Alle origini dell'editoria volgare. Nicolo Zoppino da Ferrara a Venezia. Annali (1503-1544)*, nota di A. QUONDAM, Manziana (Roma), Vecchiarelli, 2011; Id., "The first Luther's edition in Italy", in *Luther in Italy. Atti del convegno*, Roma, Deutsches Historisches Institut in Rom e Biblioteca Casanatense, 22-24 febbraio 2017, in corso di stampa.

39. Silvana SEIDEL MENCHI, *op. cit.*, p. 377-378.

aucune plainte contre lui, il semble au contraire qu'il se soit opposé aux idées réformatrices, en éditant l'œuvre anti-luthérienne de Luigi Marliani intitulée Oratio in Martinum Lutherum; en outre, en 1520 il a déjà déménagé à Rome, ce qui suggère qu'il n'avait aucun doute quant au maintien de la doctrine catholique.

En fait, à cette époque, Calvus est également le nom du frère de Francesco, Andrea, également libraire à Milan et à Pavie et lui aussi éditeur, en contact étroit avec des intellectuels d'au-delà des Alpes, en particulier suisses et lombards, sympathisant avec la Réforme. Il paraît clair, en examinant sa vie, qu'il est le Calvus dont parle Froben. Lorsque, le 23 mars 1523, le duc de Milan Francesco II Sforza émet une première déclaration contre les détenteurs de livres réformés, Andrea est même contraint d'abandonner la ville et de s'installer au-delà des Alpes, conservant sa profession de libraire. Il revient à Milan en 1530, y reprend son métier de libraire, mais ses idées luthériennes réapparaissent et en 1538, suite à de nouvelles rumeurs, il est accusé de commerce de livres hérétiques et doit comparaître devant l'Inquisition de Milan. Ce n'est qu'en 1541 qu'il écrit un plaidoyer où il admet ses erreurs et reconnaît qu'il n'avait pas dit que son libraire à Pavie avait vendu des livres hérétiques; il se déclare catholique et obtient sa grâce.

Quoi qu'il en soit, à l'origine de la propagation de la Réforme en Italie, il y eut des libraires qui, à la fois par conviction et pour des raisons commerciales, ont importé les œuvres protestantes imprimées au-delà des Alpes, avant la première édition italienne imprimée en 1525 à Venise d'un texte catéchétique de Luther par l'imprimeur Zoppino.

ABSTRACT

On 14 February 1519, the Basel publisher and printer Johann Fröben sent Martin Luther an update on the dissemination of editions of his printed works in Basel, and on the success of the Reformation in Europe. Noting developments in France, Spain, and England, Fröben also described the situation in Italy, in the course of which he mentioned a certain bookseller he calls Calvus. According to Fröben, this Calvus was active in Pavia, and certainly also in Milan, and often traveled beyond the Alps, especially in Basel and Nuremberg, attended trade fairs and was in contact with German booksellers, and was a proponent of the Reformation to the point of importing Lutheran works into Italy.

Critics have generally identified this Calvus as Francesco Calvi, a bookseller in Pavia and Milan, active in the trade of Latin codices, which prompted him to make various trips throughout Europe, and brought him into contact with Erasmus and with the leading intellectuals and transalpine humanists of the time. Among them numbered Amerbach, Beatus Renanus, and Fröben himself, all largely sympathetic to Lutheran ideas.

However, there are no concrete elements that lead one to believe that Francesco Calvo, also known by the epithet Minitius or Minucius (Minicio), was a Lutheran activist. There are no known complaints against him, and, on the contrary, it would seem that he opposed the Reformed ideas, as he edited the anti-Lutheran work entitled Oratio in Martinum Lutherum by Luigi Marliani. Moreover, he had moved to Rome as early as 1520, which evidently suggests that he entertained no doubts with respect to Catholic doctrine.

The fact of the matter is that there was at that time not just one bookseller with the surname Calvus, but two, as Francesco had a brother named Andrea, like him a bookseller in Milan and in Pavia, as well as a publisher, who similarly entertained close contacts with intellectuals from across the Alps, in particular the Swiss territories and Lombardy, and was sympathetic to the Reformation. Indeed, when one examines Andrea's his life, it becomes clear that he must be the Calvus of whom

Fröben was speaking. When the Duke of Milan, Francesco II Sforza, on 23 March 1523 issued a first announcement against the owners of Reformed books, Andrea was even forced to abandon the city and to settle on the other side of the Alps, maintaining his profession as a bookseller. He returned to Milan in 1530, resumed the bookseller trade, but then his Lutheran ideas resurfaced, and in 1538, following new Milanese rumours, he was once again accused of trading in heretical books and ordered to appear before the Inquisition of Milan. It was not until 1541 that he wrote a plea admitting his mistakes, and recognizing that he had not divulged that his bookseller in Pavia was selling heretical books. He proclaimed himself a Catholic, and obtained grace.

In any case, it seems certain that at the origin of the spread of the Reformation in Italy, there were booksellers who, for reasons of conviction and above all for trade, imported Protestant works printed across the Alps, even before Zoppino printed the first Italian edition of a catechetical text from Luther in 1525 in Venice.

ZUSAMMENFASSUNG

Am 14. Februar 1519 teilt Johann Froben, Verleger und Buchdrucker in Basel, Martin Luther mit, welche Verbreitung eine Ausgabe seiner Werke in Basel und welchen Erfolg die Reformation in Europa hat. Nachdem er Frankreich, Spanien und England erwähnt hat, berichtet er über die Lage in Italien, und nennt insbesondere einen Buchhändler mit Namen Calvus, ist in Pavia und sicherlich auch in Mailand tätig ist. Calvus ist mehrfach über die Alpen gereist, besonders nach Basel und Nürnberg, wo er an Handelsmessen teilgenommen hat und mit deutschen Buchhändlern in Kontakt gekommen ist und so stark von der Reformation überzeugt war, dass er die Werke Luthers nach Italien importiert hat.

In der Regel wird besagter Calvus als Francesco Calvi identifiziert, der Buchhändler in Pavia und Mailand war und mit lateinischen Handschriften handelte, was ihn zu mehreren Reisen in Europa bewog und wodurch er mit Erasmus und den wichtigsten Intellektuellen und humanistisch Gebildeten seiner Zeit nördlich der Alpen in Kontakt gelangte, besonders Amerbach, Beatus Renanus und Froben selbst, die alle offen für die lutherischen Ideen waren.

Nun gibt es aber keinen konkreten Anhaltspunkt, der es erlaubt Francesco Calvo, der auch unter der Bezeichnung Minitius oder Minucius bekannt war, als einen Vertreter der lutherischen Lehre zu bezeichnen: Es ist keine diesbezügliche Anzeige gegen ihn bekannt. Im Gegenteil scheint es, dass er sich den reformatorischen Gedanken widersetzt hat, indem er das anti-lutherische Werk von Luigi Marliani mit dem Titel Oratio in Martinum Lutherum herausgegeben hat, zudem ist er 1520 nach Rom umgezogen, was vermuten lässt, dass er keinen Zweifel am Fortbestand der katholischen Lehre gehabt haben könnte.

Tatsächlich heißt auch Francescos Bruder Andrea Calvus, der ebenfalls Buchhändler in Mailand und in Pavia ist, und ebenfalls als Verleger in engem Austausch mit Intellektuellen nördlich der Alpen, insbesondere aus der Schweiz und der Lombardei, die mit der Reformation liebäugelt haben. Wenn man seine Biographie betrachtet, erscheint es also klar, dass er der Calvus ist, von dem Froben spricht. Als der Herzog von Mailand, Francesco II. Sforza am 23 März 1523 einen ersten Erlaß gegen die Besitzer reformatorischer Schriften veröffentlicht, sieht sich Andrea gezwungen, die Stadt zu verlassen und sich jenseits der Alpen niederzulassen, wo er weiterhin als Buchhändler tätig ist. Im Jahr 1530 kehrt er nach Mailand zurück, wo er seine Buchhandlung und seine lutherischen Ideen weiterführt. 1538 wird er aufgrund von Gerüchten des Handels mit häretischen Büchern angeklagt und muss sich vor der Inquisition in Mailand verantworten. Erst im Jahr 1541 verfasst er eine Verteidigungsschrift, in der er seine Irrtümer zugibt, sowie anerkennt,

dass er nicht gemeldet habe, dass sein Buchhändler in Pavia häretische Schriften verkaufte; er bekennt sich zum katholischen Glauben und wird begnadigt.

Wie dem auch sei, Buchhändler und Verleger stehen am Anfang der Ausbreitung der Reformation in Italien, die sowohl aus Überzeugung als auch aus wirtschaftlichen Erwägungen protestantische Druckschriften von jenseits der Alpen importiert haben, bevor 1525 in Venedig die erste italienische Ausgabe eines katechetischen Texts Martin Luthers von der Druckerei Zoppino veröffentlicht wurde.

La réception de Luther par le jeune Calvin*

Christoph STROHM
Université de Heidelberg

Parler de la réception de Martin Luther par Jean Calvin exige de prêter une attention particulière à la dimension idéologique du sujet, qui reste sensible. Comme l'histoire de la recherche le montre clairement, il subsiste toujours des approches très simplistes. Au départ, le sujet portait principalement sur la question de l'indépendance ou de la dépendance de la Réforme française vis-à-vis de la Réforme allemande de Luther¹. De telles approches nationales ont perdu du poids au cours des dernières décennies, d'autant plus qu'un autre sujet a pris de l'importance, qui est étroitement lié à l'évaluation des relations entre Calvin et Luther: le discours sur « la Réforme » est devenu controversé. N'y a-t-il qu'une seule Réforme ou ne faut-il pas plutôt parler de plusieurs Réformes: la Réforme de Luther, la Réforme de Zwingli, la Réforme des anabaptistes, la Réforme de Calvin, mais aussi la Réforme catholique tridentine? La transition vers des réformes catholiques doit alors être comprise comme plus fluide. Déjà en 1975, Pierre Chaunu décrivait toute la période de 1250 à 1550 comme le « temps des Réformes² ». Heinz Schilling a clairement formulé les conséquences de ce débat

* Publié en allemand: « Luther-Rezeption beim jungen Calvin », *Archiv für Reformationsgeschichte* 110 (2019), p. 49-68.

Abréviations utilisées: *CO*: *Calvini opera quae supersunt omnia*, Johann-Wilhelm BAUM, Eduard KUNITZ, Eduard Wilhelm REUSS (éd.), 59 vol., Braunschweig, Berlin: A. Schwetschke, 1863-1900; *COR*: *Ioannis Calvini opera omnia denuo recognita et adnotatione critica instructa notisque*, Brian G. ARMSTRONG *et al.* (éd.), Genève: Droz, 1992 s.; *CStA*: *Calvin-Studienausgabe*, Eberhard BUSCH *et al.* (éd.), 6 vol., Neukirchen-Vluyn: Neukirchener, 1994-2008; *Institutio* [1536]: *Institutio Christianae Religionis* [1536], in: *OS*, vol 1, p. 11-283; *Institutio* [1559]: *Institutio Christianae Religionis* [1559], in: *OS*, vol. 3-5; *OS*: *Joannis Calvini opera selecta*, Peter BARTH, Wilhelm NIESEL, Dora SCHEUNER (éd.), 5 vol., Munich: Chr. Kaiser, 1926-36; Schwarz: Rudolf SCHWARZ (éd.), *Johannes Calvins Lebenswerk in seinen Briefen. Eine Auswahl von Briefen Calvins in deutscher Übersetzung*, 3 vol., [1909], 2^e édition, Neukirchen-Vluyn: Neukirchener, 1961/62; *WA*: Martin LUTHER, *Werke. Weimarer Ausgabe*, Weimar: Böhlau, 1883s.

1. Pour la perspective française au XIX^e et au début du XX^e siècle, voir Christoph SCHÖNAU, *Jacques Lefèvre d'Étaples und die Reformation*, Gütersloh: Gütersloher Verlagshaus, 2017 (Quellen und Forschungen zur Reformationsgeschichte, 91), p. 26-45.
2. Pierre CHAUNU, *Le temps de Réformes. La Crise de la chrétienté. L'Éclatement (1250-1550)*, Paris: Fayard, 1975; cf. Jean DELUMEAU, *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris: PUF, 1965 (7^e éd. 1994); Bernard CHEVALIER, Robert SAUZET (éd.), *Les Réformes. Enracinement socioculturel*, Paris: Éditions de La Maisnie, 1985. Heinz Schilling est d'accord avec cette expansion, mais il n'admet pas que la période des réformes s'achève au milieu du XVI^e siècle;

en une phrase: «Nous avons perdu la Réforme!³» La question de l'influence de Luther sur la Réforme de Calvin croise toujours celle de savoir si des points communs et des structures de communication peuvent être effectivement déterminés, ou si le discours sur «la Réforme» n'est pas une simplification historiographiquement inacceptable⁴.

Ce n'est pas ici le lieu de poursuivre le débat, mais il faut en garder à l'esprit les implications lorsqu'on parle de l'accueil de Luther en France, et surtout de son accueil par Calvin. D'autant plus qu'il y a en ce domaine des interprétations assez contradictoires.

Mélancthon au lieu de Luther: sur l'histoire récente de la recherche

Depuis la fin du XIX^e siècle, plusieurs chercheurs ont montré l'influence de Luther sur Calvin, en particulier sur le jeune Calvin⁵. Outre Abel Lefranc⁶ et Will Grayburn Moore⁷, Wilhelm Diehl a apporté la preuve de l'acceptation

il y inclut explicitement la période de confessionnalisation (voir Heinz SCHILLING, «Reformation – Umbruch oder Gipfelpunkt eines Temps des Réformes?», dans Bernd MOELLER, Stephen E. BUCKWALTER (éd.), *Die frühe Reformation in Deutschland als Umbruch*. Wissenschaftliches Symposium des Vereins für Reformationsgeschichte 1996, Gütersloh: Gütersloher Verlagshaus, 1998, p. 13-34, ici p. 29).

3. H. SCHILLING, «Reformation» (note 2), p. 13.

4. Pour une tentative d'interprétation des différences entre les Réformes de Calvin et de Luther à partir d'un contexte historique différent – la concurrence avec la Contre-Réforme jésuite et tridentine et la situation des réfugiés –, voir Heiko A. OBERMAN, *Zwei Reformationen. Luther und Calvin – Alte und Neue Welt*. Trad. de l'anglais par Christian Wiese, révision et postface par Manfred Schulze, Berlin: Siedler, 2003, p. 145-233, en particulier p. 145-156 et 163-169.

5. Aperçu bibliographique dans Alexandre GANOCZY, *Le jeune Calvin. Genèse et évolution de sa vocation réformatrice*, Wiesbaden: Franz Steiner, 1966, p. 138, n. 6; Willem VAN'T SPIJKER, «The influence of Luther on Calvin according to the *Institutes*», dans B. J. VAN DER WALT (éd.), *John Calvin's Institutes. His Opus Magnum*. Proceedings of the Second South African Congress of Calvin Research July, 31-August, 3, 1984, Potchefstroom: Potchefstroom University for Christian Higher Education, 1986, p. 83-105, ici p. 83, n. 1.

6. Abel LEFRANC, *La jeunesse de Calvin*, Paris: Fischbacher, 1888, p. 39s.

7. «Il faut donc faire dans la formation théologique de Calvin une très large part à l'influence forte et soutenue de la lecture de Luther. [...] Que cette autorité ait été plus que passagère, et qu'elle ait contribué à la formation des opinions définitives de Calvin sur les questions les plus graves de sa théologie, les spécialistes semblent le reconnaître, et accroître par là-même l'importance des lectures de Luther que Calvin a faites en France.» (Will Grayburn MOORE, *La Réforme allemande et la littérature française. Recherches sur la notoriété de Luther en France*. Thèse présentée pour le doctorat ès lettres de l'Université de Strasbourg, Strasbourg 1930, p. 321s). Cf. Reinhold SEEBERG, *Lehrbuch der Dogmengeschichte*, vol. IV/2, 4^e éd., Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1954, p. 556: «Luthers Gedanken sind für ihn als Theologen im ganzen wie im einzelnen maßgebend geworden.»

littérale de Luther pour l'interprétation du Décalogue dans la *Christianae Religionis Institutio* de 1536⁸, et les œuvres d'August Lang et de Wilhelm Niesel méritent particulièrement d'être mentionnées ici⁹. Dans sa thèse *Jean Calvin et la dynamique de la parole* au début des années 1990, Olivier Millet a montré en détail la grande importance de Mélanchthon pour le fondement méthodologique et la conception de la représentation de la doctrine chrétienne par Calvin¹⁰. En 2009, année du 500^e anniversaire de Calvin, Wilhelm H. Neuser a publié un ouvrage sur la vie et l'œuvre du jeune Calvin dans lequel il insiste également sur l'influence des *Loci communes* 1521 et 1522 de Mélanchthon, tout en tendant à minimiser celle de Luther¹¹.

L'année dernière (2017), Max Engammare a publié dans la *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* une étude approfondie dans laquelle il constate également que l'influence de Luther sur l'orientation de Calvin vers la Réforme, et sur son œuvre de réformateur dans son ensemble, était plutôt limitée¹². Engammare examine aussi la présence des livres de Luther dans la bibliothèque de Calvin, analysant les quelques références explicites de Calvin à Luther dans ses écrits, commentaires et lettres. En résumé, il formule le résultat :

Si Calvin a peu cité les œuvres de Luther, c'est qu'il n'en avait pas beaucoup lu, contrairement à la critique, couverte parfois du voile de la sanctification qui couvre le grand homme, qui souligne une connaissance d'adoption. Evidemment, je ne saurais exclure que Calvin ait lu Luther les premières années de son engagement réformé, et il en a lu des pages et des livres, il a retenu ce qu'il a lu dans le Grand Catéchisme, mais qu'il ne cite pas Luther dans ses commentaires des épîtres pauliniennes, en particulier de l'Épître aux Romains, reste troublant au premier abord, pas au second, quand on lit le jeune Luther. Surtout, je le crois, Calvin

8. Cf. Wilhelm DIEHL, « Calvins Auslegung des Dekalogs in der ersten Ausgabe seiner Institutio und Luthers Katechismen », *Theologische Studien und Kritiken* 71 (1898), p. 141-162.

9. Cf. August LANG, *Die Bekehrung Johannes Calvins*. Neudruck der Ausgabe Leipzig 1897, Aalen, Scientia, 1972, en particulier p. 43-57 ; Id., « Die Quellen der Institutio von 1536 », *Evangelische Theologie* 3 (1936), p. 100-112 ; Wilhelm NIESEL, *Calvins Lehre vom Abendmahl*, 2^e éd., München : Chr. Kaiser, 1935 ; cf. aussi François WENDEL, *Calvin. Source et évolution de sa pensée religieuse*, Paris : PUF, 1950, p. 95-102 ; Thomas KAUFMANN, « Luther und Calvin – eine Reformation », dans Stefan EHRENPREIS et al. (éd.), *Wege der Neuzeit. Festschrift für Heinz Schilling*, Berlin : Duncker & Humblot, 2007, p. 73-96.

10. Olivier MILLET, *Calvin et la dynamique de la parole. Étude de rhétorique réformée*, Paris : Champion, 1992 (Bibliothèque littéraire de la Renaissance, 3^e série, t. 28).

11. Cf. Wilhelm H. NEUSER, *Johann Calvin – Leben und Werk in seiner Frühzeit 1509-1541*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2009.

12. Cf. Max ENGAMMARE, « Ce que Calvin a lu de Luther », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 79 (2017), p. 573-597.

n'a quasi jamais eu besoin des travaux de Luther pour ses œuvres dogmatiques et polémiques [...] ¹³.

Sans remettre en question le fait que Calvin a rapidement développé un modèle original de théologie de la Réforme, on ne saurait s'interdire de prendre au sérieux la question de sa réception de Luther. Ainsi Engammare fait-il lui-même mention de la lecture du commentaire des Galates de Luther par Calvin ¹⁴. Le petit nombre de références explicites à Luther est facile à expliquer. Dans les premiers temps, elles sont complètement absentes, alors même que l'accueil de Luther peut être établi au même moment ¹⁵ : Luther est un hérétique condamné par les autorités ecclésiastiques et soumis à la proscription impériale. Il n'était pas dans l'intérêt des réformateurs du cercle de Jacques Lefèvre d'Étaples, ni de Calvin, de lui être associés. Il fallait au contraire l'éviter à tout prix ¹⁶. Calvin, en particulier, écrit son *Institutio* en 1535, comme le montre le discours de dédicace à François I^{er}, explicitement pour se défendre contre les reproches d'attitude rebelle, comme celle des anabaptistes. Au plus tard depuis son séjour chez Martin Bucer à Strasbourg de 1538 à 1541 – mais probablement bien plus tôt –, Calvin cherchait, dans la tradition de la théologie de la médiation de Bucer, une position de médiateur dans les conflits entre Luther et Mélanchthon d'une part, et Zwingli et Écolampade, d'autre part. Là encore, il n'était pas dans son intérêt d'affaiblir son crédit de médiateur en se référant explicitement à Luther. Par la suite,

13. *Ibid.*, p. 594s.

14. Cf. *ibid.*, 585, n. 60; voir aussi Juha MIKKONEN, *Luther and Calvin on Paul's Epistle to the Galatians. An Analysis and Comparison of Substantial Concepts in Luther's 1531/35 and Calvin's 1546/48 Commentaries on Galatians*, Åbo : Åbo Akademis Förlag, 2007. Luther n'a pas publié lui-même de commentaire sur l'Épître aux Romains. Son interprétation de la lettre aux Romains dans le cours magistral de 1515/16 est restée inédite.

15. Herman J. SELDERHUIS a récemment reproduit certains de ces passages : « Luther und Calvin », dans Alberto MELLONI (éd.), *Martin Luther. Ein Christ zwischen Reformen und Moderne (1517-2017)*, vol. 1, Berlin, Boston : De Gruyter, 2017, p. 421-436, ici p. 424-427. Il convient de noter en particulier la lettre de Calvin à Heinrich Bullinger de novembre 1544, éd. dans *CO* 11, p. 772-775.

16. Déjà le 15 avril 1521, Luther avait été condamné par les théologiens de la Sorbonne (voir Martin BRECHT, *Luther*, vol. 1 : *Sein Weg zur Reformation 1483-1521*, [1981], 3^e éd., Stuttgart : Calwer Verlag, 1990, p. 321s). Avant même les persécutions résultant de l'« affaire des placards » de 1534, le roi avait publié un édit le 19 décembre 1533, selon lequel toute personne accusée d'hérésie luthérienne par deux témoins devait être punie de la mort par le feu. Martin Bucer en fait état dans une lettre à Ambrosius Blarer datée du 18 janvier 1534 : « On lit également un édit selon lequel toute personne condamnée comme luthérienne par deux témoins doit être brûlée immédiatement. La question n'est pas différente de celle de l'Inquisition espagnole. » (éd. dans *Briefwechsel der Brüder Thomas und Ambrosius Blaurer*, éd. Traugott SCHIESS, vol. 1, Freiburg i. Br. : Fehsenfeld, 1908, n° 390, p. 460); voir en outre NEUSER, *Calvin* (note 11), p. 93.

avec le rapprochement de Genève et de Zurich dans le *Consensus Tigurinus* (1549) et les violentes attaques des disciples de Luther contre Calvin, une référence à Luther est devenue encore moins souhaitable¹⁷.

La prise en compte des arguments sur la compréhension de la Cène pour la réception de Luther par Calvin s'impose également dans la mesure où la plupart des références explicites à Luther sont faites dans ce contexte¹⁸. Il faut rappeler que Calvin se sent plus proche de Luther que de Zwingli en ce domaine. Il a présenté et diffusé la *Concorde de Wittenberg* de 1536¹⁹, conclue par Bucer, Mélanchthon et Luther, mais avec laquelle Heinrich Bullinger, le successeur de Zwingli à Zurich, était en désaccord.

Sur la diffusion des textes de Luther en France dans les années 1520

Le 14 février 1519, l'imprimeur bâlois Johann Froben rapporte dans une lettre à Luther qu'il a envoyé à Paris 600 exemplaires d'un livre fraîchement imprimé²⁰. Il s'agit d'un recueil des écrits de Luther en latin, imprimé à Bâle en 1518²¹. Cela prouve que dès 1519, les écrits de Luther sont largement diffusés à Paris. Francis Higman a montré que des versions latines de l'interprétation par Luther du Décalogue, du Notre Père, du Credo et d'autres textes similaires visant à la piété pratique ont été diffusées en France à partir

17. Il est à noter que Calvin a revendiqué son indépendance par rapport à Luther dans une lettre adressée à Heinrich Bullinger à Zurich cette année encore (voir Calvin à Bullinger, 21/1/1549, dans *CO* 13,165).

18. Cf. l'aperçu des citations concernées : SELDERHUIS, « Luther et Calvin » (note 15), p. 428s.

19. Cf. Jean CALVIN, *Petit traité de la sainte cène* [1541], *CO* 5, p. 433-460; *OS* 1, p. 503-530.

20. *WA.Briefe* 1, n° 146, p. 331-335, ici 332,4-6; cf. Hans-Helmut PETERS, *Luthers Einfluß und deutsche Lutheraner in Frankreich während des 16. Jahrhunderts. Studien zur Geschichte des Luthertums und des Deutschtums in Frankreich*, Sonderdruck aus dem Jahrbuch 1939 «Auslanddeuschtum und evangelische Kirche», éd. Ernst SCHUBERT, Berlin 1939, p. 10-12; SCHÖNAU, *Lefèvre d'Étaples* (note 1), p. 147, note 19. La lettre montre que certains des livres livrés à Paris étaient destinés au marché espagnol.

21. M. LUTHER, *Ad Leonem X. Pontificem Maximum Resolutiones disputationum* [...], Bâle: Johann Froben, 1518 [VD 16 L 3407]; *WA* 60, p. 607s.; arguments en faveur de Capiton comme éditeur probable de l'édition: Thomas KAUFMANN, *Der Anfang der Reformation. Studien zur Kontextualität der Theologie, Publizistik und Inszenierung Luthers und der reformatorischen Bewegung*, [2012], 2^e édition, Tübingen: Mohr Siebeck, 2018, p. 331-333; Sven GROSSE, «Die Emergenz lutherischer Theologie in Basel. Capitos Lutherausgabe von 1518», dans Christine CHRIST-VON WEDEL et al. (éd.), *Basel als Zentrum des geistigen Austauschs in der frühen Reformationszeit*, Tübingen: Mohr Siebeck, 2014, p. 149-177; cf. SCHÖNAU, *Lefèvre d'Étaples* (note 1), p. 128s et 147-158; sur l'importance de Bâle en tant que site d'impression pour la francophonie, voir Peter G. BIETENHOLZ, *Basel and France in the Sixteenth Century. The Basle Humanists and Printers in Their Contacts with Francophone Culture*, Genève: Droz, 1971.

de 1525 – souvent sans que le nom de l’auteur soit mentionné²². Ainsi, le *Betbüchlein* de Luther de 1522 est-il imprimé en 1525 en traduction latine sous le titre *Precationum aliquot et piarum meditationum Enchiridion* par Johann Herwagen à Strasbourg²³. Dans cette édition, d’autres textes de Luther sont ajoutés²⁴. Fin août 1529, une autre édition latine du *Betbüchlein* est publiée, contenant plusieurs nouvelles pièces, dont la première traduction latine du Petit Catéchisme récemment paru²⁵. Les Catéchismes de Luther étaient déjà imprimés dans plusieurs éditions latines l’année de leur publication, en 1529²⁶.

Dès août 1524, à l’initiative de Guillaume Farel, une version française des œuvres correspondantes, dont certaines reprennent les textes de Luther, paraît sous le titre *Le Pater noster et le Credo en françoyz*²⁷. L’année suivante, l’*Oraison de Jesuchrist* est imprimée à Paris par Simon de Colines, qui y offre d’autres textes de Luther en traduction française²⁸. Après les persécutions des protestants durant l’emprisonnement de François I^{er} à Madrid en 1525, à l’été 1528, un autre recueil comportant ces textes sort à Paris sous le titre *Le liure de vraye et parfaicte oraison*, qui connaît par la suite de nombreuses nouvelles éditions avec divers changements et additions²⁹. Bien que les références à

22. Cf. Francis M. HIGMAN, « Luther et la piété de l’Église Gallicane. “Le Livre de vraye et parfaicte oraison” », *Revue d’histoire et de philosophie religieuses* 63 (1983), p. 91-111; cf. aussi ID., « Les traductions françaises de Luther, 1524-1550 » [1984], in *Lire et découvrir. La circulation des idées au temps de la Réforme*, Genève: Droz, 1998, p. 201-232.

23. Cf. Martin LUTHER, *Precationum aliquot et piarum meditationum Enchiridion, quarum catalogum uersa pagella inuenies*, Strasbourg: Johann Herwagen, 1525.

24. Une copie de cet ouvrage figurait parmi les écrits confisqués à Louis Berquin à Paris en mars 1526 (voir F. HIGMAN, « Luther et la piété » [note 22], p. 92).

25. Cf. WA 10/II, p. 343.

26. Cf. Lutheri *Catechismus, Latina donatus ciuitate*, Marburg: Ioannes Lonicerus, 1529; Martini Lutheri Theologi, *Catechismus, lectu dignissimus, latinus factus per Vincentium Obsopœum. Huic adiecti sunt alij quoque gemini Catechismi, Iohannis Brentij Ecclesiastæ Hallensis, eodem interprete, Hagenau, 1529* (vgl. WA 30/I, p. 507).

27. Guillaume FAREL, *Le Pater noster et le Credo en françoyz*, éd. Francis M. HIGMAN, Genève: Droz, 1982; partiellement repris de là (sans référence à la qualité d’auteur de Luther dans les parties respectives) dans Le Chevalier de BERQUIN, *Brefue admonition de la maniere de prier, Le Symbole des Apostres de Jesuchrist*, éd. E.V. Telle, Genève: Droz, 1979; cf. HIGMAN, « Les traductions françaises » (note 22).

28. Sur les écrits de Luther, voir F. HIGMAN, « Luther et la piété » (note 23), p. 92. Higman a décrit l’*Oraison de Jesuchrist* comme « la présentation la plus explicite de la pensée de Luther à un public français pendant toute la première période de la réforme » (*ibid.*).

29. *Le liure de vraye et parfaicte oraison*, Paris [par maistre Simon Du Bois, pour Chrestien Wechel], 1528; pour plus d’informations sur les autres éditions (Paris 1529, Paris 1530, Anvers 1534, Anvers 1538, Paris 1539, Paris 1540, Paris 1540, Poitiers 1542, Paris 1543, Lyon 1543, Lyon [1544?], Anvers 1545, Paris 1545), voir HIGMAN, « Luther et la piété » (note 22), p. 94-98.

Luther soient évitées dans ces livrets, ils représentent probablement la forme la plus étendue de la réception des idées de Luther en France.

Cette diffusion précoce et relativement étendue des écrits de Luther signifie qu'ils ont été lus et reçus au sein du « cercle de Meaux », bibliste et humaniste, autour de l'évêque Guillaume Briçonnet, du prédicateur Gérard Roussel et du professeur Jacques Lefèvre d'Étaples, tant avant son séjour à Strasbourg que plus tard. Bien qu'il y ait eu des points de vue différents dans le cercle sur la question de savoir s'il fallait prendre le risque de la rupture avec l'Église traditionnelle, comme ce fut le cas dans les années 1520 à la suite de l'entrée en scène de Luther, ceux qui voulaient éviter cette rupture, comme Gérard Roussel, avaient aussi des positions correspondant à bien des égards aux écrits de Luther. Le but commun : encourager et permettre aux non-clercs d'étudier la Bible. Comme en Allemagne avec Luther, les Saintes Écritures sont donc traduites en langue vernaculaire. Les cérémonies telles que les pèlerinages, la vénération de reliques ou d'images et la participation à la messe sont dépréciées en faveur d'une dévotion orientée vers l'intériorité et la spiritualité. L'accueil réciproque de Luther et de Lefèvre d'Étaples, avant même son exil à Strasbourg, a encore récemment été souligné³⁰. D'autres membres du cercle, comme Briçonnet, ont gardé leurs distances ou marqué leurs divergences. Cependant, il n'y a aucun doute sur leur connaissance approfondie des écrits latins de Luther. Cela signifie que Calvin est probablement lui aussi entré en contact avec les écrits de Luther avant même son divorce d'avec le cercle de Lefèvre d'Étaples et Roussel³¹. Calvin se comprenait lui-même comme appartenant à ce cercle, ce qu'illustre l'expression « notre G[érard] » dans une lettre du 27 octobre [1533]³².

30. Cf. SCHÖNAU, *Lefèvre d'Étaples* (note 1), p. 159-195.

31. Lefèvre d'Étaples devient bibliothécaire de la Bibliothèque royale de Blois en 1526 après son retour d'exil à Strasbourg, et il s'installe en 1529 à Nérac, où il passe ses dernières années à la cour de Marguerite, devenue reine du reste de la Navarre en 1527 – sans rompre avec l'Église catholique romaine.

32. « Mitto epitomen alteram G[erardi] nostri, cui velut appendicem assuere decreveram quod ab illis prioribus commentariis abruptum erat, nisi me tempus defecisset » (Calvin à de Thoury [?] et à [François] Daniel, 27/10/[1533], dans Cornelis AUGUSTIJN, Frans Pieter VAN STAM (éd.), *Ioannis Calvini Epistolae*, vol. 1 [1530-sep. 1538], [COR VI/1], Genève : Droz, 2005, p. 83,18-21). D'autres références et documents relatifs à l'influence de Lefèvre d'Étaples sur Calvin sont inclus : NEUSER, *Calvin* (note 11), p. 71-76. La thèse de Neuser selon laquelle Calvin aurait écrit six sermons en 1534 pour un recueil de sermons publié sous le nom de Lefèvre d'Étaples n'est guère convaincante, ne serait-ce que pour des raisons philologiques (voir NEUSER, *Calvin* [note 11], p. 117-143 ; cf. aussi Guy BEDOUELLE, Franco GIACONE, éd., *Lefèvre d'Étaples et ses disciples. Epîtres et Évangiles pour les cinquante et deux dimanches de l'an*. Texte de l'édition Pierre de Vingle. Édition critique avec introduction et notes, Leiden : Brill, 1976).

La dureté de la polémique ultérieure de Calvin contre le nicodémisme³³ trouve son explication dans son expérience personnelle. Dans l'avant-propos du Commentaire des Psaumes de 1557, Calvin raconte qu'il lui a fallu du temps pour se libérer de la superstition papale («superstitionibus papatus magis pertinaciter addictus») ³⁴. Dans le traité *Des scandales*, il explique que la polémique entre Luther et Zwingli (ou Œcolampade) y a joué un rôle important. La dispute des principaux réformateurs au sujet de la compréhension des sacrements, c'est-à-dire de la Cène du Seigneur, s'est avérée constituer un obstacle pour lui comme pour beaucoup d'autres :

Je puis dire que j'ay expérimenté à mon dommage quel artifice et cautelle de Sathan ç'a esté pour tenir en suspend les consciences craintives. Mais comme j'ay depuis cognu que j'avoye esté plus retardé par ma faulte propre que retenu de quelque empeschement raisonnable, aussi je ne feray nulle difficulté d'en dire autant des autres³⁵.

Dans une réplique adressée en 1556 au luthérien Joachim Westphal, Calvin témoigne également de sa proximité avec la position de Luther sur la question :

Car commençant un peu à sortir des tenebres de la Papauté, et ayant prins quelque petit goust à la saine doctrine, quand je lisoye en Luther qu'Œcolampade et Zvingle ne laissoyent rien ès Sacremens que des figures nues et representations sans la verité, je confesse que cela me destourna de leurs livres, en sorte que je m'abstin long temps d'y lire³⁶.

Il est certain que Calvin n'évoque pas ici la période postérieure à 1538, lorsqu'il s'est rallié à la théologie bucérienne de l'union. Il se réfère en effet au colloque de Marbourg au début d'octobre 1529, où Luther, Zwingli,

33. Cf. en particulier Jean CALVIN, *Des scandales*. Édition critique par Olivier Fatio, avec la collaboration de C. Rapin, Genève: Droz, 1984.

34. «Ac primo quidem, quum superstitionibus papatus magis pertinaciter addictus essem, quam ut facile esset e tam profundo luto me extrahi, animum meum, qui pro aetate nimis obdurerat, subita conversione ad docilitatem subegit. Itaque aliquo verae pietatis gustu imbutus tanto proficiendi studio exarsi, ut reliqua studia, quamvis non abiicerem, frigidius tamen sectarer. Necdum elapsus erat annus quum omnis purioris doctrinae cupidi ad me novitium adhuc et tironem discendi causa ventitabant.» (J. CALVIN, *In librum Psalmorum commentarius*, 1557, CO 31, p. 21).

35. CALVIN, *Des scandales* (note 33), p. 168.

36. «Quum enim a tenebris papatus emergere incipiens, tenui sanae doctrinae gustu concepto, legerem apud Lutherum, nihil in sacramentis ab Œcolampadio et Zvinglio reliquum fieri praeter nudas et inanes figuras, ita me ab ipsorum libris alienatum fuisse fateor, ut diu a lectione abstinerim» (Johannes CALVIN, *Secunda defensio [...] de sacramentis fidei, contra J. Westphali calumnias*, Genève, 1556, CO 9, p. 51).

Écolampade et autres, quoiqu'adversaires, sont parvenus à un accord partiel. Avant qu'il ait lui-même pris position par écrit, les opposants de Marbourg avaient retranché les points les plus clivants de leur argumentation³⁷. À mon avis, cela doit être compris de telle manière que très tôt, c'est-à-dire avant 1529, Calvin a déjà pris note de la critique de Luther sur la doctrine romaine du sacrifice de la messe, mais qu'il lui a fallu encore du temps, notamment à cause de la dispute évangélique intérieure sur la Cène, avant de renoncer aux compromis des réformistes autour de Lefèvre d'Étaples et de sortir de l'Église romaine.

La fréquentation par Calvin des écrits de Luther ne commence pas avec sa séparation claire de l'Église romaine, elle doit être supposée dès la fin des années 1520 ou au début des années 1530. La lecture des écrits de Luther dans le cercle constitué autour de Lefèvre d'Étaples³⁸, le contact avec l'helléniste allemand Melchior Wolmar³⁹ pendant ses études de droit à Orléans et à Bourges⁴⁰, ainsi que la forte présence des idées luthériennes à proximité des écoles de droit d'Orléans et de Bourges avec leurs nombreux étrangers⁴¹ en témoignent.

De plus, les témoignages conservés antérieurs à 1534 ont fait considérer l'interprétation tardive que donne Calvin de son passage à la Réforme – en 1557, à vingt-cinq ans de distance –, comme une stylisation (semblable à

37. «Porro antequam scribere aggressus sum, Marpurgi inter se colloquuti aliquid ex priore vehementia remiserant, ut si nondum plane esset serenitas, aliquantulum tamen discussa esset densior caligo» (CO 9, p. 51).

38. Voir *supra* p. 75.

39. En 1548, Calvin dédie son commentaire de la 2^e Épître aux Corinthiens à Melchior Wolmar (CO 50, p. 1-156) (voir CO 12, p. 364s). Dans le discours de dédicace, il souligne l'importance extraordinaire de ce professeur de la langue et de la littérature grecques. Malgré l'adhésion notoire de Wolmar aux idées de Luther, vivement critiqué par ses adversaires et loué par Théodore de Bèze comme biographe de Calvin, Calvin n'écrit pas une seule ligne sur une possible influence de ce professeur sur son passage à la Réforme. Cela correspond bien avec le fait qu'il lui a fallu plusieurs années de plus pour se libérer enfin de «la boue de la superstition romaine» (voir *supra* note 34).

40. Cf. Chr. STROHM, «Sixteenth Century French Legal Education and Calvin's Legal Education», dans Brian C. BREWER et David M. WHITFORD (éd.), *Calvin and the Early Reformation*, Leiden/Boston: Brill, 2020, p. 44-57.

41. Cf. Gaston BONET-MAURY, «Le protestantisme français au XVI^e siècle dans les universités d'Orléans, de Bourges et de Toulouse», *BSHPF* 38 (1889), p. 86-95, 322-330 et 490-497; Chr. STROHM, *Ethik im frühen Calvinismus. Humanistische Einflüsse, philosophische, juristische und theologische Argumentationen sowie mentalitätsgeschichtliche Aspekte am Beispiel des Calvin-Schülers Lambertus Danaeus*, Berlin, New York: De Gruyter, 1996, p. 228-231. Voir, dans le présent numéro de la *RHP*, l'article de Frédéric BARBIER, «La bibliothèque de la Nation Germanique d'Orléans: quelques balises pour une histoire».

ce que nous savons de Luther)⁴². Calvin parle d'une «subita conversio ad docilitatem», mais il s'agit en fait d'un processus de détachement de l'Église romaine, qui a duré plusieurs années et qui s'est déroulé en différentes phases. Il a commencé à suivre les idées humanistes-réformistes à la fin des années 1520. Ces idées ont été renforcées et se sont modifiées après les événements de Paris en 1533, lorsque les affrontements entre les théologiens de la Sorbonne et les réformateurs autour de Lefèvre d'Étaples, Gérard Roussel et la sœur du roi, Marguerite de Navarre, ont atteint leur paroxysme⁴³. Fin 1533, la réception par Calvin des écrits de Luther et d'Érasme est largement attestée. Mais même alors, il faut encore un certain temps avant que Calvin ne divorce clairement d'avec l'Église romaine. Ce n'est qu'entre 1534 et 1535 que son cheminement diverge de ceux de Lefèvre d'Étaples et de Gérard Roussel. Au cours de ces années, la confrontation de Calvin avec les «nicodémites» devint un thème majeur, notamment dans les *Epistolae duae* de 1537⁴⁴. Il est important de le souligner: ce n'est pas seulement à cette date que la réception par Calvin des écrits de Luther doit être supposée, ce processus a déjà commencé dans les années 1520, comme pour les autres membres du cercle recherchant la réforme de l'Église.

Érasme et Luther dans le discours du recteur Nicolas Cop du 1^{er} novembre 1533

Il existe à présent un consensus parmi les historiens au sujet du discours prononcé le 1^{er} novembre 1533 par Nicolas Cop, recteur de l'Université de Paris, à l'ouverture du semestre: ce discours a été pour l'essentiel rédigé par son ami Jean Calvin⁴⁵. Ce discours du recteur est le premier texte qui permet

42. Le commentaire du *De clementia* de Sénèque écrit par Calvin en 1532 contient tout aussi peu d'indices d'une attitude réformatrice que son écrit sur le sommeil de l'âme («*Psychopannychia*») rédigé au début des années 1530.

43. Les théologiens de la Sorbonne s'offusquaient des sermons de Roussel qui, en tant que confesseur de la sœur du roi, avait une influence notoire à Paris. Dans ce contexte, *Le miroir de l'âme pécheresse* est censuré et même mis à l'index (voir NEUSER, *Calvin* [note 11], p. 85s.). Le 1^{er} octobre 1533, une pièce est jouée au Collège de Navarre, dirigée contre le cercle de Roussel et de Lefèvre d'Étaples, qui met même en scène la sœur du roi de façon satirique (cf. *ibid.*, p. 83-85). Neuser interprète le discours du recteur, de Calvin, comme une réaction («contre-attaque») des «fabristes» à la pièce (cf. *ibid.*, p. 86).

44. OS 1, p. 287-362.

45. Édition du discours: Johannes CALVIN, «Concio academica» [1533], CO 10/II, p. 30-36; OS 1, p. 4-10; cf. la présentation de la discussion par Hans Scholl dans l'introduction à la réimpression du discours, dans *CSStA 1/I*, p. 7-9; sur la preuve de la rédaction de Calvin cf. Jean ROTT, «Documents strasbourgeois concernant Calvin. I. Un manuscrit autographe:

de mesurer la réception de Luther par Calvin. Il consiste essentiellement en une interprétation de l'Évangile du jour de la Toussaint, les Béatitudes en Matthieu 5,1-12. Calvin reprend les préfaces d'Érasme de Rotterdam au Nouveau Testament et assimile l'Évangile au sens érasmien avec la « philosophie chrétienne »⁴⁶. Il interprète ensuite les Béatitudes dans le sens de Luther, à partir de la distinction entre la Loi et l'Évangile. Comme Luther dans son sermon du 1^{er} novembre 1522 sur la péricope de Matthieu 5, Calvin souligne que les Béatitudes ne sont pas une récompense pour l'accomplissement des commandements divins, mais une incitation par les « promesses les plus bonnes et les plus douces »⁴⁷. Dans les passages suivants, Calvin résume l'interprétation de Luther avec précision et, en partie, littéralement :

L'Évangile est donc la bonne nouvelle et la prédication salvifique du Christ, qu'il a été envoyé par Dieu le Père pour nous aider tous et pour nous donner la vie éternelle. La loi est écrite dans des règlements ; elle menace et contraint, et elle ne promet aucune bienveillance. L'évangile, d'autre part, ne travaille pas avec des menaces et n'impose aucun commandement, mais enseigne plutôt la très grande bienveillance de Dieu envers nous. Ainsi, quiconque veut interpréter l'évangile proprement et honnêtement doit tout faire selon la description de la loi et de l'évangile. Si l'on ne suit pas ce genre d'interprétation, on ne fera jamais vraiment de progrès dans la philosophie chrétienne. Les méchants sophistes qui battent la paille, se jettent avec des chicanes de mots, mais n'ont rien à dire sur la foi, rien sur l'amour de Dieu, rien sur la justification et les véritables bonnes œuvres, tombent constamment dans cette erreur⁴⁸.

Calvin ne parlait pas allemand et n'avait donc pas pu lire le sermon de Luther dans sa langue originelle. Mais Bucer avait imprimé à Strasbourg, entre 1525 et 1528, une traduction latine de la *Predigtpostille*, une collection des sermons de Luther à laquelle Calvin a pu se référer, à moins qu'il n'ait utilisé la version améliorée de 1530⁴⁹. On se souvient que Calvin parlait

La harangue du recteur Nicolaus Cop», dans Marijn de KROON, Marc LIENHARD (éd.), *Investigationes historicae*, vol. 2, Strasbourg, 1986, p. 266-287.

46. Cf. l'analyse approfondie et la preuve des échos d'Érasme et de Luther : LANG, *Conversion* (note 8), p. 43-57 ; sur Érasme, voir en particulier le synopsis du texte d'Érasme et de Calvin p. 46 n. 1.

47. Cf. WA 10/III, p. 400,3-15 ; cf. aussi WA 10/III, p. 401, 16-25.

48. « Concio academica », OS 1, p. 5,25-6,1 ; traduction d'après CStA II/1, p. 13,21-35.

49. Cf. Gottfried SEEBASS (éd.), *Martin Bucer (1491-1551). Bibliographie*, Gütersloh : Gütersloher Verlagshaus, 2005, p. 41s, 47s., 50, n° 12-15, 23, 27 ; voir en particulier M. LUTHER, *Enarrationes quas Postillas vocant, in lectiones illas quae ex Evangelicis historijs, Apostolorum scriptis [...] desumptae [...]*, Strasbourg, 1528, fol. 441a ; *Enarrationes seu postillae Martini Lutheri in lectiones, quae ex Evangelicis historijs, Apostolorum scriptis, alijsque S. Scripturae literis desumptae per unversum annum, tam in diebus dominicis, quam divorum memoriae sacris, super*

encore, quelques jours auparavant, de « notre G[érard Roussel] »⁵⁰, de sorte que le large recours à Luther dans le discours du recteur ne peut être interprété comme un indice d'éloignement du cercle autour de Lefèvre d'Étaples et de Gérard Roussel. Il ne faut pas poser ici de fausses alternatives : les acteurs du temps ne sont pas soit des adeptes du mouvement réformateur catholique, autrement dit de l'évangélisme d'un Lefèvre d'Étaples et d'un Roussel, soit des adeptes de Luther et de sa Réforme. Il faut plutôt supposer une réception progressive des écrits latins de Luther dans le mouvement évangélique français. Ce sont les imprimeurs de Bâle et de Strasbourg et, dans une certaine mesure, ceux d'Anvers, qui l'ont permise⁵¹.

En même temps, il faut considérer que la Réforme de Luther – mise à part sa critique sévère du pape – était relativement conservatrice et voulait éviter une transformation rapide et désordonnée du système ecclésial. Le fait que les premières formations d'Églises indépendantes de Rome aient déjà eu lieu au milieu des années 1520, plus vite que Luther ne l'avait prévu, est une conséquence de la structure fédérale de l'Empire, avec des États territoriaux qui pèsent fortement. C'est une particularité de la Réforme de Luther, la concentration sur la prédication de l'Évangile, que les réformés de Zurich et de Genève ont ensuite critiquée : selon eux, Luther n'avait réalisé que la *reformatio doctrinae*, c'est-à-dire la découverte de l'Évangile, non pas la *reformatio vitae*, c'est-à-dire la transformation du système ecclésial et de la vie individuelle selon les directives de Écritures saintes⁵².

De plus, l'ouverture et l'hétérogénéité des doctrines des années 1520 ne sauraient être trop soulignées. Dans les milieux réformistes gravitant autour de Lefèvre d'Étaples prévalait une grande diversité et les relations avec la maison royale étaient sujettes à des fluctuations considérables. L'accord se faisait autour d'une opposition de fond aux théologiens de la Sorbonne. Luther lui-même fut forcé à une rupture fondamentale par l'excommunication et la proscription impériale qu'il n'avait pas souhaitées. Au début des années 1520, il fut en outre contraint de lutter contre les radicaux issus de

missam faciendum, recitantur, ad Ioan. Hervagij exemplar, fidelius tamen atque diligentius quam antehac recognitae et excusae, Strasbourg, 1530, fol. 444b ; sur la question des éditions utilisées par Calvin, voir NIESEL, *Abendmahl* (note 9), p. 24s, note 13.

50. Voir *supra* note 32.

51. Voir déjà de manière exhaustive MOORE, *La Réforme allemande* (note 7) ; cf. BIETENHOLZ, *Bâle et France* (note 21).

52. Cf. Christoph STROHM, « Theokratisches Denken bei calvinistischen Theologen und Juristen am Beginn der Moderne? », dans Kai TRAMPEDACH, Andreas PEČAR (éd.), *Theokratie und theokratischer Diskurs. Die Rede von der Gottesherrschaft und ihre politisch-sozialen Auswirkungen im interkulturellen Vergleich*, Tübingen : Mohr Siebeck, 2013, p. 389-408, ici p. 394-400.

ses propres rangs, qui lui semblaient mettre en danger sa Réforme: d'abord, à partir de 1522, contre les «enthousiastes», puis, à partir de 1525 surtout contre Zwingli et d'autres critiques radicaux de la doctrine sacramentelle romaine.

Il est méthodologiquement problématique et inapproprié de faire de certaines questions doctrinales telles que la position vis-à-vis de l'«antinomisme» le critère de la proximité avec Luther. Dans son récent ouvrage sur la vie et l'œuvre de Calvin, Wilhelm H. Neuser pose constamment la question de savoir quand Calvin a surmonté l'«antinomisme» du cercle autour de Lefèvre d'Étaples et s'est rapproché de la Réforme de Wittenberg⁵³. Les doctrines défendues par Lefèvre d'Étaples ne constituent pas de l'«antinomisme», et Luther ne peut être clairement localisé sur ce front. À la fin des années 1520, une querelle acharnée battait encore son plein dans le cercle le plus proche de Luther, lorsque son ami Johannes Agricola interprétait les enseignements de Luther de façon «antinomienne» par opposition à Mélanchthon, c'est-à-dire de telle sorte que la doctrine de la loi relevait du politique, alors que dans l'Église, il n'y avait que la proclamation de l'évangile.

La seule méthode fiable pour évaluer correctement la réception de Luther par Calvin est de trouver des mentions explicites de Luther dans l'œuvre de Calvin ou des reprises plus ou moins littérales des écrits de Luther. C'est,

53. Cf. NEUSER, Calvin (note 11), p. 102, 104, 123 s., 127s., 133, 140-144 et 175. Neuser ne voit l'«antinomisme» de Calvin surmonté que dans les préfaces de la Bible d'Olivétan de 1535: «Die vorstehende ausführliche Analyse ist dadurch gerechtfertigt, dass Calvin seit der Olivétanbibel von 1535 zu einem radikalen Bekämpfer des Antinomismus wird» (*ibid.*, p. 128). Dans le chapitre «Calvin und der Antinomismus der Gruppe von Meaux in den Jahren 1533/34» (*ibid.*, p. 140-144), Neuser tente, sans arguments convaincants, de définir l'«antinomisme» et de le retrouver chez Calvin. L'idée selon laquelle ce n'est pas la loi mais l'«humilité» qui est le début du chemin du salut est appelée «concept d'antinomie» (*ibid.*, p. 141). L'accent mis sur la communion mystique avec le Christ au-delà de la mystique du Christ de l'apôtre Paul est également considéré comme une caractéristique des enseignements du cercle de Lefèvre d'Étaples. «Calvin, so muss man schließen, steht im Bannkreis des ‚Evangelismus‘ von Meaux, seines Antinomismus und seiner Mystik.» À la fin du processus de réflexion, Neuser diagnostique la prise de distance de Calvin: «Im nächsten Jahre hat Calvin sich vom Kreis von Meaux gelöst, wenngleich Anklänge an dessen Denken bleiben» (*ibid.*, p. 142). Ce qui est conçu ici comme antinomisme et accent sur la communion avec le Christ, deux caractéristiques du cercle autour de Lefèvre d'Étaples, peut être décrit comme des particularités de l'enseignement de la Réforme des premiers luthériens. Que Calvin soit arrivé à une nouvelle évaluation du droit par rapport à Luther ne devient tangible que dans la deuxième édition de l'*Institutio* de 1539. Ici, contrairement à Luther, l'*usus elenchticus legis* n'est plus le plus important, l'usage théologique de la loi. Calvin appelle maintenant l'*usus legis in renatis* l'*usus praecipuus legis* (*Institutio* [1539], CO 1, p. 433; cf. aussi *Institutio* [1536], OS 1, p. 62s; *Institutio* [1559] II,7,12-17).

comme on l'a vu, le cas pour la première fois dans le discours du recteur du 1^{er} novembre 1533⁵⁴.

L'œuvre principale de Calvin: la Christianae Religionis Institutio de 1536

Wilhelm H. Neuser tente de relativiser l'influence de Luther sur la conception et la mise en œuvre de l'*Institutio Christianae Religionis* au profit de celle de Mélanchthon⁵⁵. Il peut prouver qu'à 26 ans Calvin a utilisé les *Loci communes* de Mélanchthon de 1521 et 1522⁵⁶. Mais cela ne change rien au fait que le plan de la première édition de l'*Institutio* de 1536 est basé sur le Petit Catéchisme de Luther et non sur celui des *Loci communes*. D'abord la loi de Dieu se déploie sous la forme du Décalogue, puis la confession de foi, la prière et les sacrements suivent. Cet ordre exprime l'idée fondamentale selon laquelle l'*usus elencticus legis* est l'usage le plus important, l'*usus theologicus legis*, et que la loi de Dieu a pour fonction première de montrer à l'homme sa dépendance envers l'Évangile. Dans la deuxième édition de l'*Institutio* de 1539 Calvin modifiera ce déroulement.

Comme on l'a rappelé, Wilhelm Diehl avait déjà signalé, en 1898, de nombreuses reprises littérales de l'interprétation du Décalogue de Luther par Calvin⁵⁷. Elles sont indéniables, en particulier dans l'interprétation des commandements de la deuxième table, même si là-dessus Calvin a eu aussi recours à Mélanchthon. Dans la plupart des commandements, la place que Calvin assigne à la formule «Nous craignons et aimons Dieu...», répétée par Luther dans chaque commandement, s'explique mieux par l'influence de Luther. Ceci est également vrai du fait que Mélanchthon lui-même a influencé la formule de Luther: même lorsque la formule est modifiée, comme dans l'interprétation du premier commandement, l'argumentation de Calvin est plus proche du texte de Luther que de celui de Mélanchthon.

54. Thomas Kaufmann a attiré l'attention sur les parallèles entre la préface de la Bible d'Olivétan, que l'on peut attribuer à Calvin, et l'écrit de Luther *Daß Jesus Christus ein geborener Jude gewesen sei* (WA 11, p. [307]314-336) (cf. Th. KAUFMANN, *Eine Geschichte der Reformation*, München: Beck, 2016, p. 230 avec note 40). Après une première traduction latine, imprimée à Wittenberg en 1524, une autre, préparée par Johannes Lonicer, paraît à Strasbourg en 1525 (cf. WA 11, p. 310). Calvin a dû voir celle-ci.

55. Voir NEUSER, *Calvin* (note 11), p. 202-245, en particulier p. 212-215 («B. Gesetz und Evangelium – die verfehltete Ableitung von Luthers Katechismus»).

56. *Ibid.*, p. 175, 202, 202, 221s et 225-227.

57. Voir DIEHL, «Calvins Auslegung» (note 8); voir aussi GANOCZY, *Le jeune Calvin* (note 5), 140s.

Luther dit : « *Debemus Deum supra omnia timere, diligere et illi confidere*⁵⁸. » Calvin commence son interprétation en soulignant que ce commandement interdit la confiance (« fiducia ») en tout autre chose que Dieu. Vient ensuite la formulation : « *Quin potius ipsum sic a nobis super omnia timeri et amari oportet* [...] ⁵⁹ ». Il manque à Mélanchthon l'expression « *super/supra omnia* ». Il est dit ici que « nous n'aimons rien et ne craignons rien d'autre que Dieu [...] ⁶⁰ ».

Le texte latin de l'interprétation du Décalogue par Luther dans le cadre du Petit Catéchisme était à la disposition de Calvin⁶¹ et il aurait été tout à fait étrange qu'il ne l'ait pas consulté dans la rédaction de son propre condensé de la doctrine protestante. C'est d'autant plus vrai que l'ouvrage de Calvin a été perçu dès le début comme un catéchisme⁶². Calvin lui-même, dans une lettre du 1^{er} octobre 1538, qualifiait aussi l'*Institutio* de catéchisme⁶³. D'autres reprises littérales des écrits de Luther peuvent être repérées dans l'interprétation du premier article du Credo, où l'accent est mis sur la bonté paternelle et la douceur que Dieu procure à ses enfants⁶⁴. De même, la position antérieure de l'*Institutio de* 1536 contre l'anabaptisme parle en faveur d'une orientation première du côté des catéchismes de Luther. Comme le montre la dédicace à François I^{er}, l'une des priorités de Calvin est de bien distinguer les protestants français des groupes anabaptistes⁶⁵. Calvin a pu

58. Irene DINGEL (éd.), *Die Bekenntnisschriften der Evangelisch-Lutherischen Kirche. Vollständige Neuedition*, im Auftrag der Evangelischen Kirche in Deutschland, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 2014, p. 863 (souligné par moi, CS).

59. OS 1, p. 42 (souligné par moi, CS).

60. Cf. Philipp MÉLANCHTHON, *Loci communes 1521*, Lateinisch-Deutsch. Traduit et annoté par Horst Georg Pöhlmann, Gütersloh : Gütersloher Verlagshaus, 1993, § 3,50, p. 112s ; cf. Martin LUTHER, *Sermon von den guten Werken*, 1520, WA 6, p. 209, 24-29. Diehl a établi un parallèle presque littéral entre l'interprétation du commandement du sabbat par Calvin et celle du *Sermon von den guten Werken* de Luther (cf. DIEHL, *Calvins Auslegung* [note 8], p. 158s.). Après deux éditions de la traduction latine du *Sermon von den guten Werken* publiée en 1521 à Wittenberg, une troisième fut imprimée en 1525 à Bâle par Thomas Wolff (cf. WA 6, p. 199s). Calvin devait le savoir.

61. Voir *supra* p. 74.

62. C'est ainsi que l'imprimeur bâlois Johannes Oporinus a qualifié l'œuvre de « catéchisme » dans une lettre du 25 mars 1537 (COR 6/I, p. 188,20). Voir, note 5, une preuve supplémentaire de la désignation de l'*Institutio* comme catéchisme.

63. Voir Calvin à Antoine Du Pinet, 1/10/1538, CO 10/II, p. 261 (« Catechismi nostri editio »).

64. Cf. LANG, « Die Quellen der *Institutio* von 1536 », p. 105 ; voir aussi la comparaison synoptique du texte : Ganoczy, *Le jeune Calvin* (note 5), p. 141. L'interprétation du Notre Père s'inspire principalement du Commentaire sur les Évangiles de Bucser de 1530, mais là encore, on trouve des échos de l'interprétation de Luther (cf. GANOCZY, *loc. cit.*, p. 142).

65. OS 1, p. 21-36.

trouver son inspiration à ce sujet – surtout pour les parties relatives aux sacrements – dans les Catéchismes de Luther de 1529. En revanche, dans les *Loci communes* de Mélanchthon de 1521 et 1522, la démarcation contre l'anabaptisme ne joue pas encore de rôle.

Deux autres contextes dans lesquels l'influence de Luther sur l'*Institutio* est importante doivent encore être mentionnés. Dans le sixième et dernier chapitre de l'*Institutio*, Calvin annonce dès le titre son intention de parler de la « liberté chrétienne⁶⁶ ». Cet affichage, ainsi que d'autres références⁶⁷, doit être interprété comme un indice de l'influence du traité de Luther publié sous ce titre en 1520 en versions allemande et latine⁶⁸.

Au plan du contenu, il existe une grande proximité entre les deux réformateurs sur un point doctrinal qui est au centre de l'enseignement de Luther. Celui-ci a décrit, dans le *Traité de la liberté chrétienne*, la foi comme une communion intime avec le Christ. Dans le champ lexical de la mystique, Luther décrit cette *unio cum Christo* et son effet sotériologique comme un « joyeux échange » (« fröhlicher Wechsel »)⁶⁹.

Dans l'*Institutio* de 1559, Calvin, en proximité avec Luther, place l'union avec le Christ et avec son œuvre au centre de la sotériologie et de la doctrine

66. Cf. OS 1, p. 223.

67. Voir par exemple la comparaison synoptique de Diehl d'une section de la *Traité de la liberté chrétienne* avec l'*Institutio* de Calvin de 1536, dans laquelle Luther, et Calvin à sa suite, expliquent l'*usus elencticus legis* comme usage principal de la loi (DIEHL, *Calvins Auslegung* [note 8], p. 157, avec référence à : M. LUTHER, *Von der Freiheit eines Christenmenschen*, 1520, WA 7, p. 52,28-53,5 et Calvin, *Institutio* [1536], OS 1, p. 40). Cf. aussi OS 1, p. 61. Autres parallèles : GANOCZY, *Le jeune Calvin* (note 5), p. 145-147 ; VAN'T SPIJKER, « Influence » (note 5), p. 90s.

68. M. LUTHER, *Von der Freiheit eines Christenmenschen* [1520], WA 7, p. (12)20-38 ; édition latine : *Epistola Lutheriana ad Leonem Decimum summum pontificem. Tractatus de libertate christiana* [1520], WA 7, p. (39)42-73. Dans les *Loci communes* de Mélanchthon de 1521, les questions correspondantes ne sont pas traitées sous la rubrique « de libertate christiana », mais dans la section « de scandalo » (voir MÉLANCHTHON, *Loci communes* [note 60], p. 370).

69. Voir surtout M. LUTHER, *De libertate christiana*, 1520, WA 7, p. 54,31-55,36. Volker Leppin a montré que Luther s'appuie sur l'héritage mystique avec son thème du « joyeux échange ». Déjà en 1516, à l'époque où il s'est intéressé à la mystique de Johannes Tauler, il a utilisé une image correspondante. Dans une lettre à un frère moine datée du 8 avril 1516, « sprach er davon, dass Christus in den Sündern Wohnung nehme, und beschrieb erstmals den ‚wunderbaren Wechsel‘ zwischen dem gekreuzigten Christus und dem Glaubenden: Christus werde für den Sünder zur Gerechtigkeit, dieser werde für Christus zur Sünde. » (Volker LEPPIN, *Die fremde Reformation. Luthers mystische Wurzeln*, München, 2016, p. 35). À propos de la théologie de Tauler, Luther juge qu'il n'a « weder in der lateinischen noch in unserer Sprache eine heilvollere und weitergehend mit dem Evangelium übereinstimmende Theologie gefunden » (M. Luther à Georg Spalatin, 14/12/1516, WA.Briefe 1, p. 79 [n° 30,61-63], cité dans LEPPIN, *op. cit.*, p. 38).

chrétienne⁷⁰. Déjà dans la première édition de l'*Institutio* de 1536, il suivait Luther: «C'est l'échange (*commutatio*) qu'il a fait avec nous dans sa bonté incommensurable: il a pris sur lui notre pauvreté et nous a transféré une richesse. Il a pris notre faiblesse sur lui et nous a fortifiés par sa force⁷¹.» La particularité de sa doctrine de la Cène, comme communion avec le Christ et les autres membres du corps du Christ, peut également être rapprochée de la perspective du jeune Luther⁷².

Dans la querelle eucharistique, Calvin s'appuie entre autres sur la doctrine du sacrement de Luther, telle qu'il l'a développée dans *De captivitate babilonica ecclesiae praeludium* de 1520. Ce texte latin est déjà connu au cours de la condamnation de Luther par la Sorbonne le 15 avril 1521, puisque, parmi les 104 condamnations de Luther, plusieurs en sont extraites⁷³. Comme on l'a vu, Calvin a également parlé rétrospectivement de la querelle de Luther avec Zwingli au sujet de la Cène du Seigneur. Sur lequel des écrits, en majorité germanophones, Calvin s'est-il fondé? ce point ne peut être établi avec certitude⁷⁴. Cependant, dans son enquête sur la doctrine de la Cène chez Calvin, Wilhelm Niesel a montré que, dans l'*Institutio* de 1536, «Calvin suivait Luther jusque dans la terminologie⁷⁵». Ce qui s'explique par la proximité (y compris littérale) de la compréhension par Calvin de la Cène comme un *testamentum*. Comme Luther, Calvin interprète la Cène du Seigneur à partir des paroles de l'institution transmises dans les Évangiles synoptiques et les épîtres pauliniennes. Les paroles d'institution de Jésus sont comprises comme

70. Voir Chr. STROHM, «Das Theologieverständnis bei Calvin und in der frühen Reformierten Orthodoxie», *Zeitschrift für Theologie und Kirche* 98 (2001), p. 310-343, ici : p. 322-326.

71. «Haec est commutatio, qua immensa sua bonitate nobiscum usus est: quod nostram in se paupertatem recipiens, suam ad nos opulentiam transtulerit; quod suscepta nostra imbecillitate, sua virtute nos confirmaverit [...]» (*OS* 1, p. 137,21-25). Voir CALVIN, *Institutio* [1559] IV,17,2,29s., *OS* 5, p. 343 («mirifica commutatio»).

72. Cf. *OS* 1, p. 11-21. En dehors du traité *Von der Freiheit eines Christenmenschen*, Luther a développé cette pensée dans le *Sermon von dem hochwürdigen Sakrament des heiligen wahren Leichnams Christi* de 1519 (voir note 77). Le traité parut en 1524 à Strasbourg dans une traduction latine et a dû être connu de Calvin (voir *infra* p. ### avec note 79).

73. Pour le contexte de la condamnation de la Sorbonne, voir Frans T. Bos, *Luther in het oordeel van de Sorbonne. Een onderzoek naar ontstaan, inhoud en werking van de Determinatio (1521) en naar haar verhouding tot de vroegere veroordelingen van Luther*, Amsterdam, Diss. theol. Vrije Universiteit te Amsterdam, 1974; cf. SCHÖNAU, *Lefèvre d'Étaples* (note 1), p. 155.

74. Wilhelm Niesel a fait référence au *Sermon von dem Sakrament des Leibs und Bluts Christi, wider die Schwarmgeister* (*WA* 19, p. 482-523), publié en 1527 en traduction latine. La lettre de Luther à l'imprimeur Herwagen (*WA* 19, p. 471-473), parue la même année, pouvait également être prise en considération (cf. NIESEL, *Abendmahl* [note 9], p. 22s).

75. *Ibid.*, p. 23; voir aussi GANOCZY, *Le jeune Calvin* (note 5), p. 143 s.; VAN 'T SPIJKER, «Influence» (note 5), p. 91s.; SELDERHUIS, «Calvin et Luther» (note 15), p. 430s.

un testament. L'importance centrale de la promesse et de la foi (*promissio* et *fides*) dans la théologie de la Cène offre des parallèles étroits⁷⁶.

De plus, dans l'*Institutio* de 1536, la Cène du Seigneur est présentée comme un repas qui établit la communion avec le Christ ainsi qu'avec les chrétiens entre eux. Le terme utilisé pour décrire l'intimité et l'amour mutuel rappelle le premier Sermon sur l'eucharistie de Luther de 1519, dans lequel il décrit la Cène comme un repas de communion avec l'aide des lettres de Paul⁷⁷. Comme Luther, Calvin utilise l'image du pain, composé de plusieurs grains, pour l'unité et la communion du corps du Christ⁷⁸. Thomas Wolff à Bâle a publié 1524 une traduction latine de ce sermon, que Calvin a dû lire⁷⁹.

L'élaboration de la réception de Luther par le jeune Calvin ne doit pas occulter un fait essentiel : malgré toute l'influence de Luther, Calvin a élaboré dès le début une théologie originale de la Réforme. C'est particulièrement évident dans des contextes où l'influence de Luther est palpable. Ainsi, Calvin a immédiatement compris l'interdiction des images d'une manière indépendante et différente de celle de Luther. Dans la doctrine de la Cène, il y a aussi, dès le début, une réserve par rapport à la forte insistance de Luther sur la présence substantielle et complète du Christ dans la Cène. D'autres influences comme celles de Mélanchthon et surtout de Bucer ou d'Augustin doivent être bien prises en compte. L'influence de Luther sur Calvin, cependant, ne doit pas être sous-estimée. Cela est corroboré par le fait que

76. Cf. NIESEL, *Abendmahl* [note 9], p. 23, en référence aux *OS* I, p. 136,42-137,4 ; p. 137,7-11 et *WA* 6, p. 513-515 ; *OS* I, p. 137,42-138,1 et *WA* 6, p. 517,34s. ; voir aussi *OS* I, p. 154,36-155,15 et *WA* 6, p. 514,1-10. Luther avait déjà développé l'idée que la messe n'était pas un sacrifice ou une bonne œuvre, mais le testament du Christ, au printemps 1520 dans le *Sermon von den guten Werken* (*WA* 6, p. [176]202-276, ici : p. 230,17-232,12). L'interprétation de la Cène comme testament est expliquée en détail dans le *Sermon von dem Neuen Testament, das ist von der heiligen Messe* de 1520 (*WA* 6, p. [349]353-378). Niesel a fait remarquer que Calvin, dans la version révisée de l'*Institution* de 1539 – entièrement dans le sens de Luther – se distingue expressément de l'interprétation de la Cène du Seigneur comme nourriture spirituelle selon Jean 6 (cf. *Id.*, *Abendmahl* [note 9], p. 36s.), précisément l'interprétation de la Sainte Cène de Zwingli depuis 1525. Cependant, l'hypothèse de Niesel selon laquelle la compréhension de la Cène comme un repas de louange et d'action de grâces serait une conséquence de l'influence de Luther sur Calvin n'est pas convaincante (*op. cit.*, 23, en référence à *OS* I, p. 145,11s. et *WA* 6, p. 515).

77. M. LUTHER, *Ein Sermon von dem hochwürdigen Sakrament des heiligen wahren Leichnams Christi und von den Brüderschaften*, 1519, *WA* 2, p. (738)742-758.

78. Cf. *OS* I, p. 145,33f. et *WA* 2, p. 748,9-11 ; cf. aussi *OS* I, p. 137,11-28 et *WA* 2, p. 743-745. 748 s. ; *OS* I, p. 145-147 et *WA* 2, p. 748, 6-26.

79. M. LUTHER, *De sacramento eucharistiae contio dignissima. Item: De fraternitatibus aut sodalitiis, quatenus et quomodo iis utendum*, Bâle : Thomas Wolff, 1524.

cette proximité a été perçue d'un œil critique par les contemporains. Le 28 décembre 1554, Johannes Haller de Berne écrivait à Heinrich Bullinger : « Je suis très heureux que vous gardiez vos distances avec Calvin. Parce qu'il semble toujours prendre trop la défense de Luther et de Bucer⁸⁰. » Calvin lui-même a clairement abordé certains aspects qu'il jugeait problématiques dans l'œuvre de Luther, sans parler de son caractère⁸¹. En même temps, il le considère clairement comme celui qui a restauré la pureté de l'Évangile :

Comme par le passé, nous témoignons maintenant sans équivoque que nous le considérons comme un excellent apôtre du Christ. C'est par son travail et son ministère que la pureté de l'Évangile a été restaurée en notre temps⁸².

RÉSUMÉ

Il n'existe pas de consensus dans les recherches actuelles à propos de l'étendue de l'influence que Luther a exercée sur Calvin. Tandis que les interprétations antérieures étaient marquées par les identités nationales, les historiens d'aujourd'hui se concentrent sur la problématique de l'unité de « la » Réforme. L'influence de Mélanchthon a été, à juste titre, réévaluée au cours des dernières décennies. En même temps, il est évident qu'il y a eu une réception intensive de Luther dans les cercles des humanistes bibliques autour de Jacques Lefèvre d'Étapes et de Gérard Roussel. En témoigne, entre autres, la diffusion précoce des écrits de Luther en France. C'est dans ce contexte que la réception de Luther par Calvin doit être interprétée. Dans ses premiers textes, il y a des références incontestables au réformateur de Wittenberg, y compris l'adoption littérale de citations de Luther, en particulier en ce qui concerne la doctrine des sacrements et l'interprétation des commandements.

SUMMARY

There is no consensus in current scholarship on the extent of Luther's influence on Calvin. While earlier interpretations bear traces of national identities, today's scholars focus on the question of the unity of "the" Reformation. The influence of Melanchthon has rightly been weighted more heavily in recent decades. At the same time, it is obvious that there was an intensive reception of Luther in the circles of biblical humanists around Jacques Lefèvre d'Étapes and Gérard Roussel. This is evidenced in, among other things, the early distribution of Luther's writings in France. It is in this context that Calvin's reception of Luther has to be interpreted. In his early texts, there are unquestionably references to the Wittenberg Reformer, including literal quotations from Luther, especially with regard to the doctrine of the sacraments and the interpretation of the Decalogue.

80. « Vestram libertatem erga Calvinum valde probo; videtur enim nimium semper Lutherum et Bucorum defendere [...] » (J. Haller à H. Bullinger, 28/12/1554, CO 15, p. 362).

81. Cf. J. CALVIN, *Ultima admonitio ad Westphalum*, 1557, CO 9,238.

82. « quando nunc quoque, sicut hactenus, non dissimulanter testamur, eum nos habere pro insigni Christi apostolo, cuius maxime opera et ministerio restituta hoc tempore fuerit evangelii puritas » (J. CALVIN, *Traité du libre arbitre contre Pighius*, 1543, CO 6,250). D'autres références dans WENDEL, *Calvin* (note 9), p. 97-98 avec notes 70 et 71.

ZUSAMMENFASSUNG

In der aktuellen Forschung gibt es keinen Konsens über das Ausmaß von Luthers Einfluss auf Calvin. Während frühere Interpreten meist von nationalen Interessen geprägt waren, konzentrieren sich gegenwärtige Forscher und Forscherinnen auf die Frage nach der Einheit „der“ Reformation. Der Einfluss Melanchthons ist in den letzten Jahrzehnten zu Recht stärker gewichtet worden. Gleichzeitig ist es offensichtlich, dass es in den Kreisen der Bibelhumanisten um Jacques Lefèvre d'Étaples und Gérard Roussel eine intensive Rezeption Luthers gab. Davon zeugt u.a. die frühe Verbreitung von Luthers Schriften in Frankreich. Calvins Lutherrezeption muss in diesem Kontext interpretiert werden. In seinen frühen Texten gibt es unbestreitbare Hinweise auf den Wittenberger Reformator, einschließlich der wörtlichen Übernahme von Luther-Zitaten, insbesondere im Hinblick auf die Sakramentenlehre und die Auslegung der Zehn Gebote.

Luthériens et autres hérétiques à Lyon, dans la « danse des morts » des frères Frelon (1542)

Marianne CARBONNIER-BURKARD

Les Simulachres et historiées faces de la mort, livre imprimé à Lyon en 1542 par Jean et François Frelon, sont un repère connu dans la lignée des « danses des morts » (*Totentanz*) de la fin du Moyen Âge à l'époque moderne¹. Il s'agit d'une nouvelle édition d'une série d'images (« simulacres ») de la mort dessinées par Holbein le jeune, légendées par des citations bibliques en latin et des épigrammes en français. Sous ce même titre, ou presque, les images de Holbein avaient déjà été publiées à Lyon en 1538 par les frères Trechsel, avec des commentaires d'un lettré lyonnais homme d'Église, Jean de Vauzelles. En reprenant le titre et la série d'images en 1542, les frères Frelon ont modifié l'ouvrage. Ils ont laissé de côté Vauzelles, et associé aux images de Holbein un écrit anonyme de provenance luthérienne, d'un certain Rhegius, *La Médecine de l'âme*. L'initiative peut étonner : à l'époque, en France, toute publication de Luther et de « luthériens et autres hérétiques » était interdite.

Sur cet ouvrage composite, republié par les Frelon à plusieurs reprises jusqu'en 1562, en français et en latin, l'historienne pionnière de l'histoire culturelle de la France moderne, Natalie Zemon Davis, a attiré l'attention dès 1956, en en faisant un révélateur des débuts de la Réforme dans la société lyonnaise². Son article met en évidence les changements entre la première édition des *Simulachres* en 1538, un « art de mourir » érasmien, et celles des Frelon en 1542, un « art de mourir » luthérien, en partie dissimulé par des interpolations « catholiques » et la présence de deux sermons patristiques. Par la suite, d'autres historiens ont affiné l'enquête bibliographique, repéré

1. Pour une mise en perspective récente, voir Rolf Paul DREIER, *Der Totentanz – ein Motiv der kirchlichen Kunst als Projektionsfläche für profane Botschaften (1425-1650)*, Dissertation Erasmus Universiteit Rotterdam, 2010 (en ligne).

2. Nathalie ZEMON DAVIS, « Holbein's Pictures of Death and the Reformation at Lyons », *Studies in the Renaissance* 3 (1956), p. 97-130.

au passage un autre luthérien, et parfois discuté les conclusions de Zemon Davis³.

L'exposition «Maudits livres luthériens» à la Bibliothèque Mazarine, en novembre 2018, a été l'occasion de ressortir les *Simulachres* des Frellon, de 1542, de les prendre en mains. L'examen des textes, en particulier *La Médecine de l'ame*, laisse entrevoir d'autres auteurs «hérétiques» que les seuls luthériens. Pour comprendre la fabrication de l'édition des Frellon, on rappellera d'abord la composition des *Simulachres* de 1538, et la recomposition de 1542 avec la *Médecine de l'ame*; de là, on analysera la source de la *Médecine de l'ame*, puis ses retouches et adjonctions. Quant à l'exemplaire présenté dans l'exposition, conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, il intéresse l'histoire de la réception du livre, à travers les commentaires manuscrits d'un lecteur inconnu : encore un hérétique ?

1. Les *Simulachres* de 1538

La première édition de la série des images de la mort, à Lyon, imprimée par les frères Melchior et Gaspard Trechsel, est intitulée *Les Simulachres* [i.e. images] *et historiées faces de la Mort, autant elegamment pourtraictes, que artificiellement imaginées*. L'ouvrage, petit in-4° de 52 feuillets, présente une série de 41 bois gravés par Hans Lützelburger (v. 1495-1526), à Bâle, sur des dessins de Hans Holbein le jeune (1497-1543), vers 1524-1525. C'est une danse macabre placée sur la trame de l'histoire sainte qui l'encadre : les cinq images initiales figurent la création d'Adam et Eve, la chute, l'expulsion du Paradis, la malédiction, la mort universelle ; les deux dernières, le Jugement dernier, et les armoiries de la mort, symboles du «*Memento mori*». Les 34 bois au centre de la série représentent la rencontre de la mort, sous forme d'un squelette, avec un personnage typé, depuis le pape jusqu'à l'enfant. Cette danse macabre était d'un genre nouveau : non plus la farandole traditionnelle depuis le xv^e siècle alternant morts et vifs, mais une série de vignettes représentant la mort individualisée, entrant subrepticement dans la vie quotidienne d'hommes et femmes de tout âge et de toute condition, mis en scène dans leur cadre, dans des histoires.

3. Voir en particulier Gunther FRANZ, *Huberinus, Rhegius, Holbein. Bibliographische und druckgeschichtliche Untersuchung der verbreitetsten Trost- und Erbauungsschriften des 16. Jahrhunderts*, Nieuwkoop : De Graaf, 1973 ; et plus récemment, sous un autre angle, Elsa KAMMERER, *Jean de Vauzelles et le creuset lyonnais. Un humaniste catholique au service de Marguerite de Navarre entre France, Italie et Allemagne (1520-1550)*, Genève : Droz, 2013.

La biographie des Trechsel éclaire un peu les circonstances de cette édition lyonnaise d'images venues de Bâle. Dans les années 1520, Melchior Trechsel avait été facteur à Bâle pour le compte de son beau-père Jean Clein, imprimeur à Lyon ; il travaillait chez Conrad Resch, grand libraire bâlois, lié à Érasme, passeur de textes évangéliques d'Allemagne et Suisse vers Paris, où il avait un comptoir, de même qu'à Lyon. Les Trechsel ont acquis entre 1526 et 1530 la série de la « danse des morts » de Holbein, avec les bois de Lützelburger, ainsi qu'une autre série de Holbein d'images de l'Ancien Testament⁴. S'ils ont attendu une dizaine d'années avant d'imprimer ces gravures, plusieurs raisons peuvent l'expliquer⁵. D'abord, les Trechsel n'impriment à leur compte – des éditions humanistes – qu'à partir de 1532, et dès 1534-1535 ils subissent de graves difficultés financières, difficultés qui les amènent à fermer leur atelier lyonnais en 1539. Autre obstacle matériel : la recherche d'un graveur de talent, à même d'achever la série des bois, après la mort de Lützelburger en juin 1526⁶. Mais d'autres motifs de fond ont dû freiner la publication.

À Lyon, les Trechsel fréquentent le milieu humaniste évangélique, mais eux-mêmes sont attentistes⁷. Imprimer des images d'un artiste à la renommée internationale tel que Holbein le jeune pouvait assurer un succès commercial, mais en France la publication imposait des précautions : les censeurs devaient se méfier d'un Allemand proche d'Érasme et des humanistes, sympathisant de la cause des réformateurs, devenu de surcroît le peintre officiel du roi d'Angleterre, Henri VIII, le schismatique en chef. Certaines des images de la « danse des morts » de Holbein pouvaient confirmer le soupçon d'hérésie : dans le contexte des années 1520 et 1530, elles ne relevaient pas seulement du renversement carnavalesque de la société, à la base du modèle des danses macabres, avec la critique usuelle des clercs et des moines, mais d'un antiromanisme « luthérien⁸ ». Or en 1534, même loin de Paris, à Lyon,

4. William KEMP, Elsa KAMMERER, « Les *Icones* de Holbein et Corrozet (1538-1547). Gravures, langues et typographie chez les Trechsel et les Frelon », in : Brenda DUNN-LARDEAU (dir.), *Ouvrages phares de la Réforme et de la Contre-Réforme dans les collections montréalaises*, Presses de l'Université de Québec, 2014, p. 88-92.

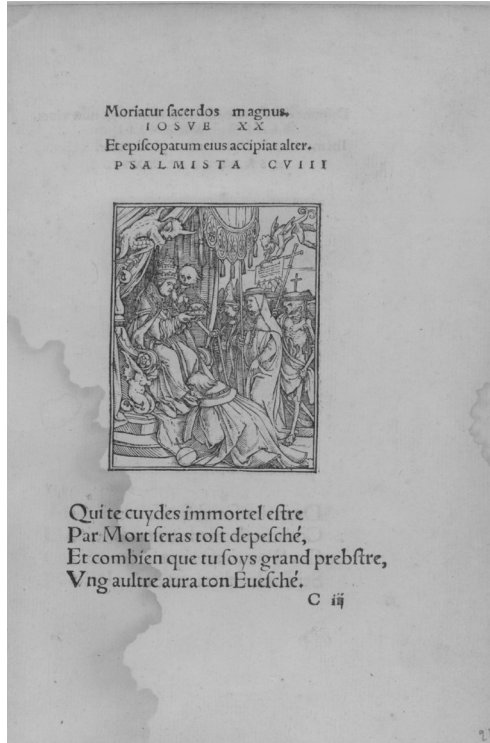
5. Voir Natalie ZEMON DAVIS, *op. cit.*, p. 107 ; W. KEMP, E. KAMMERER, *op. cit.*, p. 91-92.

6. Lützelburger n'avait pu graver que 41 gravures, alors que la série des dessins de Holbein devait comporter 51 à 58 images (Rolf Paul DREIER, *op. cit.*, p. 98-99).

7. Sur ce milieu évangélique associé au monde du livre à Lyon, à cette époque, voir Jean-François GILMONT, « Le « protestantisme » des libraires et typographes lyonnais (1520-1560) », *Revue d'histoire ecclésiastique* 101/3-4, (2006), p. 988-1013.

8. Notamment l'image du baiser de la pantoufle du pape (pl. 6, f. D2), directement inspirée du *Passional Christi und Antichristi*, publié en 1521 à Wittenberg, Erfurt, Strasbourg. Voir Jean WIRTH, *La jeune fille et la mort...*, Genève : Droz, 1979, p. 126. Voir aussi R. P. DREIER, *op. cit.*, p. 110-111.

il ne fait pas bon passer pour luthérien. Les imprimeurs Trechsel ont-ils eu peur?⁹ Toujours est-il qu'en publiant les deux séries de Holbein, en 1538, ils préférèrent taire le nom de l'artiste, en dépit de l'attraction publicitaire de ce nom.



Les Simulachres et historiées faces de la mort...

Lyon: Melchior et Gaspar Trechsel frères, 1538, fol. D2. BnF Gallica.

Moriatur sacerdos magnus [Que le grand-prêtre meure] Josue 20, 6

Et episcopatum ejus accipiat alter [et un autre recevra son évêché], Psal. 108 (109), 8

Le délai a pu être aussi pour les Trechsel l'occasion d'une réflexion éditoriale: le succès des *Emblèmes* d'Alciat (1^{re} édition à Augsbourg, en 1531) a orienté le choix des imprimeurs lyonnais pour la forme de l'emblème, organisé en trois parties: mot ou phrase-titre en latin (*inscriptio*), gravure, bref texte en vernaculaire (*suscriptio*). Visant le même succès que les imprimeurs

9. Sur les cas de répression à Lyon en 1534, voir N. ZEMON DAVIS (*op. cit.*, p. 107-108; cf. J.-F. GILMONT, *op. cit.*, p. 990), qui relativise la crainte qu'ils auraient pu susciter chez les imprimeurs.

allemands, les Trechsel publient en même temps (1538-1539), et sur le même modèle, les *Simulachres de la mort* avec 41 bois et les *Historiarum Veteris Testamenti Icones* avec 92 bois, tous d'après Holbein, mais sans la signature trop compromettante¹⁰. Seulement, pour les textes à placer sous toutes les gravures, déjà associées à des citations bibliques en latin¹¹, il leur a fallu trouver un auteur, un poète français.

C'est finalement Gilles Corrozet (1510-1568) qui a composé l'ensemble des quatrains sur les deux séries de Holbein, pour les *Simulachres* (1538) et pour une deuxième édition, bilingue, des *Icones* (1539). Corrozet était un libraire parisien, en même temps qu'auteur de fables, emblèmes et sentences¹². Comme libraire, dans la mouvance du grand libraire parisien Denis Janot, il était en contact avec les Trechsel par les foires de Lyon, et de même avec les auteurs Janot, parmi lesquels Marot et Rabelais¹³, et avec le cercle littéraire lyonnais autour de Maurice Scève (1501-1564), en relation avec Marot, Bonaventure des Periers, Étienne Dolet¹⁴. Ses épigrammes commentent les images en les reliant plus ou moins aux citations ou plutôt paraphrases bibliques en latin placées en inscription, en restant dans un registre moral, sans accentuer la charge polémique des images¹⁵.

Un autre proche de Maurice Scève couvre de son autorité les *Simulachres de la mort*: Jean de Vauzelles (c.1495-1563), ecclésiastique lyonnais de haut

10. Voir W. KEMP, E. KAMMERER, *op. cit.*, p. 89-90.

11. L'auteur des citations bibliques placées en « inscription » des images reste inconnu. En 1530, les images de la mort de Holbein mises en série n'étaient pas liées aux citations bibliques, mais dix des images de Holbein de l'édition Trechsel sont parues avec les mêmes citations dans un alphabet de danse macabre de Holbein en 1524 (R. P. DREIER, *op. cit.*, p. 139). – On notera l'irrévérence de la citation de Matthieu 11, *Venite ad me qui onerati estis*, plaçant l'appel consolatoire de Jésus dans la bouche de la mort.

12. Voir Magali VÈNE, « Pour ce qu'un bien caché [...] ne peut proffiter à personne », « j'ay prins d'alutruy la pierre et le ciment ». Gilles Corrozet, auteur et libraire, passeur de textes », in : Christine BÉNÉVENT, Anne CHARON, Isabelle DIU, et al. (dir.), *Passeurs de textes. Imprimeurs et libraires à l'âge de l'humanisme*, Paris : Publications de l'École nationale des Chartes, 2012, p. 199-213. – À noter dans un recueil d'emblèmes de Corrozet, *l'Hécatomgraphie* (Paris : Denis Janot, 1540), plusieurs emblèmes évoquant la mort, en particulier « L'heure de la mort incertaine ». Par ailleurs, Corrozet n'était peut-être pas catholiquement sûr : il va imprimer Marot (1539, 1540), *Fons vitae* (1540), et une nouvelle édition (avec Charles L'Angelier) du *Livre de vraye et parfaite oraison* (1540).

13. Denis Janot avait édité Marguerite de Navarre en 1532-1533, Marot en 1534, 1537, 1538, Rabelais en 1537, 1538. Il couvrira d'ailleurs une contrefaçon des *Simulachres et faces hystoriées de la mort*, [1538?], imprimée en format de poche.

14. Voir J.-F. GILMONT, *op. cit.*, p. 992-993.

15. Pour des analyses précises de plusieurs exemples d'épigrammes de Corrozet, voir N. ZEMON DAVIS, *op. cit.*, p. 109-111.

rang, humaniste au service de Marguerite de Navarre¹⁶. En 1526, il avait publié, à la demande de celle-ci, une *Hystoire evangelique* en français, et avait dû se défendre d'être un suiveur des « bibliens » de Meaux. Resté réformateur de l'Église à la manière de Lefèvre d'Étaples, il a gardé des accointances évangéliques (ainsi avec Nicolas Bourbon, ami de Holbein), tout en se montrant hostile aux iconoclastes schismatiques¹⁷. Il adresse l'ouvrage à Jehanne de Touszele, mère abbesse du cloître Saint-Pierre à Lyon, réformatrice dans le sillage de Marguerite¹⁸. Devant elle, mourante, mais habituée à la mort « de tous temps par mortification », il peut justifier les images de la mort, les « espouvantables simulachres de mort » : approcher une figuration de la mort et ainsi « en noz pensées imprimer la mémoire de mort au vif ». D'ailleurs, ajoute-t-il, les images de Holbein sont « tant gracieusement deliniées que lon y peut prendre une delectable tristesse et une triste delectation » (f.A3v).

Vauzelles encadre la série des images de Holbein – les « emblèmes » – par une suite de discours : avant les images, un discours théologique sur la mort, puisé chez le « bon S. Pol » (f. B1) ; après le « Memento mori » final de Holbein, plusieurs discours nourris de l'Écriture, des Pères et des philosophes païens, sur la « bonne mort », et sur sa « préparation ». La préparation à la mort se fait « de bonne heure », par une vie vertueuse, et au dernier jour, avec une « ferme foi » dans la miséricorde de Dieu, la confession des péchés au prêtre et les derniers sacrements (f. M3v-N4)¹⁹. Vauzelles est sur la ligne de Lefèvre et d'Érasme, paulinienne « non schismatique ». C'est en humaniste lettré qu'il s'exprime, en moraliste et en théologien érasmien, adoucissant les images de Holbein, grinçantes à l'égard de l'Église et au fond sécularisées.

2. La recomposition des Frellon en 1542

Quatre ans après l'édition des Trechsel, en 1542, le livre ressort « chez Jan et François Frellon, frères ». Les Frellon étaient libraires à Lyon depuis au moins 1536, « à l'escu de Coloigne ». Ils avaient participé à l'édition des

16. Vauzelles signe de sa devise l'épître dédiée à Jeanne De Touszele, une abbesse réformatrice sur les traces de Marguerite. Sur Jean de Vauzelles, voir E. KAMMERER, *Jean de Vauzelles...*, *op. cit.*, spt p. 27-73.

17. En 1538, il préparait des traductions françaises des paraphrases bibliques de l'Arétin, publiées l'année suivante chez les Trechsel (E. KAMMERER, *Jean de Vauzelles, op. cit.*, p. 155-164).

18. Voir N. ZEMON DAVIS, *op. cit.*, p. 116-117.

19. f. M3v-N4. Voir l'analyse de E. KAMMERER, *op. cit.*, p. 191-198.

Simulachres des Trechsel, en 1538, quoique discrètement (seule la mention «soubz l'escu de Coloigne» les identifie sur la page de titre). Jean Frellon avait été, comme Melchior Trechsel, facteur de Conrad Resch à Paris. En 1536, il était toujours du réseau de l'Écu de Bâle (Conrad Resch-Chrétien Wechel) et de Jean Sturm²⁰. En 1538, il avait encore un pied à Bâle (l'autre à Lyon) et il semble qu'il ait été inquiété, avec Resch, pour des publications réputées «luthériennes²¹», sans doute les *Precationes biblicae* d'Otto Brunfels²². C'est à peu près à cette époque, vers 1539, que les Frellon ont acquis des Trechsel, alors en pleine déconfiture, les deux séries de dessins et bois de Holbein-Lützelburger²³. Ils ne se précipitent pas pour les publier. En 1540, l'édition des *Simulachres* des Trechsel est mise à l'index de l'inquisiteur général Vidal de Bécanis, édicté à Toulouse: celui-ci a dû identifier Holbein, et flairer l'hérésie dans le langage érasmien²⁴. Surtout, en janvier 1540, des «luthériens» sont brûlés à Lyon. Les imprimeurs lyonnais avaient donc quelque raison d'être prudents²⁵.

En 1542, les Frellon se lancent: ils ressortent les images de Holbein dans les *Simulachres*, mais en un nouvel arrangement, et parallèlement dans un recueil en latin qui apparemment en est la traduction.

En fait, cet ouvrage en latin sort le premier²⁶:

-
20. Voir Daniel RÉGNIER-ROUX, «Les éditions lyonnaises entre 1554 et 1559 du *Tresor des remèdes secrets* de Conrad Gesner», in *Revue de l'ENSSIB*, 2014, 2: Certificat en date du 21 janvier 1536, donné à Paris par Jean Sturm, lecteur en grec et en latin, et Thierry Lambert, tailleur d'histoires, pour la procuration écrite en allemand, donnée à Jean Freslon, libraire à Lyon, qui agit pour Conrad Resch, libraire à Bâle, et Chretien Wechel, libraire sous l'enseigne de l'Écu de Bâle, rue Saint-Jacques à Paris.
21. Le conseil de Bâle au lieutenant Morin à Paris [lieutenant criminel du prévôt de Paris], 3 mai 1538 (A. L. HERMINJARD, *Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française*, t. 5, Genève: Georg, 1878, n° 709, p. 7-8).
22. [OTTO BRUNFELS] *Precationes biblicae...*, Lyon: Jean Barbou, chez Jean et François Frellon, 1538 (chez Jean Barbou) (réédité en 1542, 1545, 1548). L'édition, suivant celles de Chrétien Wechel-Simon Du Bois (Paris, 1529 et 1530), tait le nom de Brunfels et ajoute à l'édition originale (Strasbourg, 1528) des pages de Luther et d'autres d'Érasme.
23. W. KEMP, E. KAMMERER, *op. cit.*, p. 92.
24. R. P. DREIER, *op. cit.*, p. 154. – L'identité de Holbein comme auteur des séries d'images publiées par les Trechsel avait été dévoilée en 1539 par son ami Nicolas Bourbon dans une pièce liminaire de l'édition des *Icones* des Trechsel (W. KEMP, E. KAMMERER, *op. cit.*, p. 120).
25. N. ZEMON DAVIS, *op. cit.*, p. 118-120.
26. Voir Jean Frellon, dans son adresse au lecteur pour la version italienne des *Simulachres* (*Simolachri...*, Lyon, Jean Frellon, 1549), du 7 avril 1549 (f. A2r).

Imagines de morte et epigrammata è Gallico idiomate à Georgio Aemylio in latinum translata. His accesserunt: Medicina animae, tam iis qui firma, quam qui adversa corporis valetudine praediti sunt, maxime necessaria. Ratio consolandi ob morbi gravitatem periculosè decumbentes. D. Caecilii Cypriani [...] Sermo de mortalitate. D. Chrysostomi [...] de patientia et consummatione huius seculi, de secundo adventu Domini, deque aeternis justorum gaudiis et malorum poenis, de silentio, et aliis homini christiano valde necessariis, sermo. Lugduni, sub scuto Coloniensi, apud Ioannem et Franciscum Frelonios, fratres, 1542. In-8°, 88 ff.

Le titre met sur le même plan les images de la mort (anonymes) et des épigrammes traduits de français en latin par un certain Aemylius, et annonce, comme annexes, une série d'écrits plus ou moins en rapport avec la mort, en particulier de saint Cyprien et de saint Jean Chrysostome.

Les Frelon ont donc fait traduire les quatrains (de Corrozet) des *Simulachres* des Trechsel. Ils se sont adressés à Georg Aemilius (1517-1569), jeune humaniste allemand, disciple de Mélanchthon à Wittenberg, auteur d'épigrammes latines pour deux livres d'images bibliques, de Hans Sebald Beham, qui venaient d'être publiés à Francfort²⁷. Dans son épigramme liminaire «ad lectorem christianum», Aemilius met en avant sa nationalité allemande, sans trop de risque: ce protégé de Mélanchthon²⁸ est couvert (en deux vers à la suite) par l'amitié de Johannes Fraxineus, alias Jean des Montiers, seigneur du Fraisse, qui après un séjour d'études à Wittenberg chez Mélanchthon, est devenu diplomate au service du roi de France, tout en menant une carrière ecclésiastique²⁹. C'est sans doute Jean des Montiers, fréquentant Maurice Scève à Lyon, qui a assuré le contact entre les Frelon,

27. *Biblicae historiae...*, Francfort: Christian Egenolff, 1537; et *Imaginum in Apocalypsi Johannis descriptio*, Francfort: Christian Egenolff, 1540. – Sur Georg Aemilius (Oemler), voir Niklas HOLZBERG, «Ein vergessener Schüler Philipp Melanchthons: Georg Aemilius (1517-1569)», *Archiv für Reformationsgeschichte* (1982), p. 94-122.

28. Sur la place de Mélanchthon dans les relations diplomatiques entre les princes protestants allemands, Marguerite de Navarre et la cour de France dans les années 1535-1540, voir Jonathan REID, *King's Sister-Queen of Dissent*, t. 2, Leyde: Brill, 2009, p. 497-515; et Ian HAZLETT, «A Pilot-Study of Martin Bucer's Relations with France, 1524-1548», in Ch. KRIEGER et Marc LIENHARD, (dir.), *Martin Bucer and 16th Century Europe*, Leyde/New York/Cologne: Brill, 1993, t. 2, p. 513-521.

29. Sur Jean des Montiers (1514-1569), voir E. KAMMERER, «Et facundus est, et literis instructus. Jean des Montiers, érudit, courtisan, ambassadeur et évêque (1514-1569)», *Seizième siècle* 11 (2015), n° spécial *Les évêques, les lettres et les arts*, p. 151-173.

à la recherche d'un poète néo-latin, et Aemilius dont ils connaissaient les épigrammes sous les images de Beham.

Dans cette édition, tous les textes de Vauzelles ont disparu (celui-ci a sans doute refusé de participer à la réédition des *Simulachres*, mis à l'index en 1540, d'autant plus en étant associé à Aemilius, luthérien). À la place, quatre écrits, qui suivent les images légendées et introduites par Aemilius, sont indépendants des images, et occupent les trois-quarts de l'ouvrage.

Le texte principal, *Medicina animae*, anonyme, vient de l'ouvrage d'un humaniste et pasteur luthérien, Urbanus Rhegius, *Seelenartzney für die gesunden und krancken* (1529)³⁰. L'ouvrage faisait partie des nouveaux *Sterbebücher*, pour la visite des malades, dans la veine du sermon de Luther sur la mort (1519), alternant prières et prédication de l'Écriture, faisant résonner sur un mode affectif la certitude du salut par la foi, la confiance en la victoire du Christ sur la mort, le péché et l'enfer³¹. Ces *Sterbebücher* en langue vulgaire, pour les laïcs, avaient supplanté dans l'Allemagne luthérienne l'*ars moriendi* traditionnel. Celui de Rhegius était un succès de librairie. C'était un manuel pour tous, bien-portants, malades ou visiteurs de malades et d'agonisants. S'adressant directement au « frère » malade, il offrait un répertoire complet de citations bibliques – toutes de consolation – répondant aux trois terreurs du fidèle dans la perspective de la mort : le péché, la mort elle-même et l'enfer³². Depuis 1531, il était couplé avec un modèle pratique pour la visite des malades et mourants, de Kaspar Huberinus³³. Une traduction latine avait été publiée à Wittenberg en 1537, sous le titre de Rhegius, *Medicina animae*, incluant un abrégé de l'écrit d'Huberinus, *Ratio consolandi...*³⁴. Cette traduction était due à Johannes Freder, autre humaniste pasteur, ancien étudiant à l'université de Wittenberg, et ami de Mélanchthon³⁵.

30. Urbanus RHEGIUS (1489-1541), *Seelenartzney für die gesunden und krancken, zu diesen fehrlichen zeiten*, Augsburg: Alexander Weissenhorn, 1529, 8°.

31. Sur l'ouvrage de Rhegius et les *Sterbebücher* luthériens en général, voir G. FRANZ, *op. cit.* Sur la rhétorique de la piété évangélique (en France), voir Jean LECOINTE, « L'Ultime supplication » : le pathos de la prière *in articulo mortis* dans la mouvance évangélique au xv^e siècle en France », in : Luce MARCHAL-ALBERT, Pauline BRULEY, Anne-Simone DUFIEF (éd.), *La supplication. Discours et représentation*, Rennes : PUR, 2015, p. 141-163.

32. De 1529 à 1541 : 26 éditions en allemand (VD16).

33. Caspar HUBERINUS (1500-1553), *Troestung auß Goetlicher geschriff. An die so in leibliche kranckeyt gefallen. Und wie man für den krancken bitten sol. Die so in todts noetten ligen. Unnd wie man ihnen den glauben vorsprechen soll. Weib kinder und andere freunde von wegen des verstorbenen haußvatters. Weiber die in kinds noetten ligen*, Francfort : Egenolff, 1531, 8°.

34. *Medicina animae*, per D. Urba. Regium, Wittenberg : [Nickel Schirlentz], 1537, 8°.

35. Johannes Freder (1510-1562) était pédagogue à Hambourg, avant d'y devenir pasteur, puis, en 1547, surintendant à Stralsund. Il avait dédié *Medicina animae* à l'évêque (luthérien) Érasme

Dans l'édition des Frellon, la *Medicina animae* de Rhegius-Freder³⁶ est légèrement restructurée par l'ajout de quelques sous-titres, et augmentée de plusieurs parties sous-titrées : sur l'appel au médecin, le testament, les derniers sacrements, la sépulture et le deuil. Ces nouveaux paragraphes – qui interrompent le discours luthérien –, évoquent çà et là le *De praeparatione ad mortem* d'Érasme (1534), best-seller conservant le cadre de l'*ars moriendi* traditionnel et du rituel, mais le renouvelant par son christocentrisme humaniste³⁷. La *Medicina animae* est complétée par deux sermons de Pères de l'Église, le « De mortalitate » de saint Cyprien, « évêque et martyr », et le « De patientia » traduit de saint Jean Chrysostome.

Pour l'édition en français, qu'ils sortent la même année 1542, les Frellon reprennent le titre de l'édition Trechsel de 1538, déjà connue, en l'allongeant :

Les Simulachres et historiées faces de la mort, contenant La médecine de l'âme, utile et nécessaire non seulement aux malades, mais à tous qui sont en bonne disposition corporelle. D'avantage, La forme et manière de consoler les malades. Sermon de saint Cecile Cyprian, intitulé De mortalité. Sermon de S. Jan Chrysostome, pour nous exhorter à patience : traictant aussi de la consommation de ce siècle et du second advenement de Jesus Christ, de la joye eternelle des justes, de la peine et damnation des mauvais et autres choses nécessaires à un chascun chrestien pour bien vivre et bien mourir. A Lyon, chez Jan et François Frellon frères, 1542. In-8°, 108 ff.

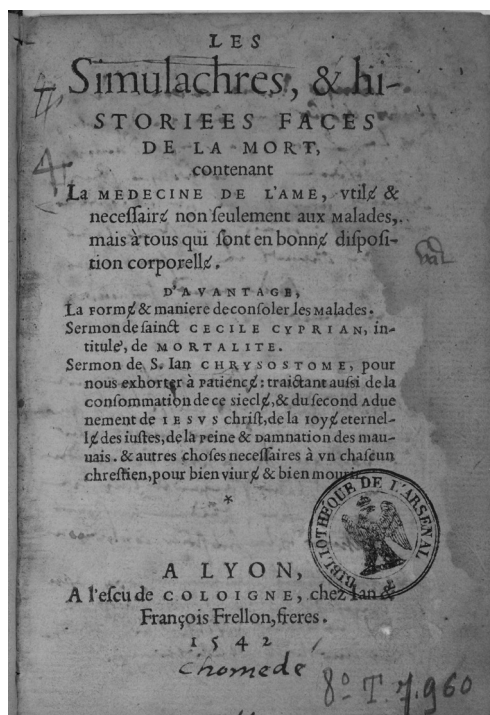
« Les Simulachres », par le corps employé, font l'essentiel du titre, toutes les autres pièces à la suite étant présentées comme contenues sous ce mot : *La Médecine de l'ame, La forme et maniere de consoler les malades*, puis des sermons en français de Cyprien et de Jean Chrysostome. La liste des pièces, identique à celle des *Imagines de morte*, laisse penser que les *Simulachres* en sont la traduction.

Cependant, non seulement l'adresse « Au lecteur chrestien » est sans rapport avec celle de Aemilius dans les *Imagines*, mais le texte de la *Médecine*

de Camin (Poméranie). La même année 1537, il avait publié un chant en l'honneur de la ville de Hambourg, dédié à Justus Jonas (son beau-frère), préfacé par Mélanchthon et Jonas (*Ad Justum Jonam [...] in laudem Clarissimae urbis Hamburgae Carmen*, Wittenberg : Nickel Schirlentz, 1537).

36. Le titre complet de la *Medicina animae* donné dans l'édition Frellon 1542 suit très précisément le faux titre de l'édition de Freder 1537 (f. A2r).

37. 1534-1541 : 36 éditions en latin, isolées ou avec l'*Enchiridion* (à Paris depuis 1534 ; à Lyon, chez Payen ou Gryphe, depuis 1538 ; ainsi qu'à Cologne, Anvers, Bâle...).



Les simulachres et historiées faces de la mort...,
 Lyon: Jan et François Frellon freres, 1542.
 Exemplaire BnF Arsenal. BnF Gallica

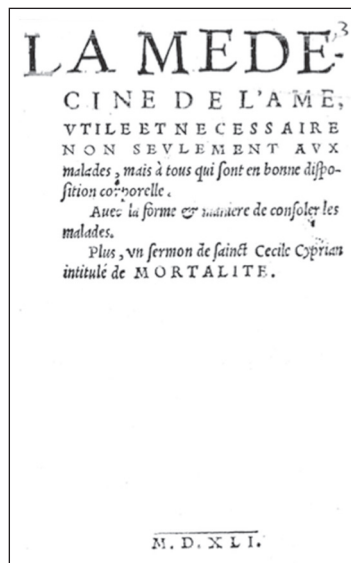
de l'ame, muni d'une préface, apparaît bien plus long et assez différent de la *Medicina animae* des *Imagines* et de celle de Freder. Même les parties ajoutées à Rhegius-Freder dans les *Imagines* varient. Des changements aussi importants ne peuvent être attribués aux Frellon. La piste à suivre est celle d'une édition anonyme, et sans adresse – en fait, Genève, chez Jean Girard – qui précède d'un an les éditions Frellon :

La Medecine de l'ame, utile et necessaire non seulement aux malades, mais à tous ceus qui sont en bonne disposition corporelle. Avec la forme et maniere de consoler les malades. Plus un sermon de saint Cecile Cyprian intitulé de Mortalité. 1541. In-8, 160 p.³⁸

38. L'unique exemplaire conservé de cette édition est relié dans un recueil qui fait partie de la bibliothèque du prince de Stolberg-Wernigerode, à Hirzenhain, Hesse (microfilm à la Bibliothèque de Genève, Fi122).

Pour les *Simulachres*, les Frellon n'ont donc pas fait traduire en français la *Medicina animae* de Freder, mais ont repris une traduction qui venait d'être éditée à Genève. L'ajout du sermon de Cyprien, dans les *Imagines* comme dans les *Simulachres*, vient aussi de l'édition de Genève. Les éditeurs lyonnais ont fabriqué en même temps les *Imagines* et les *Simulachres*, en utilisant à la fois la *Medicina animae* de Freder et l'édition genevoise de la *Médecine de l'ame*.

3. L'édition genevoise de la Médecine de l'ame (1541)



La Médecine de l'ame, [Genève: Jean Girard] 1541. Page de titre. Microfilm BGE

En tête de l'édition genevoise de *La Médecine de l'ame*, l'adresse de «l'imprimeur au lecteur» évoque un ouvrage composite, assemblage de «belles sentences» tirées de la Bible par «plusieurs gens scavans», en traduction française :

Plusieurs gens scavans ont bien voulu prendre peine d'assembler et rediger par escript plusieurs belles sentences [...] extraites des saintes Escriptions, [...] desquelz tres excellens autheurs, nous te presentons en langage françois un recueil intitulé *La médecine de l'ame*, [...] ne regardant point trop rigoureusement à l'asperité du langage mal poly, mais aux drogues comprises en icelle, tirées de l'apoticaiererie des saintes Escriptions, priant avec nous ce grand Médecin qu'il

luy plaise nettoyer par icelles toute mauvaise infection causee par faulse doctrine, maintenant en santé spirituelle tous ceux qui par vraye foy s'attendent à sa divine grace, colloquant en icelle toute esperance de salut³⁹.

À la suite, une préface sert d'introduction à la *Médecine de l'ame*. Elle développe l'histoire de la mort, née avec le péché originel, selon le livre de la Genèse, dans le cadre de l'histoire du salut, puis annonce le thème de la « médecine de l'ame », ainsi que le projet de l'éditeur : une « forme de recueil assemblé principalement de la sainte Escripiture » pour « consoler, enseigner et admonester les malades » (p. 10). Cette ample préface, théologique, n'est pas de Rhegius.

Le corps de l'ouvrage est découpé en parties sous-titrées, où l'on retrouve les trois points centraux de Rhegius, à savoir les trois terreurs du malade, les péchés, la mort, l'enfer, avec en réponse les consolations scripturaires :

– Quand les pechez esmeuvent la conscience, pense que le Filz de Dieu est descendu du ciel çà bas en terre, en prenant chair humaine, a mis tous les pechez du monde sur soy, lesquelz il a effacez par la mort et passion doloieuse qu'il a enduré en la croix (p. 41-57).

– Quand la mort te fait paour : tu penseras que Christ a vaincu et du tout effacé la mort...] (p. 57-69)

– Quand enfer ou damnation eternelle espouvante l'homme : L'esperit maling donne un merueilleux soucy à l'homme, quant à sa prédestination, en luy suggerant icelles horribles cogitations : [...] Que sçays-tu si tu es du nombre de ceux que Dieu a esleuz à vie éternelle ?

[...] C'est une chose folle et dangereuse, de penser si fort à la predestination. Et pour divertir telles mauvaises cogitations, tu en useras d'autres que Jesus Christ mesme a ordonné en saint Jehan : [Jn 3...]. Parquoy cela est hors de tout doubte, que tous ceux qui ont leur fiance en la misericorde de Jesus Christ sont du nombre des esleuz à vie eternelle predestinez en Jesus Christ, et dès le commencement escritz au livre de vie... (p. 70-87)

Cependant, ces trois parties ne forment qu'un tiers de la *Médecine de l'ame*, étant replacées dans un plan suivant la progression de la maladie et la proximité de la mort. Elles sont précédées de nouveaux chapitres, analogues à ceux des *Imagines* ajoutés au texte de Rhegius-Freder : en particulier l'appel au médecin, le souci de la femme et des enfants, le testament. Le recours aux médecins est longuement justifié, y compris par des arguments scripturaires (p. 20-24). Le testament est recommandé aux riches (et aux « ny riches ny povres ») qui ont « femme, enfans et amys », pour pourvoir au soin de ceux-ci, et pour donner aux pauvres, mais non pas au clergé

39. *Op. cit.*, p. 3-4.

par le biais des legs pieux (p. 34-40). Après les trois points que sont les trois terreurs du malade, de nouveaux chapitres concernent le rituel de la « bonne mort » traditionnelle, passé au crible réformateur. La confession des péchés à Dieu, légitime, est bien distinguée de la coutume de la confession « à l'oreille des prestres », commandement de l'Église « superstitieux » (p. 88-91). Le « sacrement de l'eucharistie » et « l'unction extrême » ne sont mentionnés que pour être retournés en refus des « derniers sacrements » (p. 92), tandis que le pardon des ennemis et la recommandation de l'âme sont approuvés par les exemples scripturaires (p. 93-102). Enfin, les funérailles et le deuil donnent lieu à des conseils de décence et de modération (p. 103-107).

La *Médecine de l'ame* est suivie de « La manière de consoler les malades », traduite de *Ratio consolandi* de Huberinus-Freder, où le message du salut par « la foi seule » est exprimé dans l'interpellation du frère malade ou mourant :

Jamais [tu] ne seras damné pour tes pechez, car estant justifié par foy, as paix avec Dieu. [...] Frère, [...] ta maladie et douleur ne pourroyent effacer, voyre le moindre de tes pechez, tant s'en fault qu'ilz peussent meriter ton salut (Ro 8). [...] Christ est nostre seule justice, salut (p. 115, 119-120).

O chrestien, bataille icy bonne bataille [cf. II Tm 4]: combatz fortement et constamment comme doit faire un vray chrestien... Tu ne combatz pas icy tout seul, mais Jesus Christ Roy est ton capitaine en ceste guerre. Il marche devant, suy-le [...] Dieu est ton pere pour l'amour de Christ, il a soing de toy, il t'ayme chèrement comme son filz tendret (p. 125-126).

À la suite de la *Médecine de l'ame*, avec son appendice d'Huberinus, le sermon « de mortalité » de Cyprien est traduit sur l'édition d'Érasme, réimprimée à Bâle en 1540⁴⁰. S'il suit l'édition bâloise, avec les références des citations scripturaires en marge, il attire l'attention sur le verset « Car il est escript que le juste vivra de foy », en ajoutant en marge les références d'Habacuc 2 et Romains 1 (p. 138).

Ainsi, tous les textes rassemblés dans l'édition genevoise de la *Médecine de l'ame* font, plus ou moins discrètement, résonner l'Écriture – dans la traduction de Genève – et le thème de la foi seule. Les chapitres ajoutés à la *Medicina animae* de Freder-Rhegius, critiques dans un sens désacralisateur, évoquent à côté des textes luthériens une source zwinglienne. Piste confirmée : tous ces nouveaux chapitres, avec leurs titres, viennent

40. *Divi Caecilii Cypriani episcopi Carthaginensis et martyris Opera iam quartum accuratiori vigilantia a mendis repurgata, per Desiderium Erasmus Roterodamum: accessit liber eiusdem apprime pius ad Fortunatum de duplici martyrio, antehac nunquam excusus*, Bâle: Johannes Herwagen, 1540, in-fol., p. 206-215. Cf. 1^{re} édition par Érasme, Bâle: Johann Froben, 1520.

du réformateur zurichois Heinrich Bullinger, de son manuel de visite des malades, *Bericht der krancken...* (1535), traduit en latin en 1540⁴¹ (même l'adresse de l'imprimeur au lecteur est la traduction, à peine retouchée, de celle en tête du livret latin). Le manuel de Bullinger s'inspire à la fois des *Sterbebücher* allemands et d'Érasme, tout en étant plus « radical », avec des notes polémiques contre les superstitions, sous-entendu celles de l'Église romaine.

Pour oser fondre ensemble, à Genève, des luthériens allemands et un Suisse zwinglien, il fallait être un théologien assuré, disposant de multiples connexions, latiniste de surcroît. Antoine Du Pinet (1510?-1584?) présente le meilleur profil: franc-comtois donc citoyen de l'Empire, humaniste, ancien condisciple de Calvin à Orléans, devenu pasteur à Ville-la-Grand (Chablais), et traducteur des réformateurs. En 1539 et 1540, il traduit en français plusieurs textes en latin venus de Strasbourg (Calvin, Bucer), Wittenberg via Strasbourg (Luther), ou Zurich (Bullinger), qu'il fait imprimer à Genève par Jean Girard ou par Michel Du Bois⁴². Sa langue est riche, simple et savante à l'occasion⁴³: c'est aussi le cas pour *La Médecine de l'ame*, ce qui renforce notre hypothèse. Dans cette période, Du Pinet est en relations suivies avec Calvin à Strasbourg⁴⁴. C'est probablement là qu'il a eu en mains une nouvelle édition de la *Medicina animae*, la traduction de Freder, sortie à Strasbourg en 1540⁴⁵. Au même moment, il lisait le manuel

41. *Quo pacto cum aegrotantibus ac morientibus agendum sit: quaque ratione quivis in morbo suo sese gerere atque ad mortem praeparare debeat, simplex brevisque paraenesis Heinrychi Bullingeri ab autore primitus vernacula lingua conscripta, nunc per studiosum quandam in latinam translata linguam*, Zurich: Augustin Frysius, 1540.

42. [LUTHER Martin, BUCER Martin], *Exposition de l'histoire des dix lepreux...*, [Genève: Jean Girard], [hiver] 1539; [LAMBERT François], *Familier et brieve exposition sur l'Apocalypse de Saint Jehan l'apostre*, Genève: Jean Girard, 1539; CALVIN Jean, *Epistre de Jaques Sadolet cardinal... Avec la response de Jehan Calvin...*, Genève, Michel Du Bois, 1540; [BULLINGER Heinrich] *Exposition sur les deux epistres de Saint Paul aux Thessaloniens*. Genève, Michel Du Bois, 1540.

43. Sur le vocabulaire de Du Pinet, voir les remarques d'Eugénie Droz dans « Du Pinet traducteur de Bucer », *Chemins de l'hérésie: textes et documents*, 4 vol., Genève: Slatkine, 1970-1976, II, p. 76s.

44. Le 4 octobre 1539, Du Pinet pousse Calvin à se faire imprimer par Michel Du Bois: « ... Il possède diverses sortes de caractères élégants, qui ne le cèdent certainement en rien aux types gothiques, &, sans vouloir médire de ses concurrents, je ne doute pas que, dans son établissement, les livres ne soient publiés avec plus de soin & de diligence que dans tout autre... » (Cité par Théophile DUFOUR, *Notice bibliographique sur le Catéchisme et la Confession de foi de Calvin (1537)*, Genève: H. Georg, 1878, p. 95).

45. *Medicina animae pro sanis simul aegris instante morte*, germanice edita per Urbanum Regium, excusa Argentorati, apud Jacobum Froelich, 1540, in 16. Cette édition, sans exemplaire

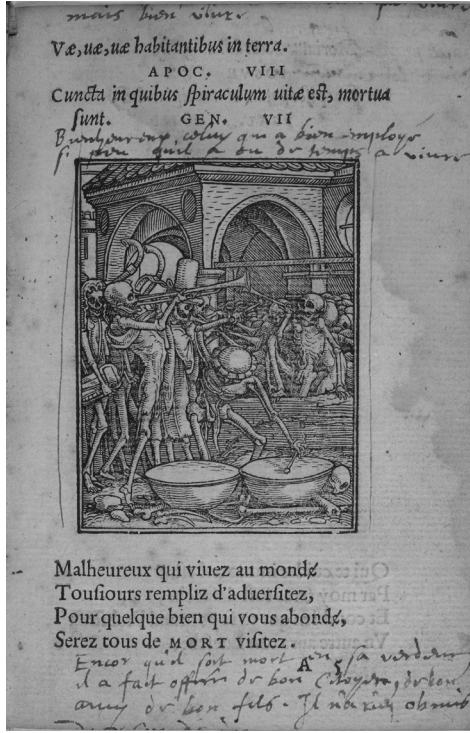
de Bullinger. Il a aussitôt traduit et fusionné les deux manuels⁴⁶, ajouté une préface, et fait imprimer cet hybride par Girard, à toute allure si l'on en juge par les nombreuses coquilles de l'édition. Le public visé n'était pas seulement celui de Genève et de la Suisse francophone, mais aussi les Français. Faisant silence sur le lieu d'impression, Genève, le traducteur et l'imprimeur ont tenté leur chance avec un titre, « la Médecine de l'ame », rappelant un livre du fonds classique de la « dévotion moderne », outre la présence de saint Cyprien, propre à rassurer les théologiens de Paris. Mais dès 1543, « *La Médecine de l'ame* imprimée à Genève » figure dans la liste des livres interdits par la Sorbonne, puis dans l'Index imprimé de Paris en 1544⁴⁷.

4. *Les retoucheurs chez les Frellon (1542)*

C'est avant la censure parisienne que l'édition genevoise de la *Médecine de l'ame* est parvenue à Lyon chez les Frellon, probablement par Michel Du Bois, l'excellent imprimeur qu'ils avaient happé à son départ de Genève fin 1541 ou début 1542 pour lancer leur entreprise⁴⁸. Du Pinet, qui ne devait pas être très satisfait du travail de Girard, a pu confier son ouvrage à Du Bois en partance pour Lyon. Mais pourquoi lui aurait-il confié aussi l'édition support (partiel) de sa traduction, la *Medicina animae* de Freder, imprimée à Strasbourg ? Il faut supposer qu'il a été informé du projet des Frellon, avec Dubois, d'une nouvelle édition des *Simulachres*, et d'une version en latin, impliquant des retouches pour prix d'un rayonnement à la mesure des images de Holbein⁴⁹.

conservé, est signalée par Conrad GESSNER, *Partitiones theologicae, pandectarum universalium Conradi Gesneri liber ultimus*, Zurich : Ch. Froschauer, 1549, f. 82r.

46. En effet, mis à part la présentation d'une citation de l'Écclésiastique (41,1 : « : O mort, combien ta memoire est amère »), la préface de la *Médecine de l'ame* (*op. cit.*, f. 3-5) n'est pas la traduction de la préface de Bullinger.
47. J. M. DE BUJANDA, Francis HIGMAN, James K. FARGE (éd.), *Index de l'Université de Paris*, Éditions de l'Université de Sherbrooke – Droz, 1985, p. 373, n° 451. La *Medicina animae* de Freder et ses traductions autres que la « traduction » de Genève seront plus tardivement mises à l'Index ; ainsi une version en castillan, *La Medicina del anima* à l'index de Valdès de 1559 ; la *Medicina animae* et sa version italienne à l'Index de Trente (1564).
48. Michel Du Bois (1500?-1561) : fondeur de caractères d'origine parisienne, réfugié à Genève en 1537, imprimeur à en 1539, bourgeois de Genève en 1540 ; il quitte brusquement Genève, sans doute pour cause de faillite, et s'établit à Lyon, travaillant pour les Frellon et pour Antoine Vincent ; de retour à Genève en 1557 (voir J.-F. GILMONT, *op. cit.*, p. 1003-1004). Sur les innovations typographiques apportées par Du Bois pour les impressions des Frellon, voir W. KEMP et E. KAMMERER, *op. cit.*, p. 109-116.
49. Il se pourrait que Du Pinet ait été dès cette époque en relation avec Corrozet. En effet, dans sa préface, la citation qu'il fait d'un verset de l'Écclésiastique (41,1) suit plus précisément un



Les simulachres et historiées faces de la mort..., Lyon, 1542, f. A5 r. BnF Gallica
Vae, vae, vae habitantibus in terra. [Malheur aux habitants de la terre] Apoc. 8
Cuncta in quibus spiraculum vitae est, mortua. [Tous les êtres en qui est un souffle de vie sont morts]
 Genèse 7

Annotations manuscrites :

En haut de la page [ligne coupée: « Ce n'est pas proprement un bien que vivre] mais bien vivre»
 [Ph. Duplessis-Mornay, *Excellent discours de la vie et de la mort*, Paris: Thomas Perier, 1580, f. 55, cf. Sénèque, ép. 71].

« Bienheureux celui qui a bien employé si peu qu'il a eu du temps à vivre *ibid.*, f. 58v, cf. Sénèque, ép. 94).

En bas de la page: « Encor qu'il soit mort en sa verdeur, il a fait office de bon citoyen, de bon amy ou bon fils. Il n'a rien obmis de son devoir » (*ibid.*, f. 58, cf. Sénèque, ép. 94)

Pour relancer sur le marché la danse macabre de Holbein, déjà à l'Index, en la couplant avec un ensemble de textes venus de Genève, mais encore inconnus, les Frellon ont dû prendre prendre des précautions. L'édition simultanée des *Simulachres* et des *Imagines*, utile pour une double diffusion,

vers d'un poème publié à Paris par Gilles Corrozet en 1539 (Jehan MESCHINOT, *Les lunettes des princes avec aulcunes balades*), cité *supra* note 46.

sur le marché français et étranger, pouvait contribuer à brouiller les pistes, de même que les titres des deux ouvrages, annonçant des livres d'images, et leur présentation élégante⁵⁰. L'adresse au lecteur de l'imprimeur zurichois passée dans l'édition genevoise de la *Médecine de l'âme* est devenue, sans changement, une « adresse au lecteur chrestien » coiffant l'ensemble des *Simulachres*, en symétrie apparente avec l'adresse « ad lectorem christianum » d'Aemylius pour les *Imagines*. Mais *La Médecine de l'âme* ne pouvait pas passer telle quelle sur le marché lyonnais. Pour les *Simulachres* de 1542, les paragraphes bullingeriens de l'édition genevoise ont été modifiés : sur les médecins, le testament, les derniers sacrements, le deuil. Pour les *Imagines*, l'éditeur lyonnais ne s'est pas contenté de reprendre la *Medicina animae* de Freder : il lui a ajouté quatre brefs chapitres sur les sujets venus de Bullinger, en les retouchant.

Sur les médecins d'abord. Dans son édition genevoise, *La Médecine de l'âme* justifie pleinement le recours aux médecins, avec l'appui de l'Écclésiastique (38) : « Le Souverain a créé de la terre la medecine et l'homme prudent ne l'aura point en horreur ». Bullinger et son traducteur genevois sont des hommes éclairés des villes : « Il n'y a rien qui decore plus une cité que le medecin de bonne conscience, et de ferme erudition », tandis que les exorcismes, les pèlerinages et autres pratiques magiques sont à fuir (p. 22-24). L'éditeur des *Simulachres* reproduit tout le paragraphe, supprimant seulement la mention des pèlerinages (ff. D6-D8). Dans les *Imagines*, le paragraphe sur les médecins (f. E5) est très abrégé et modifié. Si la citation de l'Écclésiastique est conservée, elle est précédée d'un propos qui s'avère une citation du *De praeparatione ad mortem* d'Érasme, donnant un avis plus modéré, reliée à une autre citation, dans le même sens, provenant du grand médecin humaniste Jacques Dubois⁵¹. La phrase finale contre les sortilèges et incantations traduit celle des *Simulachres*.

Sur les trois autres sujets bullingeriens de la *Médecine de l'âme*, les *Simulachres* et les *Imagines* sont de même indépendants l'un de l'autre. À propos du testament, les *Simulachres* retirent seulement de l'édition genevoise les lignes de critique des legs pieux (f. E6v), alors que les *Imagines* citent encore un passage du *De praeparatione ad mortem* d'Érasme (f. G2). Sur la confession des péchés, l'édition genevoise n'est pas retouchée dans les *Simulachres*, mais les *Imagines* citent prudemment Érasme : le malade doit faire au prêtre

50. Les nombreuses coquilles de l'édition de Girard ont été corrigées, de même la ponctuation, les paragraphes, les références bibliques.

51. Citation extraite d'une édition de Galène par Jacques Dubois (Sylvius), *Methodus sex librorum Galeni in differentiis et causis morborum et symptomatum in tabellas sex*, Paris : Christian Wechel, 1539, f. a3 : « Sylvius medicus ad candidum lectorem ».

une confession de ses péchés, brève, et sincère, et recevoir la pénitence « cum plena fide summaque reverentia » ; « mais si par hasard il n'y a pas de prêtre », il suffit qu'il se confesse à Dieu du fond du cœur (f. G2v)⁵². Sur l'eucharistie et l'extrême onction, rejetées par Bullinger et tous les réformés comme des pratiques dépourvues de sens sur le lit d'un mourant, les *Simulachres* et les *Imagines* suggèrent de même une pratique nicodémite : le prêtre est présent pour administrer les derniers sacrements, mais tout le poids des mots est mis sur la foi. Pour la cène, les deux éditions citent Clichtove, disciple de Lefèvre d'Étaples (avant de devenir anti-Luther), dans son *De doctrina moriendi* (1520)⁵³, avec l'interpolation de quelques mots : le « sacrement du corps du Christ » est reçu avec « pleine foi » « en mémoire de sa mort et passion⁵⁴ ». Pour l'extrême onction, retour à Érasme : c'est la foi du prêtre qui est efficace, non ses gestes qui pourraient être ceux d'un magicien (*Imagines*, f. G3r). Sur la modération de la douleur, la citation est de Clichtove (*Imagines*, f. G3v).

Ainsi, toutes les pointes polémiques de Bullinger dans l'édition genevoise de la *Médecine de l'ame* sont supprimées. Le cadre rituel, sacramentel, de la « bonne mort » traditionnelle selon l'Église est conservé « avec révérence », mais son efficacité est subordonnée à la « pleine foi » du malade. Les mots choisis permettent une interprétation « évangélique » des derniers sacrements. Le remanieur lyonnais de la *Medicina animae* de Freder et de l'édition genevoise devait être un théologien subtil, un théologien érasmien. L'intervention sur le chapitre des médecins, avec la citation inattendue de Jacques Dubois, pourrait indiquer la main de Michel Servet – alias Michel Villeneuve, l'ancien étudiant de Jacques Dubois à Paris, qui était ami de Jean Frellon et à l'époque correcteur occasionnel des éditions Frellon⁵⁵ (on sait que dès 1540 et 1543, Michel Servet a fait éditer une version en castillan des *Icones* de l'Ancien

52. C'est le discours même des évangéliques « nicodémites », tels Gérard Roussel ou Pierre Caroli (voir M. CARBONNIER-BURKARD, « Luther clandestin dans un abécédaire en français (1534-1560) », *RHP* 2 (2017), p. 33-55).

53. De 1520 à 1541, 12 éditions du *De doctrina moriendi* (9 à Paris, dont Denis Janot, 1539 ; 3 à Anvers). – Sur cet ouvrage de Clichtove, voir Jean LECOINTE, *op. cit.*, p. 147.

54. *Imagines de morte*, f. G3r : « ... Haec ubi peroraverit [Clichtove] sacramentum corporis Christi plena fide suscipiat in ejus mortis et passionis commemorationem » (cf. J. CLICHTOVE, *De doctrina moriendi*, XI : « ... suscipiat cum bona fiducia, fide et spe egrotus dignissimum communionis sacramentum »). Cf. *Simulachres*, f. H6r.

55. Caché sous le nom de Michael Villanovanus, Michel Servet avait travaillé comme éditeur et correcteur chez les frères Trechsel, à Lyon, dès 1535, et à nouveau après son séjour à Paris, à partir de 1540, parfois aussi chez d'autres imprimeurs-libraires, dont les Frellon. En 1546, Jean Frellon fait l'intermédiaire entre Calvin à Genève et « Michel Villanovanus », son « bon frère et amy » à Vienne (*Opera Calvini*, éd. BAUM, CUNITZ ET REUSS, Brunswick, t. VIII, 1870, p. 833-835 ; voir aussi la déposition de Jean Frellon au procès de Servet à Vienne, le

Testament des Trechsel et Frellon, avec les bois de Holbein, et traduit même, en vers, des épigrammes de Corrozet⁵⁶). Pour les plus légères retouches en français, dans les *Simulachres*, une autre main a pu intervenir, utilisant pour les citations d'Érasme la traduction de Guy Morin (1537).

L'ajout du sermon de Chrysostome à la fin des *Imagines*, et de même, en traduction française, à la fin des *Simulachres*, suppose une intervention qui intrigue. Dans les *Imagines*, le sermon est intitulé « De patientia et consumatione huius seculi, et de secundo adventu domini, deque aeternis iustorum gaudiis, et malorum poenis, de silentio, et aliis, Sermo, Joanne Theophilo interprete » (le nom du traducteur n'apparaît pas dans le titre en français, ni le thème du silence⁵⁷). Ce titre est repris d'un ouvrage publié à Bâle par Robert Winter, en mars 1540, où il figure à la suite de paraphrases latines des Psaumes dues au poète Marcantonio Flaminio (1498-1550), un proche de Juan de Valdès et du cardinal Reginald Pole⁵⁸. Le sermon « De patientia et consumatione huius seculi » – sans rapport évident avec les paraphrases des Psaumes de Flaminio, avait été ajouté par Winter à la hâte, sans pagination⁵⁹. Attribué à Chrysostome, il était jusqu'alors inédit en latin comme en grec⁶⁰.

23 mai 1553 (A. GACHET D'ARTIGNY, *Nouveaux mémoires d'Histoire...*, t. II, Paris: Debure l'aîné, 1749, p. 68).

56. *Ymagines de las historias del Testamento Viejo*, Anvers: J. Stelsius, 1540 (sur *Historiarum Veteris Instrumenti icones*, Lyon, Melchior et Gaspar Trechsel, 1538). *Retratos o tablas de las historias del Testamento Viejo*, Lyon: Jean et François Frellon, 1543 (sur l'édition des *Icones* de 1539, avec les épigrammes), rééd. 1545, 1547, 1549. Sur l'identification de Servet comme collaborateur de ces éditions en espagnol de Holbein via les Frellon, voir Francisco Javier GONZALES ECHEVERRIA, *Miguel Servet y los impresores lioneses del siglo XVI*, Thesis doctoral, U.N.E.D. de Madrid, año 2016 (en ligne), p. 172-183.
57. « Sermon de S. Jan Chrysostome, pour nous exhorter à patience: traitant aussi de la consommation de ce siècle et du second advenement de Jesus Christ, de la joye eternelle des justes, de la peine et damnation des mauvais et autres choses necessaires à un chascun chrestien pour bien vivre et bien mourir » (*Simulachres...*, 1542, ff. M6-O3).
58. Marcantonio FLAMINIO, *Erudita cum primis ac pia in Psalmos aliquot Paraphrasis, ad Paulum III. pont. max: nuper adeo primum in lucem edita. Adiectus est quoque Ioannis Chrysostomi [...], De patientia, et consumatione huius seculi, et de secundo adventu domini, deque aeternis iustorum gaudiis, et malorum poenis, de silentio, et aliis, Sermo*, Ioanne Theophilo interprete, Bâle, [Robert Winter] 1540. Une autre édition sortira à Paris, chez Pierre Gaultier (beau-frère de Claude Garamond), en 1545.
59. Dédiées au pape Paul III, ces paraphrases de Psaumes avaient déjà été publiées à Venise, en 1538, sans Chrysostome. Winter fait suivre les Psaumes de Flaminio, dédicace comprise, d'un poème « De fructu lectionis psalmodum » de Hélius Eobanus Hessus, humaniste ami de Mélanchthon, enseignant à Marbourg, en rapport avec Oporin, lui-même associé à Winter (p. [156-158]).
60. Le sermon ne fait pas partie de *Aliquot opuscula divi Chrysostomi graeca...*, édité par Érasme à chez Johann Froben, en 1529. Il est aussi absent des *Opera* de Chrysostome traduites en latin, en majorité par Érasme et éditées aussi à Bâle par Froben en 1530, en 5 vol.; comme aussi de la nouvelle édition par Musculus, à Bâle, chez Herwagen et Froben, 1539, en 5 vol.

Son traducteur, caché sous le pseudonyme de Johannes Theophilus (« Jean ami de Dieu »), passe pour être Sébastien Castellion (1515-1563).

Cette identification, plus assurée pour un autre ouvrage signé « Johannes Theophilus » en 1557, n'est pas impossible, mais elle suppose un échafaudage d'hypothèses⁶¹. On sait qu'à la fin de ses études au collège de la Trinité à Lyon, vers 1539, Castellion faisait partie d'un petit cercle de lettrés humanistes, férus d'antiquités, de poésie et d'idées nouvelles réformatrices, gravitant autour de l'imprimeur Sébastien Gryphe, rejoint par Étienne Dolet⁶². On sait aussi que Castellion a découvert avec d'autres, parmi les livres circulant sous le manteau, l'*Institution* de Calvin (Bâle, 1536, ou 2^e édition, Strasbourg, 1539), et que peu après, début 1540, âgé de 25 ans, il quitte à la fois Lyon et le royaume catholique. On sait enfin qu'en mai 1540 il rejoint Calvin à Strasbourg. Aurait-il fait étape quelques mois à Bâle⁶³, et sur les traces de Calvin aurait-il séjourné chez Jean Oporin (1507-1568), humaniste helléniste, directeur du collège où il enseignait le grec, associé à son beau-frère Robert Winter, imprimeur?⁶⁴ Depuis 1537, Oporin suivait les productions de Flaminio⁶⁵. On peut penser que le manuscrit grec du « De patientia et consumatione hujus seculi », encore

– L'attribution à Chrysostome de ce texte composite est partagée, dès le XVI^e siècle, avec Ephrem grec (*Clavis Patrum graecorum*, II, Brepols, 1974, n° 4007, cf. 4693).

61. C'était déjà l'hypothèse de Bayle, à partir de l'*Epitome Bibliothecae* de Conrad GESNER, Zurich, 1555, et des attestations identifiant Castellion comme l'auteur de la traduction latine, *Theologica germanica*, publiée sous le pseudonyme de Johannes Theophilus (*Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, 1720, t. I, art. « Castalio », rem. B et F). Dans le même sens, voir en dernier lieu Barbara MAHLMANN-BAUER (éd.), *Sebastian Castellio (1515-1563). Dissidens und Toleranz...*, Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 2018, p. 32, 492-494. Cependant, l'identité de ce Theophilus – qui apparaît à trois reprises imprimé à Bâle (1540, 1546, 1557) reste conjecturale, ne serait-ce qu'en raison de la coexistence des deux noms de Joannes Theophilus (comme traducteur d'un commentaire du symbole de Nicée) et de Sebastianus Castalio (traducteur d'un sermon « de exitu animae ») dans le tome IV de l'édition des *Opera* de Cyrille d'Alexandrie, sous la direction de Musculus (Bâle: Herwagen, 1546). En tout cas, Johannes Theophilus appartient au réseau des exégètes liés à Oporin.
62. Voir Ferdinand BUISSON, *Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563)...*, Paris: Hachette, 1892, t. I, p. 31-47; Hans R. GUGGISBERG, *Sebastian Castellio, 1515-1563, Humanist and Defender of Religious Toleration in a Confessional Age*, Surrey: Ashgate Publishing Ltd, 2003, p. 17-24.
63. Avant 1544, le séjour de Castellion à Bâle (chez Simon Grynaeus, avec Conrad Badius) n'est attesté qu'entre son départ de Strasbourg, en avril 1541, et son arrivée à Genève en juin 1541 (F. BUISSON, *op. cit.*, II, p. 255).
64. En juin 1538, chassés de Genève, Calvin et Farel avaient logé à Bâle dans le gymnase que dirigeait Oporin, l'imprimeur avec Platter de la 1^{re} édition de *Christianae religionis institutio* (1536).
65. En 1537, Flaminio avait été publié à Bâle par Robert Winter, pour une paraphrase d'Aristote, *In XII Aristotelis de prima philosophia librum paraphrasis*, à la suite d'un commentaire du physicien Johannes Velcurio sur le *De anima* d'Aristote; dans sa dédicace de l'ouvrage à

inconnu des éditeurs de Chrysostome en 1538, traduit et accolé en 1540 aux paraphrases de Flaminio, provenait de ce dernier ou de son entourage⁶⁶. En ce cas, il en aurait transmis une copie à Oporin, lequel, faute de temps, en aurait demandé la traduction au jeune Castellion sans ressource⁶⁷. Le passage de la traduction latine du « De patientia » aux Frellon s'expliquerait ainsi par l'intermédiaire de Castellion, resté en contact avec Lyon, peut-être même avec Jean Frellon de passage à Bâle⁶⁸.

Le *De patientia* est un assemblage de trois sermons, le premier sur la patience au regard des fins dernières, le deuxième sur la lecture de l'Écriture sainte, le troisième sur le silence, dont il fait l'éloge. Faute de connaître celui des manuscrits grecs qui a servi de base à la traduction, on ne peut que soupçonner les coups de pouce opérés par le traducteur. Le premier sermon se lit en effet comme un « art de mourir avec la justification par la foi, le deuxième est une exhortation à la lecture de l'Écriture. Quant au troisième, il peut être compris comme un mode de vivre « évangelique », un christianisme spirituel, dans un milieu hostile : une discrète justification du « nicodémisme », éclairant l'association du « De patientia » à Flaminio, protégé par son amitié avec Alexandre Farnèse devenu Paul III, mais très suspect par ses liens avec les cercles évangeliques italiens, en particulier avec Juan Luis Valdès (1499-1541)⁶⁹.

Par rapport à l'édition Winter du sermon « De patientia » (1540), celle des Frellon dans les *Imagines* (152) en améliore la lisibilité par des paragraphes et des intertitres en marge. Ce travail de toilettage a pu avoir lieu à Lyon par Jean Frellon lui-même ou Michel Du Bois, ou avant l'envoi du texte aux Frellon, par Theophilus, ou par Castellion si celui-ci n'est pas Theophilus. Il a fallu surtout un traducteur en français du « De patientia », peut-être Castellion, à Genève depuis mai 1541, mais resté en relation avec les Frellon⁷⁰.

Guillaume Du Bellay, Oporin déclare être à l'initiative de l'édition de Flaminio (voir VD16 B2040).

66. Reginald Pole, que fréquentait Flaminio, possédait 16 manuscrits de Chrysostome (Thomas F. MAYER, *Reginald Pole: Prince and Prophet*, Cambridge : University Press, 2000, p. 4).

67. Sur le débordement d'activités et de générosité d'Oporin, voir le tableau qu'en fait F. BUISSON, *op. cit.*, I, p. 240-244.

68. En 1543, Jean Frellon de passage à Bâle est signalé par Bonifacius Amerbach comme « Resch's Gemeinde » (Peter BIETENHOLZ, *Basle and France in the Sixteenth Century*, Genève : Droz, 1971, p. 36).

69. Voir M. Anne OVERELL, *Nicodemites: Faith and Concealment between Italy and Tudor England*, Leiden : Brill, 2019.

70. Qu'il ait été ou non le Theophilus traducteur du « De patientia » de Jean Chrysostome associé à Flaminio, Castellion s'est intéressé aux 30 paraphrases de Psaumes de Flaminio et a lui-même mis en vers latins 40 Psaumes (*Odae in psalmos XL*), salués par Flaminio (et republiés avec

La nouvelle pièce ajoutée à la *Médecine de l'ame* retouchée et aux emblèmes de la danse macabre de Holbein complète un « art de mourir » évangélique prudent. Certes, le *De praeparatione ad mortem* d'Érasme occupait déjà le terrain : depuis 1537, il était traduit en français et connaissait un beau succès, à Paris et à Lyon⁷¹. Cependant la *Médecine de l'ame* dans les *Simulachres* des Frellon propose un « art de mourir » qui n'est plus une « préparation à la mort », mais une consolation face à la mort, un ton nouveau, liant l'Écriture et le cœur. Un « art de mourir » avec l'Écriture pure, largement citée (en français, version de Genève), totalement silencieux sur le Purgatoire, les indulgences, les messes pour le repos de l'âme. La lecture de l'Écriture et le silence, ce sont précisément les deux thèmes du sermon de Chrysostome, « de la patience ». À côté du *Préparatif à la mort* d'Érasme, le livre des Frellon vise un ou des publics spécifiques, dans le contexte français des années 1540. Peut-être y a-t-il eu autour des Frellon un projet « nicodémite », l'offre d'un « art de mourir » pour les évangéliques en France, pour les « nicodémites ». Le premier intéressé devait être leur imprimeur Michel Du Bois⁷².

En intégrant un art de mourir évangélique dans leur nouvelle édition des *Simulachres de la mort*, les frères Frellon ont mesuré les risques. Ils ont tiré parti du titre et des bois de Holbein, à la fois une publicité et un leurre. Ils ont fait effacer les critiques de Bullinger, remplacées par des citations de théologiens *a priori* non suspects, et ont pris soin d'afficher au titre deux grands Pères de l'Église. Peines perdues : la *Médecine de l'ame* sentait l'hérésie – repérée comme telle dès 1543 – et gâtait les *Simulachres*. L'ouvrage complet est mis à l'Index de Paris en 1544⁷³.

Flaminio par Oporin vers 1550 dans un recueil de poésies bibliques) : voir Ferdinand BUISSON, *op. cit.*, I, p. 291-292).

71. De 1537 à 1541, on compte 5 éditions dans une traduction de Guy Morin, sous deux titres : *Préparation à la mort*, Lyon : François Juste, 1537 ; *Préparatif à la mort*, Paris : Galiot du Pré, 1537 et 1539, Vincent Sertenas et Jean Longis, 1539, Denis Janot, 1541 ; plus, une autre traduction sous le titre *Préparation à la mort*, Lyon : Jean Barbou, 1537 et 1538.

72. À Lyon, Michel Du Bois avait épousé une catholique et avait vécu en catholique (« pollué en l'idolatrie »), comme il le confessera au consistoire, à son retour à Genève, en octobre 1557 (Th. DUFOUR, *op. cit.*, p. 99).

73. *Index... Paris, op. cit.*, p. 397-398, n° 489, 490.

5. La réception des *Simulachres des Frellon*

La dissimulation de Luther et « autres hérétiques » dans la danse macabre de Holbein ne trompait ni les censeurs ni les acheteurs. On trouve ainsi les *Simulachres* de 1542 parmi les livres saisis en mai 1545 chez Lazare Drillhon, apothicaire de Toulon, soupçonné d'hérésie⁷⁴.

En dépit des risques, les Frellon, puis Jean Frellon seul après la mort de son frère (1546), ont republié les *Simulachres*, avec l'appât de nouvelles images venant de Holbein, sous lesquels de nouveaux épigrammes de Corrozet; et de même les *Imagines*, davantage à l'abri des censeurs par le latin⁷⁵. En 1545, pour une nouvelle édition en latin, ils modifient légèrement le titre *Imagines mortis...*⁷⁶, offrant une image en supplément, et deux prières sans indication de source: « Oratio ad Deum, apud aegrotum, dum invisitur, dicenda » et « Oratio ad Christum, in gravi morbo dicenda ». Ces deux prières pouvaient bien être suspectes: l'une vient des *Precationes christianaes*, recueil de prières de Wolfgang Capiton, imprimé par les Frellon (1542), l'autre des *Precationes aliquot* d'Érasme, imprimées par Sébastien Gryphe (1542). En 1547, Jean Frellon sort deux nouvelles éditions, annonçant l'ajout de « douze figures »: en français, sous un titre qui ne pouvait abuser que des censeurs pressés: *Les Images de la mort...*⁷⁷; en latin, sous deux titres, *Imagines mortis* et *Icones mortis*, avec les deux prières⁷⁸. Les *Icones mortis* ressortent encore à l'identique en 1554, sous la fausse adresse de Bâle: en réalité Michel Du Bois à Lyon⁷⁹.

74. Le « *Livre des simulacres et histoires faites de la mort, contenant la medecine de l'ame*, de 1542 »: Francis HIGMAN, « A heretic's library: the Drillhon Inventory, 1545 », in: *Lire et découvrir. La circulation des idées au temps de la Réforme*, Genève: Droz, 1998, p. 70.

75. C'est l'édition genevoise de la *Médecine de l'ame* qui avait été mise à l'Index de Paris en 1543-1544, non la *Medicina animae* de Freder. Outre que les citations bibliques en latin n'étaient pas interdites, alors que les citations de l'Écriture en français étaient pour le moins suspectes.

76. *Imagines mortis. His accesserunt, epigrammata, e Gallico idiomate a Georgio Aemylio in Latinum translata. Ad haec Medicina animae...*, Lyon: Jean & François Frellon, 1545. In-8°, 84 ff.

77. *Les Images de la mort auxquelles sont adjoustées douze figures. Davantage, La médecine de l'âme. La consolation des malades. Un Sermon de Mortalité, par saint Cyprian...*, *Un sermon de patience, par saint Jehan Chrysostome*. Lyon: Jean Frellon, 1547. In-8°, 104 ff. Dans cette nouvelle édition, les citations bibliques au-dessus des images sont traduites en français.

78. *Imagines mortis duodecim imaginibus praeter priores, totidemque inscriptionibus, praeter epigrammata e Gallicis a Georgio Aemylio in Latinum versa, cumulatae...*, Lyon: Jean Frellon, 1547. In-8°, 96 ff.

Icones mortis, duodecim imaginibus praeter priores, totidemque inscriptionibus, praeter epigrammata e Gallicis a Georgio Aemylio in Latinum versa, cumulatae..., Lyon, sub scoto coloniensi, 1547. In-8°, 88 ff., Pour les épigrammes des nouvelles images, les Frellon ont dû s'adresser à nouveau à Georg Aemilius.

79. En 1553, Jean Frellon a cédé son imprimerie à Michel Du Bois.

En 1549, c'est une traduction des *Simulachres* en italien que publie Jean Frelon⁸⁰. L'adresse de Frelon au lecteur, en date du 7 avril 1549, critique une édition pirate en italien sortie quelques années plus tôt. Il s'agit de l'édition de Vincent Vaugris, à Venise, en 1545⁸¹. Vaugris avait fait copier les images de Holbein (mais ses bois, selon Frelon, sont de qualité inférieure). Il avait traduit du français les épigrammes et la *Médecine de l'ame*; il avait aussi traduit du latin les sermons de Cyprien et de Chrysostome et les deux prières de Capiton et d'Érasme ajoutées dans les *Imagines* de 1545⁸². Œil pour œil: la traduction italienne de Vaugris est reprise telle quelle par Frelon. L'édition de Vaugris a d'ailleurs dû trouver son public à Venise, car Vaugris publie l'année suivante une autre édition en latin, puis une seconde édition en italien, en 1551, mais cette fois sans pouvoir l'écouler: en août 1570, l'Inquisition fit saisir 404 exemplaires des *Simolachri* chez Vaugris⁸³.

Les *Imagines mortis* ont été reproduites aussi à Cologne, imprimées chez les héritiers de Arnold Birckmann, en 1555: les 53 bois sont copiés d'après Holbein par Arnold Nicolai, les textes, eux, sont identiques à l'édition de *Icones mortis*, de l'édition Frelon de 1547, avec l'ajout de deux écrits d'Érasme⁸⁴.

En français, une dernière édition est encore publiée par Jean Frelon (†1570), en 1562⁸⁵, juste avant le moment où Lyon devient, passagère-

80. *Simolachri, historie e figure de la morte. Ove si contiene, La Medicina de l'anima utile, e necessaria. Il modo, e la via di consolar gl'infermi. Un sermone di San Cipriano, de la mortalità. Due orationi, l'una a Dio, e l'altra a Christo. Un sermone di S. Giovan Chrisostomo, che ci essorta a pazienza. Aiuntovi di nuovo molte figure mai piu stampate*, Lyon: Jean Frelon, 1549. In-8°, [112] ff.

81. Sur Vincent Vaugris (ca 1495-1573), dans le réseau familial de l'Écu de Bâle, d'abord imprimeur à Lyon, à Venise à partir de 1532, ouvrant boutique à l'enseigne d'Érasme, voir Ilaria ANDREOLI, *Vincenzo Valgrisi e l'illustrazione del libro tra Venezia e Lione alla metà del '500*, Thèse de doctorat en histoire, Università Ca' Foscari Venezia et Université de Lyon II, 2006 (en ligne).

82. *Simolachri, historie e figure de la morte. Ove si contiene, La Medicina de l'anima utile, e necessaria... Et appresso, il modo, e la via di consolar gl'infermi. Un sermone di S. Cipriano, de la mortalità. Due orationi, l'una a Dio, e l'altra a Christo de dire appresso l'ammalato oppresso da grave infermità. Un sermone di S. Giovan Chrisostomo che ci essorta a pazienza...* Venise, Vincenzo Vaugris, 1545. In-8°, [216] p.

83. Voir Ilaria ANDREOLI, *op. cit.*, p. 87, p. 243-244.

84. Multiples rééditions (1557, 1566, 1567, 1572, 1573, 1574?, 1577?), en dépit de la mise à l'index de l'Université de Louvain, en 1558 (*Index de l'Université de Louvain*, éd. J. M. DE BUJANDA, Genève: Droz, 1986, Index 1558, n° 79). Les héritiers de Birckmann ont aussi repris en 1555 un autre titre des Frelon mis à l'index, les *Precationes christianeae* de Capiton.

85. Michel Du Bois étant retourné à Genève en 1557, Jean Frelon recourt aux presses de Symphorien Barbier.

ment, ville réformée. Cette fois, cinq nouvelles images sont ajoutées, portant l'ensemble à 58 images, légendées par des citations bibliques en français et des épigrammes, que Jean Frellon a dû encore demander à Corrozet. La *Médecine de l'ame* conserve ses retouches de 1542⁸⁶. Lyon, ou plutôt la minorité lyonnaise peu ou prou réformée, avait encore ses nicodémistes⁸⁷. Mais les « simulachres » avaient fait leur temps.

De tous les lecteurs qu'ont pu avoir les *Simulachres* des Frellon, un seul se laisse entrevoir, dans l'exemplaire de l'édition de 1542 de la Bibliothèque de l'Arsenal, portant d'abondantes annotations manuscrites, en partie rognées lors de la reliure⁸⁸. Le lecteur annotateur cite plusieurs ouvrages, dont les éditions s'échelonnent entre les années 1560 et 1610, voire 1620. Il a donc lu les *Simulachres* aux premières années du xvii^e siècle (comme le confirment l'orthographe et l'écriture), dans une édition qu'il a acquise d'occasion ou dont il a hérité⁸⁹. Les commentaires commencent au verso de la page de titre, avec une longue citation de Plutarque : « Le temps vient à bout de toutes choses qui sont au-dessous de la lune. [...] Il y en a qui disent qu'il se fait mutation des corps aussi bien que des ames »⁹⁰. Suivent, en haut et en bas de l'épître « Au lecteur chrestien » (f. A2r et v), deux citations tirées de Sénèque, dans la traduction donnée par Duplessis-Mornay (1549-1623), pour son *Excellent discours de la vie et de la mort* (1576)⁹¹. Les annotations suivantes

86. Entre-temps, en 1558, la *Médecine de l'ame* a été rééditée à Genève par Jacques Berthet, sans le sermon de Cyprien. À l'époque, Du Pinet avait rompu avec Calvin et vivait à Lyon, et Calvin à Genève avait fait de la doctrine de la prédestination un sujet sensible. Dans la nouvelle édition de la traduction de Du Pinet, le passage sur la prédestination a été ainsi corrigé : « C'est une chose folle et dangereuse, de penser si fort à la predestination » (éd. 1541, f. G5v), devient : « C'est une chose folle et dangereuse de penser rien savoir de la prédestination sans la parole de Dieu » (éd. 1558, p. 62).

87. Jean Frellon devait déjà faire partie des notables de la communauté réformée clandestine, avant 1562. En novembre 1564, il est membre du consistoire de l'Église (réformée) de Lyon.

88. Exemplaire conservé sous la cote 8-T-7960, incomplet du cahier B et des f. C2 à C7, reliure xvii^e en veau brun marbré, portant au dos « MEDEC/ DE/ L AME » (en ligne sur Gallica).

89. Sur la page de titre, l'ex-libris manuscrit « Chomedé » n'identifie pas nécessairement l'annotateur. Celui-ci ne peut en tout cas pas être Jérôme Chomedey, conseiller de la ville de Paris, traducteur de *L'Histoire d'Italie* de François Guichardi (1568, 1577), avec une dédicace à la reine mère Catherine de Médicis, « après tant de peines prises pour nous pacifier » : il est mort avant 1591.

90. PLUTARQUE, *Ceuvres morales et meslées*, translattées du grec en françois par Jacques AMYOT, nombreuses éditions à Paris, Lyon, Genève, à partir de 1572.

91. Philippe DUPLESSIS-MORNAY, *Excellent discours de la vie et de la mort*, [Genève], 1576 ; La Rochelle, 1581 ; Rouen, 1581 ; Paris, 1580, 1582, 1583 ; repris dans *Excellens traitez et discours de la vie et de la mort, recueillis de divers auteurs, pour l'instruction et consolation de toutes personnes qui craignent Dieu et qui aiment leur salut*, [Genève], 1581, 1585, 1595.

sont placées autour des images de Holbein, sans toujours un rapport direct avec elles. Elles sont un patchwork de citations anonymisées, presque toutes – plus d'une vingtaine – d'épîtres et autres écrits de Sénèque via Duplessis-Mornay. Où s'exprime une sagesse stoïcienne et sceptique compatible avec un christianisme humaniste que prône le huguenot soucieux de rassembler les Français, catholiques et réformés, derrière Henri de Navarre⁹². Çà et là, tout aussi anonymes, deux citations du théologien catholique ami de Montaigne Pierre Charron (*Sagesse*, 1601), dont « C'est une chose excellente que d'apprendre à mourir » ; une autre du théologien de Leyde Lucas Trelcat (*Tableau de la briefveté de ceste vie*, 1598) : « Le bien [de ceste vie ne consiste point en l'espace] mais en l'usage et se peut faire que qui vit longuement ait peu vescu ».

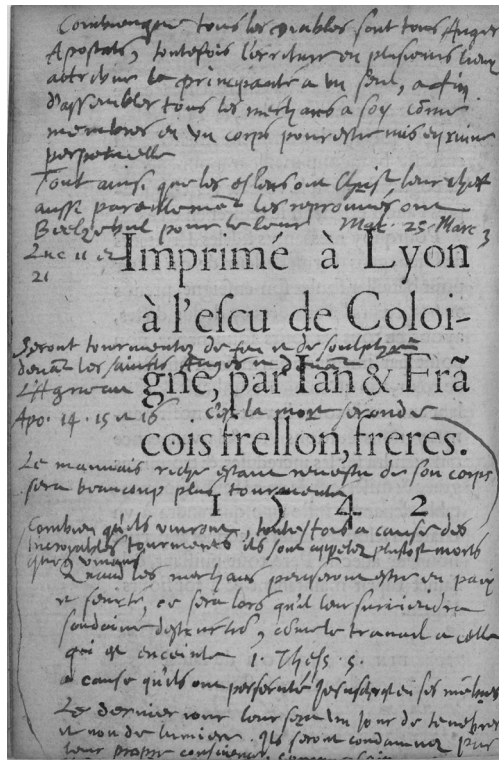
Ni la *Médecine de l'ame*, ni les deux sermons patristiques ne suscitent de commentaires de l'annotateur. Cependant, à la fin du sermon de Chrysostome (f. O3v), il cite Plutarque, mettant bout à bout : « Terreur panique est une frayeur sans occasion quelconque » et « La complexion des melancoliques est sujette à beaucoup songer »⁹³. Puis un mot isolé : « Babel », qui se rapporte sans doute à ce qui suit : « Orebités, Taborites, Adamites, Lutheriens, zvingliens, calviniens ». La ligne suivante ayant été coupée par le relieur, on ne sait si l'annotateur avait mis les catholiques dans le même sac, ou si sa seule cible était, à côté des hérétiques de Bohême, la cacophonie protestante.

Les annotations qui reprennent en masse, sous l'achevé d'imprimé et dans les pages blanches à la suite (ff. O4r et v) indiquent un scripteur qui, s'il récuse les étiquettes, reste réformé. En effet, toutes les citations, référencées, sont de la Bible de Genève, la plupart de la 1^{re} épître aux Corinthiens (ch. 15), quelques-unes de l'Apocalypse, une de saint Augustin (nommément cité) et une d'un commentaire de Calvin (sans le nom)⁹⁴. Le thème, consonnant avec la première partie du sermon de Chrysostome, est celui des fins dernières : l'opposition entre les réprouvés, menés par Satan, qui au « dernier jour » « seront tourmentez du feu et soulfhre », et les élus qui ont Christ pour chef, dont les corps sont promis à la résurrection. Le parallèle paulinien

92. Voir Mario RICHTER, « Philippe Duplessis-Mornay, engagement poétique et ferveur huguenote », in : *Albineana, Cahiers d'Aubigné*, 18, 2006. *Philippe Duplessis-Mornay*, sous la dir. de Hugues DAUSSY et Véronique FERRER, p. 265-284.

93. PLUTARQUE, *Ceuvres morales...*, t. I, Lyon : Antoine de Harsy, 1587, p. 837, 164.

94. *Commentaire sur la concordance ou Harmonie composée de trois évangélistes...*, Genève : Conrad Badius, 1561, p. 510. Autres éditions : 1555, 1558, 1559, 1562, 1563.



Les Simulachres et historiées faces de la mort..., Lyon, 1542, f. O3v.
Achévé d'imprimer. BnF Gallica.

Annotations manuscrites :

«Combien que tous les diables sont tous anges apostats, toutesfois l'escriture en plusieurs lieux attribue la principauté à un seul, afin d'assembler tous les meschans à soy comme membres de un corps» pour estre mis en ruine perpetuelle. [Calvin, *Commentaire sur la concordance ou Harmonie composée de trois évangélistes...*, Genève: Conrad Badius, 1561, p. 510 (cf. éd. 1555), sur Mt 25, 41 : «Maudits, dépez-vous de moy au feu éternel»]

Tout ainsi que les esleus ont Christ pour chef, aussi pareillement les reprouvez ont Beelzebul pour le leur. Matthieu 25, Marc 3, Luc 11 et 21

Seront tourmentez du feu et du soulfre

Devant (?) les saints Anges et devant (?) l'Agneau

Apoc 14, 15 et 16. C'est la mort seconde [Apoc. 20, 14]

Le mauvais riche estant revestu de son corps sera beaucoup plus tourmenté. [Luc 16]

Combien qu'ils vivront, toutesfois à cause des incroyables tourmens ils sont appelez plustost morts que vivans.

«Quand les meschans penseront estre en paix et seureté, ce sera lors qu'il leur surviendra soudaine destruction, comme le travail à celle qui est enceinte» : I Thess. 5 [3]

à cause qu'ils ont [illisible].

Le dernier jour leur sera un jour de tenebre et non de lumière. Ils seront condamnez par leur propre conscience [ligne coupée]

entre Adam, « créé en estat fort noble », avec assez de « sagesse » pour nommer les animaux et reconnaître Eve « os de ses os et chair de sa chair », mais sujet à faillir et à mourir, et les élus ressuscités en « corps spirituels et célestes », est amplifié⁹⁵. Des élus, l'annotateur passe au « nous » confessant :

Dieu estant comme dict St Augustin Ame de nostre ame, nous ne pouvons mourir que par la separation de luy et de nous. Taschons donc à le [servir?] par foy et obeissance Par la foy nous avons l'esprit de Dieu.

Nous serons si entendus que nous congnoistrons tous les saints et saintes qui ont jamais esté et mesme ceux avec lesquels nous aurons conversé en ce monde [...] (f. O4v).

L'exemplaire de l'Arsenal fait ainsi apercevoir un profil de lecteur à distance des éditeurs de 1542 et du premier public que ceux-ci visaient. C'est un homme du début du xvii^e siècle, d'un milieu lettré réformé, peut-être devenu gallican ou « chrétien sans Église ». L'édition des *Simulachres* a donc été conservée dans une bibliothèque d'hérétique ou d'ex-hérétique, et trouvé écho plusieurs décennies après sa sortie à Lyon. Pour ce lecteur, les *Simulachres* sont le support d'une méditation sur la mort, tirée en majeure partie, non pas tant des textes ni même des images du livre, mais d'autres textes, de Sénèque à travers Duplessis-Mornay, et de la Bible de Genève.

* * *

Revenons au livre. Jouant sur l'attraction d'images fascinantes, d'un artiste de haut vol, sous le titre vendeur de « Simulachres » et « faces de la mort », et sur la plasticité de textes anonymisés, les frères Frellon ont fait passer, dans le royaume catholique des années 1540 à 1560, un art de mourir évangélique à l'usage de nicodémites. Pour échapper aux théologiens censeurs de Paris, ils n'ont pas livré brut le message du salut par la foi seule, arrimé à l'Écriture en langue vulgaire. Ils l'ont semé çà et là de rappels de la tradition, l'ont entouré de cautions patristiques et justifié le silence. Ils ont caché à Lyon, non seulement Holbein et des luthériens bon teint – Rhegius, Huberinus, Freder –, mais aussi des réformés plus désacralisateurs – Bullinger et Du Pinet, avec la complicité d'autres « hérétiques » : Castellion peut-être, Servet sans doute, détournant Érasme, Clichtove, Chrysostome. Sous la « danse des morts », une danse des hérétiques.

95. I Co 15, 42-45, relu avec Gn 2; cf. Agrippa d'AUBIGNÉ dans les *Tragiques* (1616). (v. 1127-1142).

RÉSUMÉ

L'édition des Simulachres et historiées faces de la mort, à Lyon, par Jean et François Frellon, en 1542, est connue pour la beauté des images de la mort par Holbein le jeune. L'analyse des textes annexes révèle des sources multiples, cachées sous l'anonymat: des luthériens bon teint (Rhegius, Huberinus, Johannes Freder), des réformés (Heinrich Bullinger, Antoine Du Pinet, peut-être Sébastien Castellion), un hétérodoxe antitrinitaire (Michel Servet, manipulant Érasme et Clichtove). Tous des «hérétiques» dans le royaume catholique. Eux-mêmes réformés clandestins, les frères Frellon et leur imprimeur Michel Du Bois ont mis sur le marché lyonnais, un «art de mourir» «évangélique» pour «nicodémistes», relancé jusqu'au début des guerres de religion et des édits de pacification.

ABSTRACT

The 1542 edition of Simulachres et historiées faces de la mort, printed in Lyon by Jean and François Frellon, is famous for its beautiful images of death from Hans Holbein the Younger. A study of the accompanying texts reveals a multiplicity of sources that have long remained shrouded in anonymity; they include dyed-in-the-wool Lutherans (Rhegius, Huberinus, Johannes Freder), Reformed thinkers (Heinrich Bullinger, Antoine Du Pinet, and perhaps Sebastien Castellio), and a heterodox antitrinitarian (Michael Servetus, manipulating Erasmus and Chlichtove). All were "heretics" in the Catholic kingdom. The Frellon brothers and their printer Michel Du Bois, themselves clandestine adherents of the Reformed religion, introduced to the Lyon market an "evangelical" "art of dying well" for "Nicodemites," which was reprinted until the beginning of the Wars of Religion and the Edicts of Pacification.

ZUSAMMENFASSUNG

Die 1542 in Lyon erschienene Ausgabe der Simulacres von Jean und François Frellon ist bekannt für die Schönheit der Darstellungen des Todes von Holbein dem Jüngeren. Eine Analyse der Begleittexte offenbart mehrere anonyme Quellen: überzeugte Lutheraner (Urbanus Rhegius, Kaspar Huberinus, Johannes Freder), Reformierte (Heinrich Bullinger, Antoine Du Pinet, vielleicht Sébastien Castellion), ein antitrinitarischer Heterodoxer (Michel Servet, der Erasmus und Clichtove manipuliert). Alle gelten sie als „Ketzer“ im katholischen Königreich. Die Brüder Frellon und ihr Drucker Michel Du Bois, selbst geheime Anhänger der Reformation, brachten in Lyon eine „Kunst des Sterbens“ auf den Markt, die als „evangelisch“, für „Nikodemisten“, bezeichnet wurde und die bis zum Beginn der Religionskriege und der Pazifizierungsedikte neu aufgelegt wurde.